

BITON

Isaïe Koulibaly

récompense
meilleure vente
bibliothèque de France - 2008

La bête noire

ROMAN

frat mat
éditions

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

La bête noire

La bête noire

Biton
Isaïe Koulibaly

La bête noire



01 BP 1807 Abidjan 01
République de Côte d'Ivoire

© Frat Mat Éditions, Abidjan, 2008.
ISBN 2-84948-124-6
Tous droits interdits pour tous pays.



La bête noire

CHAPITRE

1

Frédéric Darko Yantala venait de se réveiller. Il était envahi d'une sensation de chaleur, de tendresse, ses yeux se mouillèrent de larmes, tant il se sentait soudain heureux. Une grande joie semblait l'inonder. Jamais, il n'avait été aussi heureux. Il disait bonjour à la vie, à la joie et au bonheur. Il exultait. Depuis cinq ans, il vivait dans le stress, le désespoir, la haine et le mensonge. Sa vie conjugale était devenue un enfer, un brasier, comme il le disait. Son épouse depuis sept ans, Monique Assabia, venait de quitter

le domicile conjugal pour toujours, en emmenant Dieudonné Pedro, leur fils âgé de trois ans.

Et pourtant Fédy, comme l'appellent ses intimes, ses collègues et même ses élèves, avait beaucoup aimé Monique. Après deux ans de relations suivies et passionnées, ils consacrèrent leur union devant une autorité municipale. Beaucoup d'enseignants et d'élèves avaient assisté au mariage. Mais, l'habitude avait tué leur amour. Chaque jour, ils se regardaient faire les mêmes gestes, dire les mêmes paroles. À table, les mets ne variaient que deux ou trois fois par semaine. Le devoir conjugal reflétait leurs journées monotones. La mauvaise haleine de chacun au réveil, la fameuse chasse d'eau dont le bruit rappelait la fuite de l'excrément ne pouvaient que réduire de jour en jour la passion de l'un pour l'autre. Fédy finit par trouver un nouvel amour dans une relation en dehors du foyer. Monique était de plus en plus triste. Fédy ne saura jamais si l'état de sa femme était dû à des remords ou à des soupçons de celle-ci sur sa double vie.

Un soir où il était énervé, Frédéric Darko Yantala injuria son beau-père. Il venait de se battre avec son rival. Il n'avait pas imaginé que celle qui était censée lui apporter un nouvel amour menait aussi une double vie. Elle ne se sentait appartenir à aucun de ses soupirants.

Depuis le commencement de leur union, Fédy ne supportait plus la venue régulière dans leur foyer, des parents, des frères, des sœurs, des cousins, des cousines et autres relations familiales de Monique Assabia. Ces nombreuses visites entraînaient des dépenses importantes et il ne pouvait plus boucler son budget. Il traita son beau-père de parasite, de misérable. Il le prit par la main, le poussa vers la sortie et le mit à la porte sans écouter ses doléances. Cela engendra de nombreuses disputes, des bagarres, des concertations familiales et finit par la demande de divorce, suivie du départ de la charmante

Monique. Fédy ne pouvait que s'en réjouir. « La fille du pauvre vient de s'en aller. Je pourrai maintenant respirer et faire des économies chaque mois. » Devant les dépenses imprévues occasionnées par l'entretien de sa belle-famille, Frédéric avait très vite regretté ce mariage. Son amour pour Monique l'avait aveuglé puisqu'il savait d'avance que sa femme était issue d'une famille pauvre et même très pauvre. Le salaire d'un professeur de lycée étant maigre, il avait imaginé qu'avec leurs deux salaires, ils auraient vécu comme des cadres supérieurs. Mais, ce beau-père, un vieillard perclus de rhumatismes, leur revenait cher avec ses différentes hospitalisations pour des maladies récurrentes chaque trimestre. Quant à la belle-mère, elle ressemblait à une pharmacie ambulante. Tous les quinze jours, une ordonnance était posée sur la table de chevet de leur chambre. Les frères et les sœurs de Monique vivaient sous leur toit, fréquentaient des écoles supérieures privées et étaient entièrement à la charge du couple. Quelle tristesse !

Ce matin, en se réveillant, Fédy ne regrettait pas d'avoir été violent avec son beau-père impécunieux. Il bénissait ce beau jour qui avait été à l'origine de son divorce. Il suffoquait dans cet appartement de trois pièces. Il ne sera plus confronté à toutes ces personnes qui transformaient le salon en chambre à coucher quand il rentrait tard la nuit. Fédy avait fini par devenir un gros buveur. Tous les soirs, après le dîner, il se rendait dans un cabaret pour retrouver ses amis et consommer de nombreuses bouteilles de bière et d'autres boissons fortes.

Ce matin-là, après son bain, il commença à réciter une prière ésotérique que lui avait remise un de ses camarades de cabaret. Cette prière, récitée tous les matins après le bain, augmentait la chance de l'individu. Pour Frédéric Darko Yantala, l'heure de réussir dans la vie était enfin arrivée. À trente-deux ans, il vivait dans un appartement de trois pièces. Sa femme

pouvait prétendre le garder, le divorce étant prononcé aux torts de son mari, mais Monique ne voulait plus habiter cette maison qui avait vu l'humiliation de son père et de toute sa famille. Elle ne voulait même plus vivre avec un homme. Devant la modicité de ses moyens et ses dépenses élevées, elle envisageait de faire de petits commerces comme la plupart des enseignantes. Toutes celles qui étaient mariées subissaient les charges de leur famille et de leur mari. Ces derniers refusaient de leur venir en aide. Bien au contraire, ils exigeaient un budget à parts égales. Les salles de professeurs étaient le plus souvent transformées en petites boutiques de pagnes, de tissus, de produits de beauté, de chemises, de cravates ou de chaussures.

Fédy était professeur d'histoire et de géographie et ne voulait plus vivre dans la misère. Il nourrissait un rêve. Un rêve de puissance démesurée. Il décida de se joindre à un ordre mystique d'origine africaine pour mieux posséder les clés de la richesse, du pouvoir et de la puissance. Il était désolé de ne pas être propriétaire d'une voiture. Comment aurait-il supporté les frais supplémentaires d'une voiture avec toutes ses dépenses qui l'écrasaient déjà ? L'heure était arrivée de posséder une voiture. La fille du pauvre était partie. Dans moins de trois ans, il pourrait posséder une villa. Il suffirait qu'il souscrive à un emprunt. Très impatient, il reprit la prière préconisée trois fois, sept fois. Il pria donc vingt et une fois au lieu de sept fois. Il envisageait même de jouer régulièrement à la loterie et au tiercé. Son ami du cabaret lui avait dit que l'astrologie permet de connaître chaque jour, les chiffres favorables.

Frédéric Darko Yantala était né un 26 avril. Il se savait Taureau ascendant Capricorne. Il ne possédait pas les caractères des natifs du Taureau : des gens indolents, paresseux, avides de plaisir et rancuniers. En revanche, il se retrouvait dans le trait particulier du Capricorne qui est l'ambition,

même démesurée. Depuis le lycée, il s'intéressait avec passion à l'astrologie. Il ne jugeait les gens que par leur signe astrologique. Lorsque quelqu'un lui donnait son heure de naissance, il lui indiquait, à l'aide d'un livre qui ne le quittait pas, son ascendant. C'est ainsi, qu'à moi qui fut son voisin de table, il me donna mon signe : ascendant Vierge. Selon lui, il correspondait mieux à mon tempérament que mon signe solaire Bélier. « Le Bélier agit avant de réfléchir. Toi, tu es réservé, méticuleux et trop cérébral pour être un Bélier. » Il était catégorique sur le fait que le signe solaire ne pouvait pas déterminer notre caractère et notre destin. Il fallait absolument connaître notre signe ascendant qui se détermine par l'heure exacte et le lieu de naissance. Ce sont les signes solaires et leurs ascendants qui font notre identité et notre destin. Fédy avait découvert son image astrale. Chaque jour de naissance correspond à une image du soleil natal. Le jour de naissance de Frédéric Darko Yantala, son soleil natal se trouvait sur le degré associé à l'image suivante : « Un homme de savoir, le front ceint de lauriers, tient une conférence devant un public attentif. » Avant l'âge de trente ans, Fédy croyait que cette image astrale signifiait qu'il serait un professeur d'université. Mais devant les difficultés de tous ordres, il interpréta autrement l'image. Il sera un homme politique de premier plan.

Après sa fameuse prière, il quitta son appartement pour le lycée. Il avait cours avec les classes de troisième de dix heures à midi. Comme la plupart de ses collègues, il n'avait aucune passion pour l'enseignement. Tous venaient pour le salaire qu'ils trouvaient insuffisant au bout de deux ou trois ans de carrière. Ils déploraient tous, le faible niveau des élèves qu'aucune pédagogie ne pouvait conduire à l'excellence. Fédy tenta, plusieurs fois, de se faire muter au ministère de l'Éducation où il se tournerait les pouces. Il ne supportait plus de rester

devant les élèves à parler de l'histoire ou de la géographie du monde. Ses mots et ses phrases tombaient dans des oreilles de sourds. Que dire des copies ! Les meilleures obtenaient à peine la moyenne. Son envie de partir était aussi motivée par le fait qu'un professeur comme lui partageait les mêmes moyens de transport que ses élèves. La plupart des professeurs, en dehors des femmes, ne possédaient pas de voiture et couraient en même temps que leurs élèves derrière les autobus qui prenaient un malin plaisir à dépasser les abribus pour stationner un peu plus loin. Fédy avait toujours refusé de courir. Il ne se gênait pas pour arriver en retard. Le proviseur avait fini par ne plus s'occuper de ses retards.

J'étais le conseiller technique du ministre de l'Éducation nationale quand Frédéric Darko Yantala vint me voir.

« Monsieur le conseiller, je n'en peux plus de supporter une classe.

- Pourquoi m'appelles-tu le conseiller ? N'as-tu pas été mon voisin de classe au lycée ?

- Bien sûr, mais quand les gens deviennent importants, leur attitude change et ils exigent le respect lié à leur fonction. Donc quand j'ai appris la semaine dernière que vous veniez...

- Tu....

- Oui, quand j'ai appris que le nouveau conseiller du ministre est monsieur Olivier Pedro Melome, j'ai sauté de joie malgré les moments difficiles et pénibles que je vivais.

- Quels moments difficiles et pénibles ?

- Ma femme et moi étions sur le point de nous quitter. Elle est issue d'une famille pauvre et cela avait un impact négatif sur notre vie de couple et sur nos finances. Seul le divorce pouvait me remettre sur un bon chemin.

- C'est le lot de tous les Africains. Tu as eu tort de quitter ta femme pour cela. Celle que tu prendras te coûtera encore plus cher. Avec les femmes de tous les pays du monde, il faut s'at-

tendre à des dépenses à n'en plus finir. Un enseignant arabe disait que pour elles, l'homme est au mieux un banquier, au pire l'esclave de leurs désirs. Rares sont celles qui voient en l'homme un compagnon ou un partenaire.

- Même chez eux !

- Partout.

- Es-tu marié ?

- Quelle question ! Le bonheur passe par les femmes. C'est un mal nécessaire, il faut absolument les posséder à la maison, je dis bien posséder...

- Moi, j'ai désormais décidé de réussir ma vie et je pourrai me passer de ces êtres doubles.

- Je vois que tu n'aimes toujours pas lire. Tu aurais su que pour Sacha Guitry, réussir pour un homme, c'est de gagner, plus qu'une femme ne peut dépenser. Évidemment pour une femme, c'est d'avoir épousé cet homme qui est la réussite. Dieu les a créées pour que nous dépensions pour elles. Bref, quel est le but de cette visite en ce début d'après-midi ?

- Mon frère, j'aimerais que tu me fasses muter au ministère. Je ne peux plus supporter l'humiliation quotidienne avec les élèves dans les transports en commun. Ils n'ont aucun respect pour nous. Ils ne connaissent absolument rien. Je viens de parler plus de deux heures pour des sourds-muets. En plus, les nombreuses copies des sept classes qui sont à ma charge ne me permettent pas de jouir de la vie comme je le souhaiterais. Viens à mon secours ! J'aimerais me comporter comme les autres fonctionnaires de l'État : me rendre au travail après l'heure, repartir avant l'heure et surtout ne pas avoir à corriger des copies ni à préparer des cours. Seul un emploi dans un bureau pourra me faire changer de vie.

- Mais tu vas rater les lycéennes, ces proies faciles à la disposition des professeurs !

- Depuis que j'enseigne, mes regards ne se sont jamais portés

sur des élèves. Je sais que c'est le cas de nombreux collègues. L'année dernière, l'un d'eux a mis en état de grossesse, deux filles de sa classe de première. Il était l'amant de cinq autres élèves dans la même classe.

- Quelle a été la réaction du proviseur ?

- Rien !

- Rien ?

- Rien ! Il ne pouvait pas prendre des sanctions. Il fait partie des enseignants portés sur les petites filles.

- Ce professeur a eu beaucoup de chance. Si j'avais été conseiller technique au moment des faits, je l'aurais radié de l'enseignement.

- Tu aurais radié du monde chaque année !

- Désormais, je te prie de me signaler les fautifs, ces mauvais éducateurs.

- Je ne veux plus enseigner. Pedro, en souvenir de nos relations passées, trouve-moi un poste au ministère. Dans ce pays tout s'obtient par favoritisme.

- Tu sais, je viens d'arriver. Le ministre est mon cousin. On pourrait appeler cela du népotisme. Mais moi, je suis compétent. J'ai un doctorat en informatique. Je peux servir dans tous les pays du monde. Au Canada où j'ai fait des études, une dizaine de cabinets informatiques me suppliaient de rester et me proposaient des salaires fabuleux. J'ai préféré revenir dans mon pays pour participer à la construction nationale. Repasse me voir dans une semaine. »

Quand Fédy retrouva son appartement, il comprit que sa femme n'était vraiment plus là. Il n'y avait pas de repas sur la table. Elle était partie avec la servante. Il regarda dans son réfrigérateur, il ne trouva qu'une bouteille d'eau et trois citrons. Il en découpa un et en but le jus. Le deuxième, il le déposa sous son lit. Le citron est l'arme pour combattre les

pensées négatives des ennemis. Il utilisait déjà l'ail comme arme fatale contre les sorciers. Il croyait au surnaturel. Il mit le troisième citron dans sa poche, cela devait lui porter chance en plus de combattre le mauvais œil des jaloux. Il se mit à lire des brochures mystiques qui enseignaient comment connaître le succès, la fortune et la richesse. Il venait de redécouvrir que le chat était un animal précieux. Sa première tentative pour en avoir un s'était soldée par un échec. La fille du pauvre n'en voulait pas. Il l'avait trouvée bien téméraire de refuser un chat dans la maison. Le chat sait où se trouvent les meilleurs endroits dans une maison. Le chat prévient des dangers les plus graves. Le chat, s'il est de la couleur noire, attire la prospérité dans la maison et donne la richesse au propriétaire. Et cerise sur le gâteau, le chat mange les souris. Aucun marchand ne vendant des chats, il se proposa d'en parler dans une de ses classes, le lendemain.

Fédy corrigea les copies d'un devoir de géographie sur l'Alaska, pendant trois heures. Devant les incongruités des élèves, il se demandait s'il ne s'était pas trompé lui-même sur le compte de ses élèves. En quoi la géographie de l'Alaska pouvait-elle les intéresser ? Pourquoi passer des heures à étudier la géographie et même l'histoire d'un pays que l'on ne visitera jamais ? Il s'en prenait à lui-même d'avoir choisi cette profession ridicule et mal payée. La seule solution pour lui consistait à quitter l'enseignement dans les classes pour travailler dans un bureau, lire ses ouvrages ésotériques, téléphoner ou recevoir quelques visiteurs en quête de renseignements. Il pria longuement son ange gardien de lui venir en aide, de lui fournir une sinécure, un poste où il n'aurait pratiquement rien à faire toute la journée sur le plan professionnel, avec une secrétaire à sa disposition. Il croyait aux anges, aux génies, aux esprits et à tous ces êtres qui étaient sur un autre plan et que les yeux normaux ne pouvaient apercevoir.

Pour Fédy, chacun, au moment de sa naissance, est accompagné par un ange ou un génie, appellation de l'ange chez les Africains. Le génie est comme un ami dans le plan visible. Cet ami peut être pauvre, riche ou méchant. Le génie qui accompagne l'être qui vient de naître a aussi la particularité de posséder les qualités ou les défauts des êtres humains. Fédy savait que son génie était un homme blanc et barbu qui le prédestinait à une fonction importante. Il entretenait ce génie par des sacrifices, notamment avec du lait qu'il versait dans le fleuve, tous les jeudis. En outre, chaque année, il lui sacrifiait un mouton. Cela consistait à égorger le mouton, à faire des incantations en versant le sang et à partager la chair du mouton. La partie supérieure lui revenait et la partie inférieure était distribuée à des amis. En fait, il la laissait aux vendeurs de moutons. Monique ne savait pas que son mari s'adonnait à ce genre de pratique. Il lui disait chaque année, qu'il partageait un mouton avec l'un de ses collègues. Monique Assabia ne se doutait de rien. Si elle avait su que son mari avait des pratiques fétichistes, elle l'aurait quitté depuis fort longtemps. Elle était une fervente catholique et découragea rapidement Fédy de lui parler des balivernes d'astrologie. Elle n'insista pas pour le conduire à l'église. Il avait trop de choses à reprocher à l'Église catholique pour en être un fervent adepte.

Le jour du baptême de son fils, il était indifférent à tous les rites. Les prières de Monique à la Sainte Vierge pour faire de son mari un adorateur de Dieu furent vaines. Pour lui, sa femme pratiquait une religion venue d'un monde étranger à l'Afrique qui avait déjà ses valeurs culturelles, politiques et spirituelles. C'est en priant son ange gardien avec une bougie de couleur bleue qu'il s'endormit, une nuit, tout seul dans sa chambre.

Quand il retrouva ses élèves, Fédy demanda aussitôt lequel parmi eux pouvait lui trouver un chat. Plus de vingt élèves levèrent la main. Le professeur était surpris. Il ne s'attendait pas à un nombre aussi important, convaincu par Monique que très peu de personnes possédaient des chats chez elles. Le chef de classe demanda alors au professeur s'il voulait un chat pour le manger ou pour le garder dans sa maison.

« Dans l'un ou l'autre cas, le chat que nous devons vous fournir n'aura pas la même couleur ni le même poids.

- À ton âge, tu t'y connais déjà en chat !

- Comme tous mes camarades de cette classe où se trouvent de grands prédateurs de chats !

- Pour quelles raisons faites-vous la chasse aux chats ? »

Une grande partie de la classe répondit que c'était pour les manger. La situation sociale des familles se dégradait de jour en jour. Pour la grande majorité de travailleurs, les salaires devenaient insuffisants pour nourrir correctement les familles. Les chats, les oiseaux, les margouillats devenaient des proies faciles pour des adolescents en manque de calories. « Mon chat ne sera pas mangé. Il restera à la maison et pourra même dormir dans mon lit.

- Dans ce cas, il vous faut un chat noir et bien gros pour attirer la chance, la richesse, la prospérité et même la paix dans votre foyer.

- Qui peut m'apporter un chat noir à la maison, avant dix-huit heures ? »

De nombreux bras se levèrent. Des voix se firent entendre. D'autres proposaient même de l'apporter avant midi.

« Qui parmi vous peut me donner le nom de la capitale du Nicaragua ? Celui qui trouvera la réponse sera chargé de m'apporter le chat. »

Aucun élève n'avait la réponse juste, même parmi ceux qui n'avaient pas de chat à donner. Le chef de classe proposa au professeur de poser une question plus facile.

« Dans quel pays se trouvent les chutes du Niagara ? »

La classe demeura silencieuse. Le professeur ne vit pas l'élève qui consultait son dictionnaire ; celui-ci finit par lever la main.

« Moi, monsieur, fit-il avec empressement !

- Jonathan !

- Monsieur, excusez-moi de vous contredire. Les chutes du Niagara ne se trouvent pas dans un seul pays, mais deux. Longues de cinquante-quatre kilomètres, elles forment la frontière entre le Canada et les États-Unis d'Amérique.

- Jonathan, tu vois bien que si tu veux, tu peux apprendre. Tu as gagné. Tu viendras chez moi avec le gros chat noir, au crépuscule. »

Dans une autre classe après la récréation, Fédy demanda qu'on lui trouvât une servante. Une fille se leva, l'air moqueur.

« Une bonne pour quoi faire ? »

Toute la classe se mit à rire. Elle voulut s'asseoir. Le professeur lui demanda de rester debout.

« Sarah, à ton avis, une servante, c'est pour quoi faire ?

- Elle a plusieurs rôles. Faire la cuisine, la lessive, le ménage dans ses fonctions visibles et servir d'amante au maître de maison dans ses fonctions invisibles au moment où la femme du monsieur dort. »

Cela provoqua une grande hilarité dans la classe.

Quand Frédéric Darko Yantala annonça qu'il venait de divorcer et qu'il voulait une servante uniquement pour les fonctions visibles, la quasi-totalité des filles de la classe proposèrent de prendre la place de celle qui était partie du foyer conjugal ou de devenir sa servante.

« Mon épouse était professeur d'allemand. Je ne peux la remplacer que par une personne qui a au moins, une maîtrise. Vous êtes encore loin d'arriver à mon niveau et d'être dignes de dormir à mes côtés. Sarah veux-tu ajouter quelque chose ?
- Oui monsieur ! Vous venez de nous vexer. Malgré vos diplômes, vous ne savez pas qu'en matière de sexe, on ne parle pas de niveau. Toutes les femmes ont les mêmes qualités. Elles savent dormir dans un lit car elles possèdent le même trésor. Je vous jure de ne pas laisser cette offense impunie. Avant que le coq chante trois fois demain matin, vous serez déjà allé trois fois au paradis avec moi. Parole de Sarah ! »

Les filles et les garçons de la classe ovationnèrent l'élève audacieuse. Fédy demanda le silence, les menaçant d'un zéro de conduite. « Sarah, non seulement tu auras une mauvaise note en conduite, mais je te condamne à me trouver dès dix-neuf heures, une servante pour des fonctions visibles. »

Ce jour-là, il prit son déjeuner dans un restaurant pour les classes moyennes. N'ayant pas cours l'après-midi, il se permit une longue sieste. Il reconnaissait que la fonction d'enseignant avait de nombreux avantages. Très peu d'heures de travail dans la semaine, de nombreux congés. Un professeur passait dans la classe moins de six mois dans l'année. Le salaire dépassait celui des autres fonctionnaires de l'État avec le même diplôme. Et pourtant, l'enseignant était le plus grognon des fonctionnaires. Jamais satisfait, se prenant pour le nombril du monde. Quelle tristesse ! Ah ! Si le professeur n'avait pas à corriger les milliers de copies dans l'année, il serait le plus heureux des travailleurs. Fédy était convaincu qu'il serait muté dans un bureau du ministère. Ainsi il serait privilégié. Toujours le même salaire sans les charges de l'enseignant du secondaire et avec la possibilité d'avoir une indemnité en plus,

s'il était rattaché au cabinet du ministre. Jonathan arriva plus tôt que prévu avec le gros chat noir. L'animal se familiarisa rapidement avec Fédy. Il entrait et sortait continuellement de la deuxième chambre que l'enseignant envisageait de transformer en bureau. Elle était moins grande que la chambre principale que le chat fuyait.

« Je ne vous apprends rien, monsieur Yantala. Des ondes néfastes persistent dans votre chambre principale jetant un mauvais sort et la malchance sur ceux qui y vivent.

- Je comprends maintenant pourquoi les esprits t'ont conduit ici plus tôt que prévu. Tu vas m'aider immédiatement à déménager dans la deuxième chambre. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le chat noir et dodu n'en sortit plus, à la grande satisfaction de Fédy.

« Je vais maintenant réussir. Je vivais depuis de nombreuses années dans un environnement néfaste et je l'ignorais. Merci Jonathan, tu auras de bonnes notes en classe malgré ta médiocrité.

- Merci, monsieur.

- Tu vois Jonathan, pour un homme aussi intelligent et brillant que moi, vivre dans une maison de trois pièces est incompréhensible. Ma place est dans une maison de bourgeois. Mais, quand par jalousie, les êtres humains décident de te retarder dans la vie, tu as le droit de les combattre avec toutes les armes que tu détiens. Ce chat que tu viens de m'apporter est déjà la première arme. Mes ennemis vont souffrir. »

Frédéric Darko Yantala cachait difficilement sa colère. Il était vingt-trois heures passées de quelques minutes et Sarah n'était pas encore arrivée avec la servante qu'elle était chargée de lui trouver. Il ne souhaitait pas manger au restaurant un jour de plus. On y dépensait plus et on mangeait moins. Il éteignit la télévision et s'apprêtait à regagner sa chambre à coucher

quand il vit son chat courir vers la porte. Au même moment, la sonnette retentit. Sarah était éblouissante de beauté et de sensualité. Elle portait une minijupe de couleur rouge. Quand elle s'assit, Fédy vit son slip blanc. Sa longue chevelure était tressée, elle la lissait d'une main indolente et repoussait quelques mèches pour qu'elles ne couvrent pas ses yeux. Sur son maillot de couleur noire, était écrit en vert : « Je t'aime. » L'odeur de son parfum envoûtait le professeur certifié. L'élève de troisième croisait et décroisait ses longues jambes. C'est elle qui rompit le silence.

« Monsieur, voici la servante promise.

- Sarah, ici chez moi, pas de monsieur, je ne suis pas dans une salle de classe. Tu peux montrer la cuisine et la chambre à la fille. Tu es chez toi ici. Comment s'appelle-t-elle ?

- Sanata. »

Il aida Sarah à se relever en la tenant par la main. Une secousse parcourut tout son corps. Il montra lui-même les différentes pièces de la maison et la cuisine et demanda à Sanata de regagner sa chambre pour dormir car la journée serait longue pour elle.

« Permettez-moi, monsieur Yantala, de regagner mon domicile. Mes parents vont s'inquiéter de ma longue absence. Vous avez promis de nous donner un devoir demain matin et je n'ai encore rien révisé.

- Vous n'aurez pas de devoir demain. Et je t'interdis de m'appeler monsieur Yantala. Pour toi, je suis désormais Fédy. Tu ne rentreras pas chez toi. Je ne peux pas te laisser partir à une heure si tardive. La ville est dangereuse pour des filles seules.

- Je vais donc dormir avec Sanata, fit l'élève en prenant le professeur par le cou.

- Quelle Sanata ? C'est avec moi que tu dormiras.

- J'ai peur. Je n'ai que dix-sept ans, dit-elle d'une manière lan-

goureuse en le tenant par la main. »

Il la prit dans ses bras, la souleva et la déposa dans son lit. Le professeur reçut un enseignement plus profitable que les matières qu'il enseignait. Il se demandait comment elle arrivait à bouger de cette manière, comme une danseuse sur scène. Il pensait : « Sarah, tu es merveilleuse, tu es la huitième merveille du monde. » Elle ne trouva rien à dire, sauf qu'elle n'avait pas de diplôme. Il répliqua : « Tu as le meilleur des diplômes. Le diplôme de la vie. »

Quand le coq chanta pour la troisième fois, M. Yantala, professeur d'histoire et de géographie, se souvint des propos de Sarah, la veille. Il la regarda en train de dormir et se dit qu'elle était prophétesse. Quand son élève se réveilla, elle prépara pour lui le petit-déjeuner avant d'accompagner Sanata au marché. Il lui avait remis suffisamment d'argent pour acheter des condiments pour une quinzaine de jours afin que la servante ne manque de rien pendant ce délai et se familiarise avec la maison.

Après un déjeuner copieux, l'élève et le maître se quittèrent et promirent de se revoir deux ou trois jours par semaine à des heures qu'ils choisiraient d'un commun accord. Quand le taxi s'éloigna, il jura au fond de lui-même que Sarah serait sa future épouse. Il était fier de n'avoir pas donné de cours ce matin et dirait au censeur qu'il avait été malade le matin et ressentait des vertiges. N'ayant pas cours l'après-midi, il retourna dans sa chambre pour mieux se reposer. Le sommeil le prit rapidement. À son réveil, au crépuscule, il se rendit à la cuisine.

« Où est Sarah ?

- Elle n'est pas encore revenue.
- Il faut que tu ailles la chercher.
- Je ne sais pas où elle habite.
- Tu te moques de moi ?

- Non, monsieur.
- Comment es-tu arrivée chez moi en sa compagnie ?
- Elle m'a choisie dans une agence où nous étions plusieurs filles à la recherche d'un emploi de servante. Après avoir payé la caution exigée, elle m'a donné rendez-vous dans un endroit bien déterminé, à vingt-trois heures, pour qu'on vienne ensemble.
- Sacrée Sarah ! À dix-sept ans ! Occupe-toi bien de mon chat. Qu'il grossisse bien ! Tu connais bien les chats ?
- Oui, monsieur. Mes trois anciens patrons en possédaient.
- Connais-tu la raison qui les poussait à garder des chats ?
- Il semble, et cela je l'ai appris dans mon village, que le chat éloigne les sorcières de la maison et qu'il donne la prospérité.
- Très bien, très bien. Nous allons nous entendre. »

Il se précipita pour entrer dans la salle de bains, rien que pour se mirer, c'était une autre de ses passions. « Que je suis bel homme ! Personne ne pourra le nier. On me prendrait pour un Afro-américain avec ma peau très claire et mes cheveux toujours bien coupés. Avec ma grande taille et ma jolie silhouette, je ne vois pas quelle femme pourrait me résister, d'autant que je suis toujours bien habillé, uniquement avec des habits de qualité. Au fait, il faudrait que je passe voir la vendeuse de chaussures pour savoir si elle est revenue d'Italie. Ah ! Que je suis beau ! Il ne me manque que la richesse. »

Le chat vint vers lui. Il le prit dans ses bras et s'installa devant le téléviseur. Sarah occupait son esprit, l'obsédait. Il ne savait pas où elle habitait et n'avait même pas pensé à prendre son numéro de téléphone portable. Il se demandait d'ailleurs si elle en avait un, ne l'ayant pas vu durant toute la soirée répondre à un appel. Il caressait son gros chat noir quand l'idée lui vint de joindre son cousin Anatole pour qu'il vienne habiter chez lui. Il y a à peine une semaine que sa maison était débar-

rassée des intrus. Même si ces personnes l'ennuyaient, il regrettait de voir sa demeure aussi déserte. Une joie immense semblait l'envahir. La vie lui souriait ou peut-être est-ce lui qui souriait à la vie. Il était persuadé que c'était la présence du chat qui créait les conditions du bonheur chez lui. Néanmoins, il passa en revue ses défauts : la froideur et le repli sur soi, le perfectionnisme tatillon, l'excès et la force d'inertie. Tout cela lui était enseigné par l'astrologie et il y croyait. Sa femme étant partie, il pouvait lire sans se cacher, ses ouvrages spirituels et ésotériques. Fédy ne craignait pas sa femme, mais il ne supportait pas ses railleries sur ce genre de littérature qu'elle qualifiait de diabolique. Il avait beau lui expliquer qu'on trouvait dans la Bible de nombreux éléments de voyance, de magie, de télépathie, de voyage dans le monde parallèle, d'interprétation des rêves, de méditation et d'astrologie, elle refusait de le croire. Ces différences de vues ne nuisaient pas à leur amour jusqu'à ce que leur maison commençât à être envahie par la famille pauvre de Monique. « C'est vrai que cette famille m'énermait, mais sept ans dans la même chambre avec une femme ne peut que tuer l'amour le plus solide. Enfin, je suis délivré de la malchance. Je suis persuadé que c'est Monique qui m'apportait le malheur. J'aurais dû faire comme les Africains d'autrefois, consulter un mage afin de savoir si cette Monique pouvait m'apporter le bonheur. Pour Sarah, je n'y manquerai pas. »



La bête noire

CHAPITRE

2

Sylvie Okéké continuait de grossir. À environ vingt-cinq ans, on pouvait la considérer, sans se tromper, comme une obèse. Curieusement, elle n'était pas du tout gênée par son poids. Elle se moquait des filles minces, bien proportionnées. « Elles seront les premières victimes en cas d'épidémie. » Ses lieux favoris étaient les glaciers et les fast-foods. À force de la fréquenter et de la regarder, ses amies ne faisaient plus attention à son poids et ne lui demandaient plus d'éviter les aliments très caloriques. Elle n'était pas belle, mais on ne pouvait dire

qu'elle était laide malgré un front bombé, des oreilles décollées et un gros nez camus.

Le charme de Sylvie Okéké résidait dans son caractère. Elle aimait faire des plaisanteries, raconter des histoires souvent grivoises et son rire était contagieux. Elle ne cessait de rire du matin au soir. Chez elle, tout concourait au rire. Elle se disait belle à cause de son rire. Le meilleur secret de la beauté, disait-elle, est le rire.

Après des études en France et en Suisse, elle revint dans son pays. Jamais une élève ne fut aussi médiocre. Elle s'inscrivit dans une école de couture. Les parents croient assez facilement que les enfants qui ne réussissent pas dans les études classiques sont aptes à suivre des cours de couture, de coiffure ou d'esthétique. Pourtant, la couture demande un sens de créativité qui n'est pas à la portée de n'importe quel individu, à moins de confondre ce noble métier avec la profession de tailleur.

Sylvie redoublait sa deuxième année d'études. Elle assistait rarement au cours, préférant se rendre dans les fast-foods et les glaciers. Elle arrivait à l'Institut de couture, assise dans une belle voiture. Avant d'en descendre, elle donnait son programme au chauffeur mis entièrement à sa disposition. Toute une cour qu'elle entretenait l'attendait. Selon le cours ou le professeur, elle décidait d'entrer en classe ou de faire l'école buissonnière. Elle prenait un taxi, accompagnée de trois ou quatre autres élèves désireux de partager son argent et ses passions. Ils pouvaient passer des heures à manger et à boire. Chacun d'eux avait un profond respect pour cette fille à papa.

Sylvie Okéké était la fille unique de la deuxième personnalité du gouvernement et sans doute, la plus influente. Ses parents lui donnaient une très grande liberté et beaucoup d'argent. Son père considérait qu'elle avait droit tous les mois, à un salaire comparable à celui d'un professeur agrégé d'universi-

té. Son argent de poche hebdomadaire devait être l'équivalent du salaire d'un professeur de lycée. Elle avait dit maintes fois à ses professeurs d'ici et d'ailleurs, qu'elle pouvait les payer tous les quinze jours au lieu d'une fois par mois. Elle ne se contentait pas de son salaire de professeur agrégé et de professeur de lycée. Elle demandait en plus presque tous les deux jours de l'argent à son père ou à sa mère. Selon les mauvaises langues, sa naissance serait mystérieuse et toute la fortune de son père aurait pour origine Sylvie appelée Chérie Bibi par ses parents. Habitué à entendre ses parents l'appeler Chérie Bibi, ses amis finirent par l'appeler ainsi à sa grande joie. Parmi ses nombreux amis, Florence Dobissan était la meilleure. Elle était à sa disposition à toute heure. Elle pouvait même l'appeler à deux heures du matin et Florence se précipitait dans un taxi pour la rejoindre.

Chérie Bibi vivait dans un quartier résidentiel dont l'accès n'était pas permis à tous les citoyens du pays. Le quartier très luxueux ne comptait que quatre-vingt-dix-neuf maisons. Les agents de sécurité avec leur uniforme jaune et noir patrouillaient sans cesse dans tous les endroits. Certains parmi eux marchaient avec des chiens, des bergers allemands. Toutes les maisons rivalisaient de beauté dans leur architecture. Celle des Okéké était la plus grande et la plus belle. Pour sa construction, le ministre Okéké avait fait venir un architecte d'Italie. Les meubles et tous les objets de décoration étaient venus de ce pays. Il avait aussi engagé deux décorateurs d'intérieur. La décoratrice s'occupa des trois paliers prévus pour les chambres à coucher. Le père, la mère et la fille disposaient chacun de son palier qui comprenait sept pièces : des bureaux et des chambres, la plus grande servait de chambre à coucher. Le deuxième décorateur d'intérieur prit en charge le premier étage et tout le rez-de-chaussée.

Florence venait d'un quartier populaire. Son père était chauffeur dans l'Administration. Elle était le troisième enfant d'une famille qui en comptait neuf. Jouer l'assistante de Chérie Bibi lui procurait des vivres, des habits et de l'argent. Ses études étaient entièrement prises en charge par Sylvie Okéké. Elle préférait doubler la classe, rien que pour rester avec son amie. Florence avait dix-neuf ans. Elle était grande et sa beauté était naturelle. Monsieur François Okéké appelait Florence le garde du corps de Sylvie. Florence Dobissan possédait une carte pour entrer au « Petit Paradis », le nom donné par les habitants de la ville à ce quartier. Quand elle arriva ce matin de bonne heure, à quatre heures, Chérie Bibi s'énerva.

« Je t'attendais depuis deux heures du matin et c'est maintenant que tu arrives. Je n'aime pas qu'on me fasse attendre des heures. Quinze minutes de retard me mettent hors de moi.

- Excuse-moi, c'est parce qu'il m'a été difficile de trouver un taxi. Il me semble que les taxis sont en grève ce matin.

- Tu as eu suffisamment d'argent pour apprendre à conduire.

- Je te donne l'assurance que cette semaine même, je m'inscrirai dans une auto-école.

- Dès que tu auras ton permis, je t'offrirai une des dix-huit voitures qui sont dans cette maison. En attendant, couchons-nous. J'avais une grande envie, fais-moi plaisir. »

Florence Dobissan se comportait en homme dans le lit avec Bibi Chérie. Elles étaient les seules à savoir la nature des liens sexuels qui les unissaient et Sylvie avait formellement interdit à Florence d'en parler à quiconque. « Nous sommes de la nouvelle génération et notre mentalité a évolué. »

Sylvie Okéké n'avait jamais aimé les relations intimes avec les hommes et c'était avec Florence qu'elle trouvait le plus grand plaisir.

« Quand tu te marieras, j'espère que tu ne me rejetteras pas, s'inquiéta Florence.

- N'en parle pas ! Je ne pourrai jamais t'abandonner et je ne permettrai jamais que tu te maries. Et si tu t'entêtes à le faire, tu le regretteras toute ta vie car je te frapperai à mort. Je suis obligée de me marier parce que mes parents l'exigent pour sauvegarder l'image de la famille. Ma mère ne cesse de me demander de lui présenter mon fiancé, alors que je n'aime pas les hommes.

- Tu peux prendre quelqu'un pour la forme dans la mesure où je ne serai pas proche de toi.

- Mon drame, c'est que je serais obligée de faire un enfant pour ce futur malheureux, et il me faut un homme que je peux écraser à volonté. Il doit accepter de se coucher pour que je marche sur lui. Je n'aime pas les pauvres, mais le genre d'homme qu'il me faut doit être un démuné ou un faible. Suce-moi encore le sein gauche ! »

Ce que Sylvie ignorait, c'était que sa mère Madeleine se servait également de sa meilleure amie. Elle la recevait dans une chambre d'hôtel qu'elle prenait en fonction du programme de l'amie de sa fille.

« Je t'accorde une grande considération car tu es la meilleure amie de ma fille. Je te gâte afin que tu la surveilles mieux. Je tiens à elle comme à la prune de mes yeux. Tu dois me dire tout ce qu'elle fait dans la journée. Il va falloir que tu viennes vivre chez nous.

- Maman, comment pourrions-nous nous voir sans attirer les soupçons ?

- Chérie Bibi dort beaucoup. Nous n'aurons qu'à profiter de son long sommeil pour nous retrouver dans mes appartements.

- Et si ton mari nous surprend ?

- Mon mari ? Tu crois que j'ai un mari ? Cela fait des années que nous n'avons aucune intimité. Nous sommes ensemble

pour garder les apparences. Un ministre n'a pas le temps pour sa femme. Trop de travail, trop de femmes qui l'entourent. L'épouse se contente des avantages liés à la fonction de ministre, et surtout de l'argent, en espérant qu'un jour, son mari ne sera plus au gouvernement et pourra mieux s'occuper d'elle.

- C'est donc vrai que les grandes dames boivent beaucoup d'alcool ou deviennent les maîtresses des domestiques ou des chauffeurs ?

- Vrai de vrai. Pour une femme qui a un doctorat comme moi, je ne me vois pas subir les assauts d'un domestique ou d'un chauffeur. Je préfère la chaleur de certaines de mes étudiantes.

- Maman, tu me vexes. Pourquoi me parles-tu de mes rivales ?

- Excuse-moi mon bébé chéri. Prends mon sein droit. »

Florence gagnait assez d'argent dans ses activités cachées. Son petit ami Anatole Kodja la voyait rarement. Elle ne lui donnait que de faux rendez-vous. Toutefois, elle lui venait en aide sur le plan financier. Elle possédait un compte d'épargne bien garni. Car Florence ne se contentait pas de la mère et de la fille, elle était aussi la maîtresse du père. Chérie Bibi qui était insatiable en matière d'argent demandait souvent à son amie de se rendre au bureau de son père pour lui prendre de l'argent.

Le père ne refusait rien à sa fille. C'est à la troisième visite qu'il eut des relations intimes avec la meilleure amie de sa fille. Il demandait quelquefois à Florence de le rejoindre, sans attendre les ordres de Sylvie. Il lui demandait de bien suivre sa fille et de lui faire des rapports réguliers sur toutes ses activités. Florence Dobissan ne se sentait coupable de rien. Pour elle, les riches doivent entretenir les pauvres. Désormais, sa famille mangeait à satiété. Son père, sa mère, ses frères et sœurs, et même ses cousins et cousines bénéficiaient des largesses du ministre, de son épouse et de leur fille.

Après leurs ébats amoureux, les deux jeunes filles dormirent jusqu'à midi avant de se faire servir un déjeuner plantureux. Deux cuisiniers, l'un pour les plats occidentaux et l'autre pour les mets africains étaient à la disposition de Chérie Bibi. Une servante attachée à sa chambre mettait de l'ordre dans ses affaires. Elle rangeait les habits jetés à tort à travers dans la chambre. Elle jouait le rôle de gouvernante.

Mariama Soulé n'avait pas terminé ses études à l'école de tourisme à cause de la pauvreté de ses parents. Elle s'occupait uniquement de la chambre de cette grosse fille en espérant retourner dans son école après avoir épargné suffisamment d'argent. Elle était grassement payée pour rendre propre cette vaste chambre. Sylvie Okéké n'aimait pas cette jeune fille qu'elle trouvait trop portée sur l'islam et ses pratiques. Elle tenta à plusieurs reprises d'en faire son amante. Mariama refusa avec politesse et fermeté. Sylvie menaça à plusieurs reprises de la faire renvoyer, mais elle ne mit jamais son projet à exécution.

Après le repas, Sylvie et Florence partirent à la plage en compagnie de deux autres élèves qu'elles rencontrèrent sur le chemin de l'école. Non loin de la piscine municipale, trois policiers arrêtaient leur voiture pour un contrôle de routine.

« Ouvrez le coffre arrière de la voiture s'il vous plaît, fit l'un des agents.

- Cela ne nous plaît pas, dit Sylvie avec dédain.

- Et pourquoi pas ? s'énerma l'un des agents.

- Parce que je refuse tout simplement.

- C'est ce que nous verrons, ajouta le troisième qui se dressa devant la voiture. »

Sylvie descendit de la voiture et traita les policiers de malheureux avant d'appeler un ami, de son téléphone portable. En moins de trois minutes, trois voitures de police toutes sirènes

hurlantes arrivèrent sur les lieux. Neuf officiers de police dont deux hauts gradés en descendirent et commencèrent à battre les trois agents avant de les faire monter dans un cargo qui les suivait.

« Excusez-nous mademoiselle la fille du ministre, dit le plus gradé.

- Je les veux en prison pour un minimum de quinze jours, ordonna Sylvie.

- Votre volonté sera accomplie.

- J'exige qu'on exécute mes ordres. Dans dix jours, je passerai voir s'ils sont effectivement en prison. Et que leur salaire soit suspendu pendant trois mois !

- Soyez rassurée. La sanction sera plus lourde encore. Ce sont des agents à la solde de l'opposition. Leur rôle consiste à fragiliser le régime afin de faciliter la tâche de nos ennemis.

- Dès mon retour de la plage, je passerai vous récompenser ou je vous enverrai mon chauffeur. »

Les deux élèves, deux grands garçons, applaudirent à tout rompre leur camarade de classe. À la plage, ils se baignèrent à loisir avant de demander à des femmes qui vendaient des poissons de leur en braiser une quinzaine.

« Chers amis, dans deux semaines, c'est-à-dire le 28 mars, je fête mon anniversaire et je voudrais une grande fête. Je vous désigne comme les organisateurs principaux. Florence sera la présidente du comité d'organisation. Désignez d'autres élèves de la classe pour faire partie de ce comité qui doit comprendre vingt-huit personnes. Ne lésinez pas sur les moyens. Votre budget sera le mien et il est possible que je le double.

- L'anniversaire va-t-il se passer au Petit Paradis, demanda Florence ?

- Pas question ! Il nous faut plutôt un gymnase. Je prévois mille invités. Pas d'adultes, rien que des jeunes.

- Dans ce cas, nous allons inviter de nombreux artistes.
- Vous pouvez même en inviter de l'étranger mais surtout pas de play-back. Je déteste que les artistes se produisent de cette manière.
- Après le bain et en attendant les poissons, qui peut deviner ce que nous allons faire maintenant ? J'attends de vous la bonne idée.
- Nous allons boire maintenant du lait de coco, répondit l'un des garçons.
- Tu es bête, Antoine. Raphaël, que dis-tu ?
- Nous allons vous masser, Florence et toi. J'espère que vous avez prévu les crèmes de massage.
- Tu as une petite intelligence, tu n'es pas loin de la vérité, mais c'est autre chose. Nous allons nous étendre et vous allez nous titiller les seins et l'autre partie que vous connaissez. Attention, n'allez pas plus loin !
- Devant tous ces gens qui passent et ces femmes qui font les poissons ! s'étonna Raphaël.
- Bien sûr. Tu as peur de quoi ? Nous sommes de la nouvelle génération. Le vieux monde est derrière nous. Avançons ! Venez ! Florence, couche-toi sur le dos pour Antoine. Raphaël, au boulot ! »

Le repas fut copieux. Le chauffeur qui attendait à une cinquantaine de mètres de la plage ne bénéficia d'aucun poisson. Ils remontèrent tous dans la voiture en tenue de plage. Les deux garçons furent déposés devant l'école. Tous les élèves étaient partis. Seul le professeur de la coupe venait de monter dans sa voiture. Les deux élèves remercièrent le ciel de cette aventure qui leur permettrait de se croire riche pendant une trentaine de jours.

« Et dire que nous serons dans le comité d'organisation de son anniversaire ! Raphaël, Dieu est bon et grand. Qui sait si elle ne va pas te demander en mariage ?

- Même si elle me propose des milliards, je refuserai de l'épouser.
- Pour quelles raisons ?
- Elle est très vilaine.
- La beauté n'a aucune importance. Ce sont les intérêts que l'on tire d'un mariage qui comptent. Tu auras tout le temps pour mener une double vie.
- Je ne me vois pas dans une autre union que celle que j'aurai avec Christine.
- Christine ! Christine ! Que peut t'apporter la fille d'un maçon ? Vous aurez toujours des fins de mois difficiles. La nouvelle tendance n'est plus d'épouser des filles de pauvres. Ce n'est pas nous qui avons tué Jésus-Christ pour souffrir toute notre vie.
- Les enfants de riches sont capricieux, instables et infidèles. Je préfère épouser la fille d'un pauvre. Pourquoi ne tenterais-tu pas ta chance ?
- Je crois que tu n'as pas tort de me conseiller la voie de la sagesse. Moi, j'aurais horreur de souffrir avec une épouse comme Chérie Bibi. C'est mon paradis assuré.
- En plus, tu vivras au Petit Paradis.
- Je ne te le fais pas dire. La vie est belle ! »

Anatole Kodja était médecin, mais sans emploi. Depuis deux ans qu'il avait soutenu sa thèse, il était au chômage. Il venait d'échouer pour la seconde fois au concours d'intégration de la Fonction publique. Le pays manquait cruellement de médecins, mais l'État n'avait pas les moyens de les recruter. Anatole vouait une haine féroce à l'État et au gouvernement. Il se croyait maudit et en voulait à la terre entière. Major de sa promotion, il regardait impuissant, les plus médiocres de sa promotion passer avec succès le concours d'intégration ou ouvrir leur clinique sans aucune expérience. Leur seul mérite était

dans le fait que leurs parents, leur famille ou des amis de leurs relations avaient de l'argent ou de l'influence. Son père, un garagiste, ne pouvait pas déboursier les sommes demandées pour appuyer son fils au concours, encore moins lui ouvrir une clinique.

Depuis sa deuxième année de médecine, il jouissait d'une bonne réputation à la faculté de médecine à cause de ses notes brillantes. C'était l'une des stars de la faculté, adulée et adorée par les hommes et les femmes. On supposait qu'il avait un harem comme la plupart des étudiants en médecine ou des médecins très attractifs aux yeux des femmes, à l'instar des banquiers. Des mariages heureux s'annonçaient pour lui. Des étudiantes en médecine dont les parents étaient riches aimaient Anatole. Dès son premier échec, toutes l'abandonnèrent. C'est avec le cœur meurtri qu'il rencontra Florence, une élève couturière, dans un autobus. Ils se sentirent attirés aussitôt et décidèrent de ne plus se quitter. Le médecin au chômage ne voulait plus d'une femme d'un grand niveau intellectuel. Cette future couturière, et de surcroît jeune, faisait son affaire. Elle avait une grande admiration pour lui et l'encourageait à persévérer dans l'effort.

Après plusieurs jours de silence, elle vint rencontrer Anatole chez Fédý. Ce dernier avait longuement insisté pour amener son ami à venir habiter chez lui.

« J'espère que la bonne ne va pas dormir dans la même chambre que toi, fut sa première phrase dès qu'elle vit le baluchon de la servante.

- Elle va dormir dans la petite salle à manger.
- Tu as intérêt !
- Tu me sembles bizarre.
- Je suis au service de la fille d'un ministre qui est dans notre classe. Ses parents me demandent de la surveiller. Elle a telle-

ment d'argent qu'elle joue avec les billets de banque, leur source est intarissable.

- J'espère qu'elle t'en donne.

- Je peux dire aujourd'hui que je suis une fille riche, même ses parents me couvrent d'argent, de bijoux et d'habits. Je suis gâtée ainsi que ma famille. J'accepte beaucoup de choses de leur part, rien que pour toi. Au prochain concours d'intégration, tu passeras sans problème.

- Que veux-tu dire par, "j'accepte beaucoup de choses de leur part rien que pour toi" ?

- Souvent, dans la vie, il ne faut pas essayer de tout comprendre. Je t'aime et c'est l'essentiel. Il me reste encore une année scolaire pour terminer ma formation. J'ai déjà les moyens de m'installer, de ton côté, tu seras médecin dans un hôpital au moment de ma sortie. Nous n'aurons plus alors qu'à nous marier. Gare au premier qui trahira !

- Gare à la première qui partira sous d'autres cieux pour se marier ! »

Le lendemain, la consternation était totale dans le pays. Les locaux du quotidien L'Eclair étaient partis en fumée. Rien ne restait. Tout était en cendres. Ce journal de l'opposition était très critique envers toutes les dérives du pouvoir. Selon des rescapés, car deux hommes périrent, l'incendie avait commencé à deux heures du matin, au moment où les premiers tirages sortaient des rotatives. Dans le numéro qui devait paraître, figurait l'information relative à l'incident entre Chérie Bibi et les policiers, avec des détails que seuls des témoins pouvaient donner. Cependant, il était difficile d'affirmer que l'incendie du journal avait un rapport avec « l'affaire Chérie Bibi », la fille du ministre.

Fédy et ses élèves passèrent les deux heures de cours à parler de cet incendie. La classe était divisée entre ceux qui étaient

pour cet acte criminel et ceux qui étaient contre. De nombreux élèves avaient déjà vu cette Sylvie Okéké et tous connaissaient sa mauvaise réputation. Dans la classe, deux élèves étaient fils uniques, mais ils restaient humbles. Sarah ne participait pas au débat et M. Yantala voulait comprendre la cause de son mutisme.

« Sarah, je veux que tu parles.

- Je suis très énervée. Si j'étais un homme, je serais allé brûler l'auteur ou les auteurs de ce crime.

- Tu crois que seuls les hommes peuvent se venger ? Les femmes aussi peuvent le faire, dit un élève.

- Moi, je suis prêt à le faire, mais qu'on me montre l'auteur de l'incendie, ajouta un autre.

- Vraiment, ces riches se moquent de nous. Quand les chasse-t-on de ce pays ? dit un autre.

- Où avez-vous vu un pays gouverné par les pauvres ? demanda le professeur.

- Sommes-nous obligés, monsieur Yantala, d'imiter les autres ? demanda Sarah.

- Non, ma chère Sarah. Nous aspirons tous à la richesse. Sans l'appât du gain, vous ne resteriez pas des années sur les bancs de l'école.

- Je regrette, monsieur Yantala. Je ne suis pas venue à l'école dans le dessein d'avoir de l'argent.

- Sarah, pour quelles raisons viens-tu en classe ?

- Pour apprendre, connaître et savoir...

- C'est parce que tu es assurée d'avoir un mari riche.

- Je n'en veux pas. Un mari riche n'est pas un homme sérieux. Je veux un mari qui me donne à manger, m'habille et me procure un logement. Je ne veux pas du superflu.

- Vous devrez aller très loin dans vos études pour manger des mets délicieux, vous procurer des vêtements de qualité, et avoir un logement de grand standing, pas les appartements de

trois ou quatre pièces ! N'est-ce pas ?

- Monsieur, c'est vrai, vous êtes un professeur qui possède des habits de qualité et en quantité. Mais, devriez-vous pour autant vous considérer comme quelqu'un qui a réussi malgré vos longues études ? Si je me souviens bien, vous habitez un appartement de trois pièces. »

Cette réaction de Sarah créa un tohu-bohu dans la classe. Les élèves en profitèrent pour quitter la classe en courant car la fin des cours venait de sonner. Seuls restèrent Sarah et le professeur.

« Sarah, tu voulais m'humilier ?

- Loin de moi cette idée.

- Je te supplie de venir ce soir pour passer la nuit avec moi.

- Excusez-moi, je ne pourrai pas.

- Pourquoi, mon amour ?

- J'ai un devoir de maths demain et je ne veux pas avoir des ennuis avec l'administration et ma famille en fréquentant un professeur et un grand intellectuel comme vous. N'est-ce pas ?

- Je t'en supplie, dit le professeur.

- Ne tentez pas le diable. Je suis mineure. Vous pouvez perdre votre place, votre réputation, votre honneur et votre liberté.

- Je ne perdrai rien. Je vais t'épouser.

- M'épouser ? Ne me faites pas rire ! Mes amies m'attendent dans la cour. Si je reste encore une minute de plus, toute l'école soupçonnera notre relation. Du courage, oubliez-moi ! »

Frédéric Darko Yantala ne pouvait pas supporter de voir une fille de dix-sept ans lui tenir tête de la sorte. Dans la soirée, il évoqua le problème dans la société secrète qu'il fréquentait. Le plus instruit dans les sciences occultes se livra à des rituels. « Mon frère, c'est difficile, mais oublie vite cette fille. Elle va te créer des difficultés inimaginables. Tu regretteras toujours de

l'avoir connue. Notre maître nous donne la possibilité de voir venir de loin les événements favorables ou défavorables. Tu peux toi-même faire une méditation cette nuit et tu comprendras. Cette nuit, avant de t'endormir, reste silencieux trois heures durant, sans parler à personne et demande à la puissance divine de te faire une révélation sur cette fille. Tu seras édifié par le résultat. Le seul ennemi de l'homme qui cherche la puissance est le bruit. Notre vie moderne est sous l'emprise du bruit. Et le plus destructeur est le bruit de la télévision. Tout individu qui peut rester un mois sans regarder la télévision ni écouter les informations de la radio sera un homme plein de santé, de richesse et de puissance. Mais ce soir, nous allons discuter de la psychokinésie. Notre technique consiste à envoyer une bénédiction à tout ce qu'on touche. Quand on met sa chemise, le matin avant de sortir, il faut la bénir. Dire simplement : « Je te bénis chemise, que le fait de te porter me purifie et m'envoie des grâces de Dieu. » Le plus intéressant pour les membres de La lumière blanche consistait à étudier la technique du portefeuille. Quand il est près de se vider, il suffit de le prendre entre les doigts et de le bénir tout en demandant à la puissance divine de le remplir.

Les membres se quittèrent après trois études ésotériques en fixant la date de la prochaine réunion dans un mois. Le chef rappelait aux uns et aux autres, comme après chaque réunion, de garder la confidentialité de ce qu'ils avaient appris. Ils pouvaient recruter des amis de confiance qui seraient soumis à des tests avant leur entrée officielle dans le groupe. « N'oubliez pas vos cotisations à la prochaine rencontre. »

Yantala n'était pas convaincu de la véracité des propos du chef concernant Sarah. Cette mineure ne pouvait que lui apporter le bonheur. Un chat noir dans une maison réagit automatiquement à la présence d'un être maléfique. Or, son gros chat noir qu'il tardait à baptiser avait grimpé sur les genoux de

Sarah en signe d'admiration. Il lui fallait Sarah de gré ou de force. Cette petite l'avait émerveillé par sa technique sexuelle. Monique en était loin. Il refusa de faire la méditation de trois heures qu'on lui avait demandée. « Ces gens-là ne disent pas toujours la vérité. On doit la trouver par soi-même. Ils disent que la couleur noire n'est pas favorable à notre épanouissement. C'est tout à fait le contraire chez moi. »

Il ne regagna son domicile qu'à minuit. Il jura de déménager assez rapidement à cause de Sarah. Elle s'était moquée de son appartement de trois pièces, le trouvant de surcroît pauvre. Les longues études ne pouvaient pas donner la fortune. Et lui voulait coûte que coûte, devenir rapidement riche pour montrer à cette petite fille prétentieuse qu'il valait mieux qu'un appartement de trois pièces. Anatole lui raconta sa journée.

« Je suis encore allé à l'infirmerie de mon ami Gaspard pour donner des consultations et en guise de salaire, il m'a offert comme d'habitude, quelques pièces pour acheter mes cigarettes. Comme si je fumais ! Tu t'imagines, un major de promotion de médecine travailler sous des ordres d'un infirmier. On aura tout vu dans ce pays !

- Toi tu cherches à entrer dans cette maudite fonction publique, alors que moi, je cherche à en sortir. Ce n'est plus possible de continuer cette vie de misère.

- Étonnant ! Tu parles de vie de misère à quelqu'un qui attend son premier emploi et ne sait pas s'il l'aura un jour ! Je ne fonde plus d'espoir sur ce régime. Ce soir encore au journal télévisé, leur chef a continué de nous faire des promesses.

- Comme si les promesses nourrissaient les gens affamés !

- La politique, c'est comme l'amour. Il faut faire des promesses, rien que des promesses. Le peuple, malgré les promesses des dirigeants qui passent et repassent, continue de croire, même s'il ne voit rien venir. L'amour se nourrit de promesses.

Ma petite couturière est passée me voir. Elle m'a fait des promesses. Je n'y crois pas. »

Cette nuit-là, il ne trouva le sommeil qu'à deux heures du matin après la lecture de certains ouvrages. Ses lectures étaient essentiellement ésotériques, en dehors des livres pour les cours. Il ne lisait pas de romans.

Sylvie Okéké lisait beaucoup. C'était son passe-temps favori. Elle lisait essentiellement des romans-photos et des romans policiers. Mais la lecture qui avait ses faveurs et qu'elle dissimulait, quand elle savait que sa mère viendrait dans sa chambre, était celle des magazines érotiques. Elle cachait aussi à ses parents les nombreux films X qu'elle regardait avec passion, surtout quand il s'agissait d'histoires entre femmes. De nombreuses filles venaient regarder ces films dans sa chambre, pour s'en inspirer et reproduire ce qu'elles avaient vu en compagnie de la maîtresse des lieux. Elles se quittaient après avoir bu du gin et du champagne. La soirée continuait souvent dans une boîte de nuit jusqu'à l'aube. Devenue amoureuse de Florence, Sylvie diminua le nombre de ses amantes.

Cette nuit-là, elle demanda au chauffeur d'aller chercher Florence à minuit. Ce chauffeur mis à sa disposition ne pouvait la quitter pour se rendre à son domicile sans son accord. Florence n'appréciait pas cette attitude.

« Chérie Bibi, il faut que tu apprennes à conduire afin de libérer Moustapha à certaines heures. Il a deux épouses et de nombreux enfants. Ceux-ci aimeraient le voir à des heures normales, supplia Florence.

- Qui te dit qu'il se plaint ? Tu sais que c'est un pauvre et avec le salaire qu'il gagne en plus de mes largesses, il pourrait rester des nuits sans dormir si je le lui demandais.

- Apprends quand même à conduire.

- Mon père ne veut même pas entendre parler de cela, moi non plus d'ailleurs. En revanche, je vais reprendre mes cours de karaté et de judo, que j'ai abandonnés en revenant ici.
- Avec ton poids, si tu pratiques le karaté et le judo, j'ai peur que tu n'écrases ceux qui vont t'attaquer.
- En Europe, j'ai beaucoup frappé ceux qui me traitaient de négresse et ceux qui se moquaient de mon physique. J'étais la personne la plus connue de Bâle.
- Bâle ?
- C'est en Suisse. Là-bas, ma tutrice m'a permis de comprendre que l'homme n'est pas indispensable dans notre vie et qu'il est même nuisible à notre épanouissement. Dis-moi sincèrement. Depuis nos relations, es-tu satisfaite, en tenant compte de tes expériences avec les hommes ?
- Je n'ai eu que trois hommes dans ma vie. Le premier est passé comme une étoile filante. Le second a été pris en flagrant délit de mensonge au bout de deux mois et le troisième, que je fréquente depuis six mois, me voit difficilement. Tu es délicieuse pour moi.
- Parfait, parfait, mon amour. Caresse mes cheveux.
- Non, ma chérie, la cuisse d'abord. »



La bête noire

CHAPITRE

3

Monsieur Olivier Pedro Melome avait demandé à Yantala de venir le voir. En se rendant à cette invitation, Fédy savait qu'il ne respecterait pas l'heure fixée. Melome lui avait parlé avec condescendance et cela l'avait rendu sceptique. Pour ne pas éprouver de la déception après le verdict de son ami de classe, il préféra se rendre dans un bar pour boire quatre verres d'un alcool fort qui lui donneraient du courage. Là, il trouva plusieurs hommes buvant, chantant et dansant. Ce bar était bruyant pour une heure aussi matinale. Il ne tarda

pas à comprendre qu'il s'agissait de certains employés d'une petite entreprise qui venaient de se mettre en grève. Le mot d'ordre était de s'éloigner de l'entreprise et de laisser la secrétaire et le patron faire tout le travail de l'entreprise si cela était de leur pouvoir.

Comme pour la plupart des grèves, leur revendication était salariale. Malgré les années, les tâches difficiles et le coût de la vie, leur salaire n'augmentait pas. Ils savaient que l'entreprise avait doublé son chiffre d'affaires en l'espace de trois ans. Le boss, comme ils l'appelaient, recevait de nombreuses commandes de l'État depuis l'arrivée de ses amis au pouvoir. Il se savait intouchable et brimait ses employés. Leurs griefs allaient beaucoup plus contre la secrétaire baptisée la vipère. Selon eux, elle était la cause de leur malheur. C'est elle qui conseillait le patron et refusait qu'il leur accorde des augmentations de salaires. Pire, elle demandait au patron de ne pas accorder des avances sur salaire et ne se cachait pas pour leur dire qu'ils devraient savoir gérer leur misérable salaire. Le patron ne pouvait rien lui refuser. Elle était une femme très jolie et élégante. À la place du patron, chacun d'eux aurait été l'amant de cette femme dont le mari était un ami du propriétaire de cette entreprise d'informatique. Les mauvaises langues disaient qu'elle avait, en plus de sa beauté et de son élégance, des pouvoirs mystiques.

L'alcool aidant, ils devenaient de plus en plus bruyants. Ils n'envisageaient pas d'envoyer des délégués pour discuter avec leur patron, sachant d'avance le résultat si la secrétaire était présente. « Le patron est gentil et serviable quand la secrétaire est absente, en vacances ou en voyage d'affaires. Avec les moyens financiers de l'entreprise, elle parcourt le monde, rien que pour s'acheter des habits et des chaussures. Monsieur, me dit l'un des grévistes, n'épousez jamais une secrétaire. »

Fédy était un homme heureux lorsqu'il pénétra dans les bureaux du ministère avec une heure de retard. Quand la secrétaire l'annonça, son ami lui dit d'attendre car il était en séance de travail. Il se fâcha sans le montrer car il attendit plus d'une heure. Il trouvait la secrétaire de son ami, aussi belle et élégante que celle dont parlaient les grévistes. Il imagina des relations intimes entre cette jeune dame et Melome. Les agents du ministère entraient et sortaient du bureau de la secrétaire. À sa grande surprise, ils tenaient des propos grivois envers la secrétaire. Les séducteurs l'embrassaient sur les joues. Quant aux femmes du ministère, elles restaient plus longtemps, critiquaient les hommes ou donnaient à Martine, la secrétaire, leur programme de la soirée ou du week-end : uniquement des sorties avec des hommes pour aller au restaurant ou en boîte de nuit.

Deux des femmes firent une critique sévère de leur rivale. Elles fréquentaient des hommes mariés. La présence de Fédy ne les gênait pas. Il trouvait leur niveau intellectuel assez faible puisqu'elles s'adonnaient à des conversations de bas étage. Il n'imaginait pas sa future épouse Sarah dans la peau d'une secrétaire. L'appareil le plus utilisé était le téléphone. La ligne de la secrétaire de Melome était reliée au réseau international et tous en profitaient.

Les femmes entretenaient une véritable histoire d'amour avec leur téléphone fixe ou portable. L'importance qu'elles donnaient à cet objet dépassait tout entendement. Fédy s'en était rendu compte lors de son passage chez un réparateur de téléphone cellulaire. Elles pleuraient quand leur téléphone était en panne. Le technicien lui apprit que le téléphone portable leur servait à ruiner les hommes et surtout à leur mentir. Le professeur imagina une étude ou un roman sur la femme et le

téléphone portable. Il ne comprenait pas que la presse n'en parle pas car c'était un phénomène de société. Mais que pouvait-on attendre d'une presse qui ne savait que désinformer et se contenter d'invectives ? Frédéric Darko Yantala ne lisait pas la presse, ne regardait même pas les grands titres. Il avait appris dans son enseignement ésotérique que la presse salit l'âme.

Quand il franchit le seuil du bureau de M. Melome, il tremblait un peu. Celui qui reçoit assis dans un grand fauteuil confortable domine naturellement le visiteur. Fédy se sentit complexé devant son ami de classe qui ne semblait pas enthousiaste de le revoir comme à leur première rencontre dans ce bureau confortable.

« Je ne comprendrai jamais cette tendance des Africains à être en retard. Je suis persuadé que si quelqu'un nous demandait d'arriver au paradis à midi, avec des portes qui se ferment à treize heures, nous n'y serions qu'à quinze heures pour mieux nous traîner, arriver à notre rythme, en enfer.

- J'ai été privé de taxi.

- Les Africains passent tout leur temps à se justifier. »

Le téléphone sonna et Melome parla longuement avec son interlocutrice. Fédy constata au fil de leur entretien que le conseiller du ministre discutait avec une amie qui lui réclamait de l'argent. Fédy contenait difficilement sa colère devant les propos que M. Olivier Pedro Melome venait de tenir. Il promettait à son amie pour ce soir, une somme d'argent qui dépassait son salaire mensuel. Leur entretien dura plus de quarante minutes. Fédy était furieux, voulait gifler le conseiller du ministre et s'en aller. Melome s'adressait à son interlocutrice sans tenir compte de sa présence. Il lui faisait pratiquement l'amour au téléphone. Mais heureusement, La

lumière blanche, sa secte, lui avait appris à maîtriser ses nerfs. « Excuse-moi cher ami, mais nous sommes les esclaves des femmes. Nous nous plaignons, mais elles sont le centre de notre univers. Rien que de les entendre nous rend heureux et que dire de leur odeur, c'est le nirvana ! Aimes-tu une femme ?

- Non.

- Et pourquoi non ?

- Je n'ai pas autant d'argent que toi.

- Ce n'est qu'une vue de l'esprit. Les femmes n'ont pas besoin d'argent, elles ont besoin de notre amour. Il faut savoir leur parler. »

Monsieur Olivier Pedro Melome passa près de trente minutes dans un monologue sur les femmes, au grand désespoir de Fédy qui se demandait pourquoi il avait été convoqué. Il voulait lui demander la permission de se retirer quand il lui remit une enveloppe à son nom. « Au revoir cher ami, je viens de me rappeler que je dois déjeuner avec le ministre en compagnie d'un de ses collègues africains de passage. » Il poussa Fédy hors de son bureau et dévala les escaliers quatre à quatre.

Yantala jura de ne pas lire cette lettre et même de la déchirer en arrivant dans son appartement. À des feux tricolores, il vit un chanteur célèbre qui attendait un taxi. Dès cet instant, il eut envie de devenir imprésario. Il se vit déjà riche. Il préparerait des projets pour les soumettre aux chanteurs. Pour une fois, les artistes verront qu'ils peuvent gagner beaucoup d'argent avec un peu plus d'organisation. Il se voyait même jouer le rôle d'agent artistique. Avoir cinq artistes dans son écurie naissante lui ferait gagner cinq fois plus que son salaire actuel. Toutefois, il ne quitterait pas l'enseignement. L'imprésario travaillant beaucoup plus la nuit et le week-end, son emploi du temps au lycée ne serait pas affecté par ses activités supplémentaires. Il comprit que sa misère financière avait aussi pour

origine le fait de se contenter d'une seule source de revenu. Ses artistes à lui feraient trois à quatre fois par jour des prestations dans les cabarets, les discothèques et les restaurants de luxe. Son cachet non négociable serait de vingt pour cent. « Il faut absolument que je sois riche, très riche. » Il se rappela avoir acheté, il y a une dizaine d'années, un magazine où figurait un article sur les métiers du spectacle de A à Z. Il ne l'avait jamais jeté et pensait le retrouver dans un des cartons renfermant de vieux documents. Parallèlement à ses activités d'imprésario, il n'hésiterait pas à jouer au proxénète des chanteuses. « Les hommes riches, surtout ceux du monde politique, ne s'intéressent qu'aux femmes célèbres. Les personnes qui n'ont pas d'audience n'ont aucun intérêt pour eux. » Il se chargerait de proposer des artistes à ces hommes bourrés de fric et qui ne savent qu'en faire. Seules les femmes célèbres peuvent les amener à gaspiller leurs fortunes aux sources intarissables. Livrer une chanteuse à un ministre pouvait lui valoir trois à quatre fois son salaire mensuel. Il se proposait même d'en faire venir de l'étranger car il savait que des ministres passaient des week-ends avec de belles femmes venues de l'extérieur.

Fédy ne se souciait même pas de la réaction de ces artistes. Il était convaincu qu'elles ne refuseraient jamais cette prostitution de luxe. De nombreuses rumeurs se répandaient : les chanteuses allaient d'hommes politiques en hommes politiques bien qu'elles soient mariées. « Les rumeurs, se dit-il, sont toujours vraies dans notre pays. » C'était un homme heureux, désormais fixé sur son destin de futur riche, qui monta l'escalier pour rejoindre son appartement au troisième étage.

D'ailleurs, arrivé au deuxième étage, Fédy ne comprenait pas qu'il restait pauvre malgré son logement haut perché. Dans les

ouvrages ésotériques qu'il lisait depuis de longues années, il avait appris que la chance se développait quand on habitait dans un appartement situé à un étage élevé. Il se consola car il ne se sentait pas coupable, seuls ses beaux-parents étaient responsables de son malheur. Maintenant que Sarah était son point de mire, la chance ne pouvait que frapper à sa porte.

Dans sa chambre, Fédy s'effondra sur son lit, en proie à une vive émotion. Il réfléchissait sur sa stratégie de communication auprès des artistes chanteurs. Après le dîner et la correction des copies, il cherchera son magazine sur le A à Z des métiers du spectacle afin de s'en inspirer et préparer son document auquel il donnerait le titre suivant : Artistes : comment mieux gérer votre carrière. Depuis qu'il avait pénétré dans sa chambre, son chat n'arrêtait pas de miauler. Il montait sur lui, descendait avant de remonter. Le chat s'acharnait sur une poche de son pantalon. Fédy finit par comprendre que quelque chose se trouvait dans sa poche. Quand il sortit l'enveloppe qu'il avait oubliée, le chat quitta la chambre et cessa de miauler. Il ouvrit l'enveloppe à contrecœur et commença à lire la lettre. Il la relut dix fois et pensait rêver. Il parlait tout seul, se pinçait pour savoir s'il ne dormait pas. Il décida alors de la lire à haute voix.

Monsieur Frédéric Darko Yantala,
Sur proposition de Monsieur Olivier Pedro Melome, mon conseiller technique, je vous informe que vous êtes nommé, à compter de ce jour, directeur de la coopération internationale au ministère de l'Éducation nationale.

En attendant la confirmation en Conseil des ministres, je vous invite à vous mettre en contact avec mon conseiller pour l'organisation pratique de votre travail.

J'ose pouvoir compter sur votre compétence et surtout sur votre loyauté.

Au travail et bon courage !

Le ministre de l'Éducation nationale.

La maison, cette nuit, ne désemplit pas. Sa famille, ses amis, ses collègues et ses élèves ne cessèrent de venir lui présenter leurs félicitations. En fait, la nouvelle était passée à la télévision, au journal de vingt heures. Il regretta amèrement de ne l'avoir pas suivi. Son nom était prononcé pour la première fois à la télévision. On lui proposa de suivre le dernier journal à partir de vingt-trois heures ou le journal de la radio à sept heures.

Son nom avait déjà été cité à la radio lors d'une fête au lycée où il avait été interviewé. Il en voulait à la radio pour cet entretien. Des journalistes l'avaient fait parler pendant dix minutes et seules quarante secondes étaient passées sur les antennes. Il n'était plus question pour lui de suivre le journal de la radio-diffusion. À minuit, les visiteurs étaient encore à son domicile. Son ancienne femme et son fils, de même que ses beaux-parents et tous ceux qui avaient habité chez lui vinrent le féliciter. Ils restèrent jusqu'au dernier journal de la télévision après le communiqué du Conseil des ministres. En prenant congé de lui, Monique le regarda avec un certain regret dans les yeux. L'Association des cadres et celle des jeunes de la province de Bamonda vinrent le voir le lendemain soir. Ils étaient si nombreux que la plupart ne purent s'asseoir. Yantala fut invité à Bamonda, le chef-lieu de la province, le prochain week-end, pour être honoré par son peuple.

Frédéric Darko Yantala était dans un grand bureau avec des meubles flambant neufs. Il appréciait particulièrement l'ordinateur avec une connexion à Internet. Sur son bureau, trô-

naient deux téléphones. Il n'aimait pas la secrétaire mise à sa disposition. Elle n'était pas belle. Il envisageait, si cela était possible, de la remplacer par une jeune fille plus belle. L'administration disposait de milliers de secrétaires qui étaient sans poste fixe.

Le véhicule mis à sa disposition était neuf et de couleur bordeaux. C'était une berline de marque japonaise offerte, comme d'autres, par la République du Japon au ministère de l'Éducation. Le courant passa immédiatement entre son chauffeur et lui. Lucas avait le même âge que lui. Sur le chemin de Bamonda, Lucas lui apprit qu'il avait conduit pendant six mois la voiture d'un ministre. Fédy se mit à rêver.

Une haie d'honneur l'attendait à l'entrée de la petite ville. Des libations furent faites pour lui. Sur la place du marché, aménagée pour ce jour, de nombreux discours furent prononcés. Quand il monta sur le podium entouré de six jeunes filles, le public applaudit à tout rompre. Un déjeuner champêtre suivit les discours. La cérémonie était animée par de nombreux groupes folkloriques et modernes. Fédy ne pouvait s'empêcher de rêver d'un autre poste plus important.

Son travail, contrairement à ce qu'il avait cru, comme d'ailleurs plusieurs de ses visiteurs, ne consistait pas à voyager dans des pays étrangers. Il se bornait à gérer tout ce qui concernait les dossiers extérieurs au ministère, ceux qui n'avaient rien à voir avec les affaires de l'enseignement. Donc pas grand-chose. L'essentiel pour lui était de rompre avec la routine des classes, avec des piles de copies et l'insolence des élèves. En plus, il gagnait au change. Un bureau, des téléphones, une secrétaire, un chauffeur et une grosse indemnité mensuelle. Ses collègues restés au lycée l'enviaient.

Ce n'était qu'au crépuscule que Yantala se rendit dans la cour

familiale qu'il avait quitté la dernière fois, quand il était adolescent. Son père était mort avant sa naissance. Sa mère le suivit dix ans après. La tante qu'il venait saluer l'avait confié à un couple d'instituteurs qui vivaient dans la capitale. Fédy ne lui pardonna jamais cet acte, même si ce couple lui donna l'occasion d'avoir une bonne instruction. La vieille femme ne le reconnut point. Les présentations faites, elle pleura à chaudes larmes. Darko très ému ne pouvait retenir les siennes. Il pleurerait surtout devant l'indigence de cette femme qui était la sœur aînée de son regretté père.

« Darko, c'est un grand jour dans ma vie. Je pense que je peux mourir maintenant. Je ne pouvais pas aller rejoindre tes parents sans leur donner de tes nouvelles.

- Dans ce cas, ne pleure plus. Je vais désormais m'occuper de toi. Le chef du village m'a offert un terrain. Je vais construire une grande maison pour nous deux et tu seras dans de meilleures conditions matérielles.

- Que vais-je en faire au moment où ma mort est proche ? Darko, je te prie de me pardonner.

- Tu m'as remis à des inconnus, mais je t'ai pardonné ton acte.

- Je ne savais pas que tu m'en voulais pour cela. Je l'ai fait pour ton bien. Je voudrais maintenant te parler d'un fait très grave.

- Quel fait ?

- La sorcellerie. Je faisais partie d'une confrérie de sorciers dans ce village. Et c'est moi qui ai livré ton père. On l'a transformé en singe pour le manger, la veille d'une fête chrétienne. Un prêtre venu dans ce village, il y a quatre ans, a accusé notre confrérie. Tout le monde est mort en l'espace d'une semaine sauf moi. J'avais accepté de me convertir à la religion catholique. Pardonne-moi pour t'avoir privé de ton père si tôt. »

À minuit, les derniers visiteurs étaient des représentants de la

jeunesse de Bamonda. Fédy les écouta religieusement. Kaman Bruno, le porte-parole, exposa la raison principale de leur visite. « Grand frère, tu as vu par toi-même dans quel état déplorable se trouve notre village que l'administration appelle pompeusement une ville. Pas de route bitumée, un seul lampadaire, aucune usine, de nombreux enfants déscolarisés. En revanche, Famouly et Dantila sont mieux urbanisés que Bamonda, le chef-lieu de la province. Cette injustice à notre égard est due tout simplement au fait que les deux villages que je viens de citer ont déjà eu des maires et des députés. Chez nous, personne n'ose affronter les cadres de ces deux villages à cause de leur richesse. Et nous pensons que notre tour est enfin arrivé avec toi. Avec tous tes contacts à l'extérieur du pays, tu es le seul qui puisse donner un visage à cette bourgade. Les élections législatives et municipales sont prévues dans six ou sept mois. Tu seras notre candidat aux deux élections. Nous ne pouvons plus accepter que des gens venant d'ailleurs viennent occuper le siège de maire ici, ou nous représentent à l'Assemblée nationale. Tu es le messie qui nous arrive. Nous te soutiendrons pour gagner.

- Je ne suis pas contre votre proposition, mais je ne pense pas être prêt dans six mois, à cause de problèmes financiers. Je viens à peine d'être nommé et je n'ai pas encore commencé à bénéficier des largesses du ministre.

- Tu vis dans la capitale, tu es beau et instruit, en plus tu es célibataire. En politique, le meilleur chemin vers le sommet pour un débutant plein d'ambition est d'épouser la fille d'un homme riche et influent. Il suffit de la séduire par des propos mielleux et beaucoup d'élégance. Je n'ai que le niveau de l'école primaire, mais j'ai lu beaucoup d'ouvrages politiques et de romans. Je vois qu'Anatole demande la parole.

- Je pense connaître la personne que mon cousin va séduire pour gagner facilement ces deux élections. »

Quand il donna le nom du ministre dont la fille était célibataire, les jeunes du village sautèrent de joie. Le père d'Anatole qui s'était retiré au village après sa retraite et était propriétaire de la maison qui servait de cadre à cette réunion, manifesta également sa joie.

« Mais, je tiens à vous informer d'ores et déjà que la fille est laide, très laide même.

- Fédy ne l'épousera pas pour regarder son visage. Tout ce qui nous intéressera, c'est l'argent qu'elle nous procurera pour que nous obtenions plus de voix que nos adversaires. Le rôle de son père sera encore plus déterminant.

- Fédy doit nous donner son sentiment sur ce choix.

- À quoi peut servir une belle femme si elle ne rapporte rien ?

- Fédy, tu as bien parlé.

- Je n'ai pas encore fini. Comme je l'ai dit, à quoi peut servir une belle femme qui ne rapporte rien ? Aujourd'hui, nous sommes dans l'ère du matérialisme. Malgré vos études, votre beauté et même votre célébrité, si vous n'avez pas beaucoup d'argent, vous n'avez aucune valeur devant les riches et les pauvres. N'avez-vous pas remarqué la supériorité attribuée au plus jeune dans la famille à cause de sa richesse ?

- Tu n'as dit que la vérité !

- Mon futur beau-père peut me rendre riche si j'épouse sa fille, qu'ai-je à faire de la beauté ou de la laideur d'une femme ? Ce qui compte, c'est son compte en banque. Tous les hommes intelligents dans le monde épousent des enfants de riches et je ne serai pas le premier ni le dernier à le faire. Je suis persuadé de réussir ce défi.

- Dès le mois prochain, nous allons organiser un tournoi de football dans la province. La coupe portera ton nom et cela permettra de te faire connaître avant la campagne électorale. Une élection se gagne avec les jeunes et les femmes. Pour ces dernières, il faudra financer toutes leurs activités récréatives.

Tu peux compter sur nous pour faire le travail sur le terrain. Toutefois, il faudra venir au moins deux fois par mois à Bamonda. Nous te laissons aller te reposer car ta journée a été chargée et demain tu dois repartir très tôt à Kroubaville. »

Au moment où ils se quittaient, des messagers vinrent annoncer que sa tante venait de mourir.

« Fédy, tu as vraiment de la chance. Nous allons en faire un élément de ta conquête de la province.

- Moi qui avais des rendez-vous importants demain dans la capitale !

- Ne t'inquiète pas. Tu seras à Kroubaville demain. Tu ne pourras pas quitter les lieux le matin, mais dans l'après-midi. Tu me laisses tout faire. Je vais demander au curé de bénir exceptionnellement le corps le dimanche. L'Église catholique ne participe pas à des funérailles un dimanche, mais ce prêtre va le faire. Il ne peut rien me refuser et il sait pourquoi. Va dormir et soit présent à dix heures devant la chapelle pour la levée du corps. Les gens viendront de partout pour te présenter leurs condoléances. Donne-moi de l'argent pour que nous fassions les courses. »

La messe dominicale se transforma en une véritable messe pour la défunte. Les gens étaient venus de tous les villages de la province et tombaient sous le charme de Fédy. À son départ pour la capitale, un tonnerre d'applaudissements le salua. Son chauffeur parcourut, content, les quatre cent vingt kilomètres. Il croyait au destin de son nouveau patron.

Anatole et son cousin ne perdirent pas de temps. Florence leur avait donné le programme de son amie. Elles devaient se retrouver dans un glacier. Florence souhaitait que Chérie Bibi se marie afin de bénéficier d'une certaine liberté. Certes, elle

perdrait un peu d'argent, mais le père et la mère continueraient de la servir. Elle apprécia les propos de Fédy qui n'étaient pas trompeurs. Le directeur des relations extérieures du ministère de l'Éducation nationale avait été sincère. « Je veux l'épouser sans arrière-pensée. » Il savait que pour séduire une femme, sa meilleure amie devait être séduite aussi. Florence l'était déjà.

À dix-huit heures, les deux cousins firent leur entrée dans le glacier plein à craquer. Ils se dirigèrent vers la table des deux amies. Anatole salua Florence.

« Il me semble vous connaître.

- C'est possible. Je crois que vous êtes le frère de Pascal.

- Exactement. Puis-je vous offrir une glace ?

- Volontiers.

- Qui est ce bel homme qui vous accompagne ?

- Puis-je m'installer à vos côtés en attendant qu'il revienne avec votre glace ?

- Pourquoi pas ? »

Chérie Bibi restait indifférente. Antoine revint et fit les présentations, mais Sylvie Okéké restait étrangère à tout ce manège. Fédy se leva pour aller dans une boutique et revint avec une boîte de chocolat qu'il offrit à Sylvie. Ses yeux s'illuminèrent et elle éclata de rire.

« Vous êtes encore plus belle quand vous riez.

- C'est vrai ?

- Je pense qu'on a dû vous le dire mille fois.

- Jamais !

- Dans ce cas, je suis la personne dans cette ville qui a le meilleur regard.

- On dirait. C'est la première fois qu'une personne, en dehors de mes parents, m'offre quelque chose.

- À vos côtés, je serai plus que vos parents.
- S'ils t'entendaient !
- Puis-je vous offrir des raisins ?
- Ils en vendent ici ?
- Pas très loin d'ici. Je reviens dans quelques minutes. »

Fédy était sorti et Florence ne tarissait pas d'éloges à son égard. Elle le trouvait beau, élégant, prévenant... Fédy revint avec des grappes de raisin, des pommes et une gerbe de fleurs. Frédéric Darko Yantala mit un genou à terre devant Sylvie, pour lui remettre les fruits et les fleurs.

« Quel honneur pour moi !

- Vous le méritez. J'ai un faible pour tous ceux qui ont de la classe et de la distinction comme vous.
- Merci. Que puis-je vous offrir ?
- Une danse, rien qu'une danse. Au risque de vous offenser, je me permets de vous inviter cette nuit dans un club.
- Je vous accorderai une danse. »

Trois heures plus tard, les quatre amis se retrouvèrent au Kilimandjaro, la plus grande boîte de nuit de la capitale. Fédy était vêtu avec goût, une veste de serge, un pantalon de couleur sombre bien repassé qui scintillait sous l'effet des lumières. Ses chaussures de cuir noires, bien cirées, étaient d'une qualité inhabituelle. Quand il enlaça Chérie Bibi pour un slow langoureux, tous les regards se tournèrent vers eux. Son parfum capiteux séduisit Sylvie qui le félicita. Fédy caressait lentement la nuque, les cheveux et les épaules de sa cavalière qui semblait s'endormir dans ses bras. Il lui murmurait : « Je t'aime. » Ils restèrent enlacés durant sept morceaux, même les plus rythmés. Chérie Bibi n'avait pas envie de quitter les bras confortables de son cavalier. Fédy qui avait l'habitude de caresser les poils de son chat savait comment caresser une

chevelure.

« Sylvie !

- Appelle-moi Chérie Bibi.
- J'ai un cadeau pour toi.
- Tu me gâtes. Tu penses que je le mérite ?
- Je n'ai qu'un souhait.
- Lequel ?
- Ouvre mon cœur et lis ce qui y est écrit.
- Dis-le-moi au creux de l'oreille.
- Sylvie, mon amour.
- Ce n'est pas mal. Quel cadeau as-tu pour moi ?
- Ce sont des boucles d'oreilles. Elles sont toutes petites, mais j'ai mis toute la grandeur de mon cœur pour les acheter. Lorsque tu les porteras, je veux que tu puisses te dire qu'un homme dans cette ville pense à toi et t'aime.
- Elles sont en or. Je te donne un bisou.
- Je l'aurais voulu sur mes lèvres.
- Ne va pas si vite en besogne ! »

Ils se quittèrent à deux heures du matin. Les deux filles partirent ensemble, au grand découragement d'Anatole qui croyait que Florence passerait la nuit en sa compagnie. Yantala était heureux. Il avait fait le plus difficile : faire la connaissance de Sylvie qui venait de l'inviter à son anniversaire la semaine prochaine. Il se demandait quel cadeau lui offrir et quelles comédies lui servir de nouveau.

Sylvie était réellement laide, mais que ne ferait-il pas pour devenir riche ? Pour Fédy, aller très vite était la meilleure solution car les élections approchaient. Il venait de dépenser au village le peu d'économies qui lui restaient pour le mois. Les dépenses effectuées pour Sylvie avaient été tirées sur son compte d'épargne. Il l'avait d'ailleurs délesté de moitié en attendant de retirer le reste pour l'anniversaire. Il comprit que

Sylvie Okéké était native du Bélier. Et séduire ce signe était d'une facilité déconcertante. « Dommage que je ne connaisse pas son ascendant ! » C'est la femme qui a besoin des défis, des provocations et de l'amour avec passion. Pour la séduire véritablement, il faut la conduire dans une avalanche d'aventures et d'actions. Ne jamais lui laisser le temps de souffler. Elle agit avant de réfléchir.

Le lendemain, il ajouta à son programme une visite dans une librairie afin de trouver des documents inédits sur la native du Bélier. Il savourait déjà sa victoire sur la fille, ses parents et aux prochaines élections municipales et législatives. Fédy se donna en quelques minutes deux buts dans sa vie : gagner beaucoup d'argent et faire une carrière politique de haut niveau. La fonction de député ou de maire ne serait qu'un tremplin sur le chemin de la colline, de sa colline.

Sylvie Okéké ne laissa pas le temps à Florence d'enlever ses vêtements. Elle la poussa dans le lit.

« Ce monsieur m'a allumée, j'ai hâte de te retrouver.

- Que penses-tu de lui ?

- C'est un séducteur. J'en ai rencontré une dizaine de ce genre à Paris, c'est difficile pour moi d'être avec un homme, mais ce fonctionnaire sait quand même bien s'y prendre. »

Au moment où il prenait son petit-déjeuner, il vit arriver Sarah, sa partenaire d'une nuit. Sans y être invitée, elle s'installa à sa table. Elle portait une longue tresse qui descendait dans son dos et cette fois, elle avait enfilé un jean. Son corsage laissait apercevoir ses beaux seins. Fédy frémit quand elle se leva pour lui servir une pomme fraîche. Au bout de dix minutes, ils n'avaient pas échangé une seule phrase. Sarah se lança la première.

« On m'a dit que tu me cherchais. Me voilà et tu ne m'adresses pas la parole.

- Tu n'as pas cours ce matin ?

- Je suis venue pour toi.

- Je ne suis pas disponible.

- Ce n'est pas ce que tu disais la dernière fois.

- Tous les jours ne sont pas pareils. Au fait, quelle est la profession de ton père et de ta mère ?

- Mon père est infirmier et ma mère est fille de salle.

- Franchement, je n'ai rien de commun avec une fille d'infirmier. Tes parents sont pauvres et je ne me vois pas en train de les prendre en charge.

- Ils ne t'ont rien demandé, voyons !

- Ils vont finir par le faire. Je ne veux plus que tu me tutoies et quitte rapidement cet appartement. Je n'ai pas affaire à des filles de parents pauvres. Je veux avancer et non reculer.

- Merci. »

Elle se retira avec dignité. Malgré son jeune âge, elle avait compris qu'il ne faut jamais s'imposer à l'homme qui ne vous aime plus. L'amour de la plupart des hommes ne dure que l'espace de quelques minutes au lit après l'éjaculation. Elle pourrait maintenant parler aux élèves de la classe de l'exploit qu'elle avait réussi avec Fédy.



La bête noire

CHAPITRE

4

En ce matin pluvieux de vendredi, Fédý parcourait les rues d'un bidonville. Son chauffeur le précédait. Le quartier Bango était situé à plus de vingt kilomètres du centre-ville. Habité par les plus démunis de la société, il comptait le plus grand nombre de bars, de cabarets et de prostituées. L'indigence, la pauvreté, le chômage et la misère donnaient l'envie de consommer de l'alcool et des stupéfiants. La presse relatait régulièrement les descentes de police à Bango, repaire de dealers, de brigands et de voleurs malgré l'honnêteté de la grande majori-

té de la population. À Bango, on disait que boire et se saouler ne signifie pas que l'on aime voler. « Et même si nous le faisons, cela est du fait de la personne qui laisse tomber sur le chemin, un objet ou son argent. Le ramasser ne fait pas de vous un voleur. »

Le quartier permit à de nombreux travailleurs de sauver leur honneur. Expulsés de leur maison dans des quartiers salubres, pour retards de plusieurs mois de loyer impayé, ils trouvaient leur salut dans les prix insignifiants des maisons de Bango. À Bango, toutes les maisons étaient construites en bois et couvertes de tôles rouillées. Ceux qui avaient les moyens construisaient leur maison. Les terrains appartenaient à l'État qui ne les avait pas encore mis en valeur. Chaque année, des arrêtés municipaux priaient les habitants de Bango de quitter leurs maisons sous peine de démolition. Les mendiants continuaient d'y vivre et d'occuper les artères principales des autres quartiers de l'aube jusque très tard dans la nuit.

Durant leur parcours dans le quartier, Fédy supportait mal les rues sales et les détritiques dans tous les coins. On aurait pu appeler Bango, poubelle-ville. Une odeur de cadavre semblait envahir le quartier et le chauffeur lui apprit que chaque jour, des gens mouraient dans leur maison et qu'on ne s'en rendait compte qu'à cause de l'odeur si le défunt vivait seul. Bien que ce fût un jour de classe, les enfants jouaient dehors. Les parents, il était facile de le deviner, se trouvaient dans l'incapacité d'assurer la scolarité de leurs enfants. Les plus grands étaient placés en apprentissage dans des garages automobiles, des ateliers de couture, des salons de coiffure ou aidaient d'autres artisans dans le secteur du bâtiment, les maçons, les plombiers et les menuisiers. Les parents demandaient à leurs filles de « se débrouiller », ce qui signifiait se prostituer. Elles

ont été nombreuses à soulager la souffrance de leur famille en rapportant de l'argent chaque jour. Quelques-unes ont épousé des Blancs et sont parties en Europe. Leurs parents ont fini par quitter Bango pour un quartier plus salubre. Des mauvaises langues continuaient de dire qu'elles exerçaient là-bas le plus vieux métier du monde. Malgré cela, toutes les filles de joie et celles qui subissaient les blessures de la vie ne pensaient qu'à une seule chose, trouver leur bon Blanc pour aller à Bako, le surnom de l'Europe.

Fédy craignait d'être vu dans ce quartier par un fonctionnaire du ministère. Il avait dit à sa secrétaire qu'il allait à l'enterrement d'une de ses connaissances. Il précisa même au directeur des ressources humaines qu'il s'agissait de sa tante.

Les levées de corps étaient devenues un sport national dans le pays. L'Administration souffrait de ce jour férié non officiel. Tous les vendredis, le quart des employés de bureau s'absentaient pour cause d'obsèques. Ils semblaient tous partir au village pour assister à un enterrement. Et comme les festivités funéraires ne prenaient fin que le dimanche soir, il était impossible de trouver un véhicule de transport pour revenir. Du moins, c'était ce qu'ils disaient. Le travail reprenait véritablement le mardi. Les plus consciencieux n'avaient pas de motivation pour travailler le lundi. La semaine de travail finissait le jeudi soir.

C'était son chauffeur qui lui avait suggéré de venir dans ce quartier pour rencontrer un marabout qui pouvait l'aider dans son ascension et son projet de mariage avec la fille du ministre. Il lui avait dit : « Patron, depuis que je conduis les chefs, vous êtes celui que je considère comme le plus intelligent. Votre avenir est tracé. Vous serez ministre. Mais vous savez

que nous sommes en Afrique. Le mauvais œil frappe ceux qui ont un avenir brillant. Tout sera mis en œuvre pour vous nuire et vous empêcher d'occuper le poste que Dieu a mis à votre disposition. Si on ne vous conduit pas à la mort, vous deviendrez un homme sans avenir avec une longue maladie, de l'argent qui file entre les doigts, dès que vous touchez votre salaire. Vous devenez ainsi un mendiant auprès de vos collègues. Allez un jour visiter le cimetière ! Votre surprise sera grande de voir la tombe de plusieurs hommes destinés à un avenir radieux, mort avant trente-cinq ans. Quand on a devant soi un brillant avenir comme le vôtre, on ne reste pas assis. Dieu est bon, mais on ne peut pas compter sur lui seul. C'est lui-même qui a dit : "Aide-toi et le ciel t'aidera." Vous devriez venir à Bango pour voir un marabout dont la réputation a dépassé les frontières de notre continent. »

Frédéric Darko Yantala n'avait aucun complexe à fréquenter un marabout. Il savait par la lecture de documents que des grands souverains d'hier et d'aujourd'hui avaient fréquenté les astrologues, les devins et les médiums. Ceux qu'on ne soupçonnait pas de penchant pour le surnaturel, tant leur foi en Dieu était visible, ne manquaient pas de fréquenter tous ces occultistes. Il répétait souvent le cas d'un célèbre chef d'État qui assistait chaque matin à la messe. Mais il avait un mage à sa disposition. Un autre ne manquait pas de consulter son astrologue à toutes les grandes occasions de sa vie. Des marabouts africains étaient appelés au secours. Tous cachaient leur passion pour le mysticisme. Il fallait attendre leur mort pour que des documents soient publiés sur leur rencontre avec le monde de l'invisible. Un auteur avait écrit : « Le personnel politique est par nature très inquiet, très demandeur d'affection, de certitudes, de perspectives : c'est un métier où tout est remis en question, où l'on n'est jamais assuré du lendemain. »

Le marabout vivait dans une des rares maisons construites en briques. Sa maison comprenait trois pièces. Il les reçut dans son salon. Il semblait bien connaître le chauffeur. Ils parlèrent de tout et de rien avant que le chauffeur soit prié de quitter la maison. Le marabout demanda à Yantala de le suivre dans la chambre où il travaillait. Elle était de petites dimensions. Les murs étaient couverts de photos jaunies, visages passés qui témoignaient de ses nombreux voyages, de ses rencontres. Sur certaines, il était en compagnie de quelques ministres d'ici et d'ailleurs. Sur une autre, on le voyait avec un chef d'État. De nombreuses brochures s'entassaient sur un tabouret. Fédy trouvait le marabout bien jeune, mais il se rassura en disant que la valeur n'attend point le nombre des années. Le marabout s'assit sur une peau de panthère et lui, sur un tabouret assez bas.

Le marabout commença par lui raconter son parcours scolaire et son initiation à l'occultisme qui l'avait conduit dans de nombreux pays du monde, notamment en Asie. Il continua sur ses rencontres avec des personnalités dont une infime partie se trouvait sur les photos accrochées au mur. « Tous ceux qui réussissent dans ce monde fréquentent des gens comme nous. Pas un seul homme ne peut devenir riche ou obtenir de grands postes sans nous. Hélas, ils sont obligés de mentir pour que le secret de leur promotion ne soit pas percé. Comme les naïfs sont les plus nombreux dans ce monde, ils trouveront toujours des personnes pour les croire. Qui aurait cru que les Européens et les Américains font appel à nous ! Combien de fois me suis-je rendu dans ces continents pour aider ceux qui voulaient des postes de maires, de députés, de ministres ou de présidents ? Je peux vous montrer mon passeport diplomatique si vous ne me croyez pas. » Il le sortit de sa poche pour le remettre à Fédy qui consulta toutes ces pages pleines de tampons.

Devinant la pensée du directeur des affaires extérieures du ministère de l'Éducation nationale, il donna la réponse. « C'est pour des raisons stratégiques que j'habite dans ce quartier insalubre, même si ma maison est présentable. Maintenant venons-en au sujet de notre rencontre. » Fédy était largement rassuré sur la compétence de ce marabout.

« Mon frère, j'ai trop de choses dans la tête. Mais avant tout, j'aimerais devenir riche.

- C'est le domaine le plus facile pour nous, mais les conséquences sont terribles pour le client.

- Quelles conséquences ?

- Pour être très riche, être épargné du manque d'argent, il faut absolument des sacrifices selon la catégorie de riches qu'on aimerait rejoindre. Il y a la mort de sa femme, de son enfant ou de ses enfants, les rendre fous ou bêtes, se rendre stérile, enterrer des bœufs noirs vivants et beaucoup d'autres choses sataniques. Votre fin sera douloureuse, très douloureuse. Une longue maladie incurable vous fera oublier toutes vos richesses. Votre descendance ne profitera pas de cette richesse qui va se diluer au fil des années.

- C'est terrible ! Je renonce. J'ai une autre doléance. J'aimerais épouser la fille d'un ministre très riche afin de profiter des largesses du père.

- Facile et presque sans conséquence. Il suffit que je prie pour toi. D'abord tu me donneras une grosse somme d'argent, sept moutons blancs, cinq paniers de colas et des fruits et des tartines. Tu recommenceras après la prière. Tu n'as qu'à me donner le nom de cette fille et celui de son père. »

Le marabout lui apprit que le ministre, son futur beau-père, était l'un de ses clients. Fédy vida le contenu de sa poche et promit au marabout de lui envoyer une grande partie de la somme restante par le chauffeur, dans moins de trois heures.

Il devrait regagner sa voiture à la sortie du quartier où l'attendait le chauffeur. Sur le chemin, il rencontra de nombreuses femmes du quartier qui revenaient du marché. Il les trouvait belles, mais sales et se dit que si des maris dotés de quelques moyens pouvaient les sortir de ce quartier et les rendre propres, on les prendrait pour de grandes dames. Il comparait leurs cas à ceux des belles filles qu'il avait fréquentées. Les moins belles sont allées à l'université. Les plus belles ne dépassèrent pas les six ans du cursus primaire. Une grossesse ou un mariage avec des hommes qu'elles croyaient riches mirent fin à leurs études. Elles auraient pu devenir des femmes de hautes personnalités, de grands fonctionnaires ou cadres supérieurs. Certaines se cachaient quand elles voyaient Fédy. Elles n'étaient plus belles et ressemblaient à de vieilles femmes à cause des difficultés matérielles.

Avec leur mentalité d'adolescentes, elles pensaient épouser des gens riches, mais devenues adultes, elles avaient compris que c'étaient des hommes qui faisaient partie de la basse classe. Comment s'en sortir quand on a déjà cinq enfants ? Leur destin était d'apprendre un métier et non de faire des études supérieures. Malgré la beauté de ces femmes de Bango, Fédy ne s'imaginait pas aimer une d'entre elles, car il venait d'apercevoir des bretelles de soutiens-gorge qui sortaient des camisolles. Elles étaient sales. Il avait la nausée quand il voyait des soutiens-gorge sales. Ces pauvres femmes qui mangeaient à peine à leur faim pouvaient-elles changer de soutien-gorge chaque matin comme il le souhaitait ? Sa conclusion était formelle : les femmes de Bango aux hommes de Bango.

Le chauffeur attendait dans la voiture, lisant une revue pornographique. Il partit incontinent à la banque.

Ce soir-là, Chérie Bibi dînait avec ses parents comme ils le faisaient trois fois par semaine. Elle détestait ces repas où ses parents lui posaient de nombreuses questions sur sa vie de tous les jours. Elle fuyait souvent ces dîners, trouvant des prétextes pour ne pas y assister. Cette fois, son père avait insisté, sa présence était importante et obligatoire.

Son père attendit le dessert pour expliquer pourquoi il tenait particulièrement à la présence de sa fille ce soir-là.

« Chérie Bibi, tu dois annuler ta soirée d'anniversaire prévue pour demain.

- Papa, c'est impossible. Depuis deux semaines, le comité d'organisation travaille d'arrache-pied pour organiser cet anniversaire. Ce sera une soirée inoubliable. Les deux artistes qui viennent de l'étranger quittent leur pays, cette nuit. Que dire à tous ces invités qui ont déjà acheté de nouvelles tenues ? Presque toutes les filles sont déjà chez le coiffeur.

- Je te demande de tout annuler. J'ai demandé à la radio et à la télévision de diffuser des spots à cet effet, de ce soir jusqu'à demain seize heures.

- Papa, tu ne peux pas faire cela.

- Ton père l'a fait, confirma la mère.

- Maman, demande à ton mari de revenir sur sa décision.

- Je ne le ferai pas, je le soutiens.

- Chérie Bibi, le président de la République a été informé de la préparation de ton anniversaire. Il m'a fait appeler pour me demander si tu étais fiancée. J'ai répondu par la négative. Il exige, et nous tes parents le soutenons, que pour ton vingt-cinquième anniversaire, tu présentes ton fiancé.

- Mon fiancé ?

- Tu as bien entendu ma fille, dit la mère. Personne dans le gouvernement ne supporte ton état de célibataire. Ton père est l'homme le plus apprécié du gouvernement et chacun

aimerait assister au mariage de sa fille et surtout offrir des cadeaux.

- Moi ton père, j'exerce une profession dangereuse. L'accident de travail est vite arrivé. Avant de mourir, j'aimerais voir ton enfant, celui qui va perpétuer notre nom et notre descendance.

- Papa, ne parle pas de la mort.

- Si tu ne veux pas que ton père parle de ce sujet, fais-nous vite un enfant en te mariant.

- Vous savez qu'il n'est pas facile de trouver un homme qu'on aime et de faire de lui, son mari. Il ne court pas les rues !

- Pour une famille comme nous, le besoin d'amour n'a aucune importance. On te demande simplement de trouver un homme pour faire de la figuration dans ta vie. C'est quelqu'un que nous allons acheter pour toi. Tu vivras avec lui comme si tu étais célibataire.

- Ma fille chérie, avec le temps et les habitudes communes, tu finiras par aimer cet homme. Il est préférable de ne pas aimer son mari avant de l'épouser sinon, la déception est grande. Les hommes aimés déçoivent toujours les femmes.

- Que veux-tu dire par ces propos, chère épouse ?

- Ne commencez pas à vous disputer. Si je vous présente un homme, mon anniversaire aura-t-il lieu ?

- Bien entendu ! Je te donne une dizaine de jours pour nous le présenter, alors, cinq jours plus tard, tu pourras fêter ton anniversaire avec encore plus d'éclat car le Chef d'État lui-même participera aux frais pour te faire plaisir.

- Je marche dans ce cas. »

Chérie Bibi se rendit seule dans plusieurs boîtes de nuit à la recherche d'un homme qui pourrait lui plaire et l'épouser. À quatre heures du matin et après avoir cherché l'homme idéal dans une vingtaine de boîtes de nuit, elle rentra chez elle. Aucun homme n'était digne de partager sa couche et de lui

faire un enfant. À l'école, elle examina chaque professeur, mais ne trouva personne à son goût. Elle se promena dans la rue, dans les supermarchés sans rencontrer l'oiseau rare qui pouvait l'attirer et la séduire, encore moins être le père de son enfant.

Le ministre fit appeler Florence qui était encore sous le coup de l'émotion après l'annulation de l'anniversaire pour lequel son équipe et elle s'étaient investies. Il lui promit d'acheter une maison pour sa famille si elle aidait sa fille à trouver un mari. Quant à la femme du ministre, elle promit une voiture à l'amie intime de sa fille. Florence avait déjà son idée sur l'homme qu'elle voulait pour son amie.

Fédy recevait en ce moment crépusculaire, un jeune de son village qui lui avait été recommandé. Il ne voulait pas le recevoir, mais il savait déjà que si on veut faire une carrière politique, la première chose consiste à recevoir les gens de son village et de sa circonscription, et surtout à les écouter, même si on ne pouvait pas leur venir en aide sur le plan financier, ce qui était pourtant une exigence. Le jeune homme d'une trentaine d'années entra dans son bureau en pleurs. Il ruisselait de sueur sous son tee-shirt rouge. Il portait un jean délavé. Fédy qui aimait s'habiller de façon élégante ne supportait pas ce genre de vêtements qu'il assimilait à une élégance de mécanicien. Politique oblige, il sourit pourtant à ce futur électeur.

« Papa, commença-t-il, rien ne va pour moi. Je viens de perdre mon père et je suis le fils aîné. Je suis frigoriste dans un quartier où vivent peu d'hommes. C'est pour vous dire que je n'ai aucun client. La famille a fixé, depuis le village, notre village, les dates des obsèques. Ils croient que vivre dans la capitale fait de vous un homme nanti. Il m'est impossible de payer les frais de conservation du corps de mon père à la morgue. Je

ne vous parlerai même pas du cercueil à acheter et du corbillard pour transporter le corps jusqu'au village. J'avais proposé qu'on procède à l'inhumation dans la capitale, malheureusement mon oncle refuse catégoriquement. Mes autres frères et sœurs ne travaillent pas ou sont encore à l'école. Mon honneur est en jeu. Papa, aidez-moi !

- Pourquoi m'appelles-tu Papa ?

- Papa, c'est celui qui a les moyens et qui peut aider les autres. Papa, il y a trois mois que j'ai perdu mon épouse. Une nuit, nous dormions quand elle s'est réveillée brusquement. Paniquée, elle m'a dit qu'on venait de tirer sur elle. Elle commença à vomir du sang et ne tarda pas à tomber dans le coma. Elle mourut cinq jours plus tard. Pour son inhumation, j'ai été obligé de m'endetter auprès de tous ceux que je connaissais. Aujourd'hui, ils ne sont pas encore remboursés et je me sens incapable de repartir vers eux. Papa, nous souffrons, nous qui n'avons pas un emploi salarié. Nous ne vivons qu'aux dépens des rares clients, souvent mauvais payeurs de surcroît.

- As-tu des enfants ?

- Avec ma défunte Mamy, nous avons eu cinq enfants. Papa, aide-moi et je serai très entreprenant pendant la campagne électorale.

- Je vais t'aider, mais pas à cause des élections. Je suis sensible à la souffrance de l'homme. Je peux t'assurer que le corps de ton père ira dans un corbillard au village et sera dans un beau cercueil. »

Le jeune homme se jeta aux pieds de Yantala et continua de sangloter. Le directeur des affaires extérieures le releva, plongea la main dans sa poche et lui donna quelques billets de banque avant de l'accompagner vers les escaliers. Il lui donna rendez-vous pour le lendemain. Frédéric Darko Yantala était content de lui. Il venait de se comporter en vrai politicien en

faisant croire au jeune homme qu'il l'aidait d'une manière désintéressée. Il savait pertinemment que cette aide qu'il apporterait le lendemain avait deux objectifs, se faire apprécier dans le village et trouver en ce jeune homme un vrai propagandiste pour sa cause. La politique et l'amour vont ensemble. Leur devise tient en deux mots : promesse et mensonge.

Il s'habillait pour se rendre à l'anniversaire de Sylvie Okéké quand Anatole vint lui annoncer le report de la cérémonie. Néanmoins, Florence les invitait à un dîner. Sylvie serait présente. Fédy sauta de joie. Il allait déployer une fois de plus sa stratégie de séduction. « Je dois absolument réussir l'exploit d'en faire ma femme afin de bénéficier des largesses de son père et de son héritage éventuel. » Il était plongé dans ses réflexions dans sa chambre tout en caressant son chat quand il vit entrer Sarah.

« Encore toi ?

- Oui, encore moi.

- Que me veux-tu ?

- Je suis enceinte.

- Alors ?

- Tu es le père.

- Moi, Frédéric Darko Yantala ?

- Toi, notre professeur d'histoire et géographie.

- Ne me parle pas de cet ancien travail. Je ne veux plus m'en souvenir. Que veux-tu ?

- Que tu reconnaises mon enfant !

- Tu te moques de moi ? Notre relation date d'à peine une semaine !

- Et alors ? Tu vas faire ce que je vais te dire, sinon je dépose un dossier contre toi à la justice et toutes tes ambitions seront anéanties. Tu as détourné une mineure, tu entends, une

mineure ! Tu es passible d'un emprisonnement de cinq à dix ans. Tu as intérêt à coopérer avec moi car je suis en ce moment, comme une panthère blessée. Tu as osé m'humilier lors de mon dernier passage, mais je vais te le faire payer cher.

- Je suis disposé à m'entendre avec toi.

Voilà que tu reviens à de meilleurs sentiments. Nous avons toute la nuit pour discuter. »



La bête noire

CHAPITRE

5

Fédy se réveilla à cinq heures trente comme d'habitude. C'était pour lui l'heure idéale pour commencer une journée propice. Le corps est bien reposé après huit heures de sommeil. « Le cortisol, hormone antistress sécrétée par les glandes surrénales, qui donne un véritable coup de fouet, est à son taux le plus haut. » Se lever ou se réveiller plus tard, c'est un signe de paresse et de manque d'ambition. Cela rend l'homme de mauvaise humeur et réduit son aura en une grande proportion. Quelle que soit l'heure à laquelle il se couche, Fédy se

réveille à cinq heures trente. Il prit un verre d'eau, fit quelques mouvements de gymnastique inspirés du taï chi chuan.

Cette journée était très importante pour Fédy. Elle devait se terminer par un dîner en compagnie de Sylvie Okéké, la fille du riche ministre. Son chat noir était couché à ses côtés quand il s'était réveillé. C'était un bon présage. Sa servante savait que son patron prenait son petit-déjeuner à cette heure-là. Pour Fédy, le petit-déjeuner était le repas le plus important de la journée. Il prit un peu de céréales accompagnées de lait. La confiture et un fruit ne manquaient jamais à son petit-déjeuner qui durait une quinzaine ou une vingtaine de minutes au plus. Son chat noir ne le quittait pas. Il appréciait le lait. Ce matin-là, il baptisa son chat Ligne de chance. Après son petit-déjeuner, il retourna dans sa chambre, toujours suivi par Ligne de chance. Une pointe de contrariété monta en lui, en pensant que son cousin Anatole dormait encore profondément. Certes, il était très difficile de trouver un emploi dans ce pays et en général dans ce continent en crise permanente, mais dormir jusqu'à sept heures ou au-delà, enlève toute chance à un individu. Il relut pour la vingtième fois le document relatif à la séduction d'une personne née le 28 mars. « La native du Bélier a besoin de conquêtes, de défis et même de provocations. Ce qu'elle attend, c'est le coup de foudre qui la pétrifie sur place ou la passion ravageuse qui lui fait perdre la tête. Et, pour cette folle passion, elle est prête à tout, même à bouleverser sa vie en un instant. »

Fédy réfléchit longuement après avoir relu ce passage : comment s'y prendra-t-il pour qu'elle ait le coup de foudre au cours de cette rencontre ? Épouser Sylvie était le but de sa vie. Son ambition politique restera un vœu pieux s'il n'épouse pas cette vilaine fille. La fortune de son père sera un trésor de

guerre pour lui. Depuis qu'il travaille au ministère, il a compris qu'on ne peut pas réussir en politique si les moyens financiers font défaut. Pour un pauvre fonctionnaire comme lui et qui n'était pas issu d'une famille de riches, il ne lui restait qu'à séduire la fille d'une personne qui avait beaucoup d'argent. « La native du Bélier est une folle de l'amour, capable de prendre tous les risques pour conquérir quelqu'un qui lui résiste. Car rien ne l'excite davantage que de s'attaquer à une forteresse réputée imprenable. » Fédy ne voulait pas prendre le risque de lui résister. Il avait une idée en tête. Florence pourrait dire à Sylvie que Fédy était difficile à conquérir parce qu'il était très aimé par les femmes. Cela pousserait Sylvie à s'attaquer immédiatement à la forteresse. Mais combien de temps devrait-il attendre ? Or, il voulait la séduire maintenant, pas demain. Il se souvenait encore d'un extrait de texte de ses lectures à l'école primaire. « On ne remet pas à demain, ce qu'on peut faire aujourd'hui. » Il pensait trouver sa stratégie dans les lignes suivantes intitulées : « Comment lui plaire ? » Le rédacteur qui semblait bien connaître les natives du Bélier puisqu'il était astrologue écrivait : « Plus l'affaire est compliquée, insensée, voire impossible, plus l'homme qui veut la séduire a de chances de l'attirer. Pas question de lui tomber tout cuit dans les bras. Elle doit vous conquérir ! Alors, gardez vos distances et préservez votre cœur de soupirant. Comme elle adore la compétition, un peu de rivalité ne peut que l'exciter ! Mais n'allez pas trop loin ! » Pas question de susciter sa jalousie, se dit Fédy. Comment lui parler de Sarah ou de Martine, ces enfants de pauvres ! Non, il ne cherchera pas à la rendre jalouse. « Que ce soit pour les rallyes automobiles, les raids dans le désert ou les sports de l'extrême, tenez-vous prêt à partager ses passions ! Si vous lui prouvez qu'à votre côté, la vie s'annonce comme la plus folle des aventures, elle ne pourra plus se passer de vous. »

Fédy avait pratiqué le karaté pendant quinze mois. Il regrettait d'avoir abandonné ce sport dangereux mais spirituel. Il l'aurait invitée à assister à des compétitions et elle serait tombée amoureuse de lui. Mais il avait sa petite idée derrière la tête. Tout dépendra de leur entretien à table. Dans tous les cas, il saura trouver l'occasion de lui parler de tourisme. Le chat, Ligne de chance bondit sur le lit dans un mouvement gracieux. Il avait compris le signe. Son idée était la bonne pour faire sienne la vilaine Sylvie pleine d'argent.

Pour se rassurer et se donner encore plus de chance, il invoqua son ange gardien qu'il comparait au génie des Africains. En prononçant à haute voix le nom de son ange gardien, il peut venir en aide à celui qu'il était chargé, par Dieu, de protéger. On peut aussi demander à son ange, toujours à haute voix, d'intervenir auprès d'un autre ange. Yantala demanda à son ange gardien d'intervenir auprès de deux autres anges. L'ange Poyel qui favorise l'amour, la santé, la richesse. Cet ange accorde tout ce qu'on lui demande. L'ange Mumiah, l'ange de la chance par excellence. Il insista auprès de son ange. Il était si impatient de connaître la vie des hommes riches. Quand il était jeune, il croyait que la profession d'enseignant le comblerait. Or, il n'en était rien. Certains élèves dépensaient en quinze jours l'équivalent de son salaire mensuel. Il avait mis trop de temps pour comprendre que la richesse n'était pas liée à l'instruction, mais à la roublardise. Il sera donc roublard. Ce qu'il s'apprêtait à faire n'était que de la roublardise. Séduire la fille du riche ministre n'était pas lié à l'amour, mais à l'intérêt. Tout comme le chasseur qui étudie minutieusement sa proie avant de l'abattre, il adopterait la même technique que celui-ci. Le chasseur est-il amoureux de sa proie ? Non. Il tourne autour de la bête avant de l'abattre pour trois raisons. La première est de montrer son pouvoir. Quel est le

chasseur qui ne tue jamais d'animal ? Alors démontrer sa puissance ne peut se faire qu'en tuant de grands fauves. Les femmes sont des fauves. Les fauves les plus dangereux de la jungle humaine. Les séduire et s'en emparer est analogue au geste du chasseur. La seconde raison est de vendre l'animal et la troisième est de le manger. Tous les hommes se reconnaissent dans l'image du chasseur.

Fédy arriva au bureau à neuf heures. Pour lui, l'heure idéale pour arriver au bureau était neuf heures au lieu de huit heures. Il avait décidé de lire le courrier déposé la veille sur son bureau. Avant de lire la première correspondance d'un chauffeur de taxi qui demandait un emploi de domestique, il reçut un appel de la secrétaire du ministre. Le ministre lui demandait de rejoindre immédiatement sa délégation, il devait effectuer une visite des écoles dans les quartiers sud de la ville. Quand le cortège s'ébranla, il demanda au chauffeur si ce genre de visite était fréquent.

« Oui, en plus, c'est fatigant !

- Comment peut-on se fatiguer quand on fait partie d'une délégation ministérielle ? Ce matin, je prends conscience de mon importance. J'aimerais que mes collègues du lycée me voient dans cette voiture.

- Avec un chauffeur pour vous conduire ?

- C'est déjà le début de la réussite.

- Je suis persuadé que vous irez beaucoup plus loin que ce poste de directeur des affaires extérieures.

- Ton marabout est persuadé que j'irai loin.

- Après vous avoir vu pour la première fois, j'ai dit à ma femme que mon nouveau patron n'allait pas rester longtemps avec nous.

- Partout où je serai, c'est toi qui seras mon chauffeur principal. Mais voyons, sur quoi te fondes-tu pour dire que je ne res-

terai pas longtemps à ce poste ?

- C'est d'abord l'intuition. C'est un don que j'ai depuis l'enfance. En plus, vous faites partie des hommes qui réussissent à cause de deux éléments que très peu de gens instruits possèdent : la beauté et l'élégance. Vous êtes destiné à de hautes fonctions.

- Que la conscience universelle t'entende !

- Qu'est-ce que vous appelez la conscience universelle ?

- C'est un peu comme celui que vous appelez Dieu ! »

Le ministre ne passait que trente minutes dans chaque école qu'il visitait. En fait, il visitait vingt nouvelles écoles primaires et secondaires qui venaient d'ouvrir en cette nouvelle rentrée scolaire. Dans la dernière, un repas fut servi au ministre et à sa délégation. Frédéric Darko Yantala prit place à côté du directeur des écoles privées.

« Je n'ai jamais pensé, monsieur le directeur, que vous aviez autant d'écoles privées à gérer !

- Si c'était encore des écoles, mais nous avons affaire à des boutiques, des supermarchés de l'éducation.

- Et pourtant, c'est vous qui donnez les autorisations pour l'ouverture de ces écoles- boutiques.

- Je ne fais que signer.

- Qui vous donne l'ordre de signer alors ?

- Mon supérieur me dit : "Ma secrétaire vous apporte un dossier urgent et je vous demande de le signer dès réception." Et je signe.

- En sachant que la plupart des écoles ne respectent pas le cahier des charges pour l'ouverture d'une école privée.

- J'ai fini par apprendre que tout ce qui s'écrit n'est pas appliqué parce que personne ne lit dans ce pays. Seule la parole compte, surtout si elle est soutenue par des espèces sonnantes et trébuchantes.

- Ne craignez-vous pas de rendre compte un jour de votre négligence qui va créer toute une génération de mauvais élèves ?

- Je ne crains rien.

- Votre signature, monsieur le directeur des écoles privées.

- Toutes les signatures sont illisibles dans ce pays.

- J'ai peur pour vous.

- Ne me faites pas rire. On sait que vous venez d'arriver dans un ministère. Ici, ce n'est plus dans une classe. Travailler dans une administration consiste à se faire de l'argent par tous les moyens. Nous avons des titres ronflants, mais les effets financiers ne suivent pas. Vous pourriez partir à la retraite sans avoir une maison à votre nom, passant toute votre vie dans une maison en location. Pour tenir notre rang dans la société, il nous faut beaucoup d'argent. Et l'État a beaucoup d'argent. On me dit de signer et je signe. Je reçois chaque semaine de grosses enveloppes contenant de l'argent. Déjà, j'ai trois villas dans la capitale et une grande maison au village. Je ne touche pratiquement pas à mon salaire. Et tout cela à cause de ma signature. Mon épouse craint de temps en temps, l'arrivée d'un autre régime politique. Je lui dis de rester calme. Ceux qui viendront ne sortiront pas d'une autre planète, ils ne seront pas des martiens. Ils seront bien de chez nous. Plusieurs régimes sont passés au pouvoir. Les trois premiers mois, les nouveaux tentent de faire peur et parlent d'audit de tous les ministères. Après, leurs récriminations cessent comme par enchantement. Car ils ont aussi des problèmes avec leur famille, leurs femmes, concubines et maîtresses, les réunions au village ou à domicile, les funérailles, les parrainages de multiples manifestations, les amis en difficulté, les militants du parti, les bons d'essence à fournir aux uns et aux autres, les cadeaux à offrir aux supérieurs ou aux ministres. La liste est longue et je préfère m'arrêter. Je te dis tout cela parce

que tu es un nouveau et je n'aimerais pas que tu te fasses avoir. Ne t'occupe pas du travail, cherche plutôt à trouver les moyens pour ton confort matériel. Tu verras qu'après cette tournée, tu auras une enveloppe. Ne pose pas de questions. C'est ainsi que les choses se passent. Dans toutes les écoles visitées, la délégation ministérielle a reçu de grosses enveloppes. Les écoles primaires donnent moins que les secondaires. Dans le partage, le ministre obtient la moitié. Et le reste est partagé entre nous qui l'avons suivi dans cette tournée qui est une escroquerie déguisée.

- Quelle audace de ta part d'être aussi critique envers un système dont tu tires un grand bénéfice et surtout devant l'inconnu que je suis ?

- Je connais ton dossier. Il a été introduit par le conseiller du ministre. Je ne crains rien venant de toi. Dans deux ans, nous aurons des élections présidentielles. Je ne suis pas certain qu'on reconduise notre ministre, même en cas de réélection de l'actuel titulaire de la magistrature suprême. Nous avons bénéficié de cette situation depuis cinq ans. Toi, il ne te reste que deux ans. Je ne suis pas sûr que celui qui viendra dans deux ans te garde. Tu es fiché comme étant proche du ministre à cause du conseiller qui est son ami intime. »

Revenu dans son bureau, en attendant de le quitter dans une trentaine de minutes, il reçut cinq minutes plus tard, un appel du chargé de mission du ministre. C'est le cœur battant qu'il franchit la porte de son bureau. Il s'attendait à ce qu'on le sanctionne pour la conversation qu'il venait d'avoir avec le directeur des écoles privées. Quand il prit place sur le siège que le chargé de mission venait de lui indiquer, il médita une formule conseillée quand un fait négatif est sur le point de surgir. « Dissipe-toi avec l'aide de la perception divine. »

« Monsieur le directeur, je vous remets cette enveloppe au

nom du ministre qui a tenu à vous remercier pour votre participation à la tournée des écoles.

- Transmettez mes remerciements au ministre. Je suis prêt à le servir loyalement.

- Vous savez en politique, on n'a pas besoin de gens compétents qui sont très nombreux, mais des hommes loyaux et sincères qui sont rares. C'est pourquoi ils sont recherchés. Vous êtes sincère, je l'espère.

- Le ministre peut toujours compter sur moi.

- Le ministre vous demande de rapporter tous les faits et gestes de vos collaborateurs, en particulier ceux de son conseiller. En politique, on se méfie beaucoup de ses amis. Pouvons-nous compter sur vous ?

- Je serai un bon serviteur du ministre.

- Voici une deuxième enveloppe pour votre sens de l'attachement au ministre. Vous irez loin dans ce ministère.

- Bonne soirée, monsieur le directeur. »

Frédéric Darko Yantala croyait rêver devant l'allure que prenaient les événements. Il y a un mois à peine, il s'ennuyait dans une salle de classe avec des élèves étourdis. Et voilà qu'il devenait l'un des hommes de confiance du ministre. Il pensa à son chat noir. Avant de rentrer dans son appartement, il acheta dans un supermarché, une grande quantité d'aliments pour Ligne de chance. Sa rencontre dans trois heures à peine avec la fille d'un ministre riche sera déterminante dans sa vie. Et son gros chat noir était la voie du succès. Le prendre une heure dans ses bras, en le caressant et en méditant ne pourrait que lui ouvrir davantage les chemins de l'espérance.

Le restaurant dans lequel étaient conviés Fédy et son cousin Anatole se trouvait en dehors de la ville. Le propriétaire l'avait bâti dans un endroit paradisiaque. Il était entouré de fleurs

multicolores et d'arbres au parfum envoûtant. La lumière était tamisée. La musique douce et langoureuse semblait venir de loin et contribuait au romantisme des lieux. Les tables étaient dressées de sorte qu'aucun client ne voyait ni n'entendait les autres convives. Les servantes étaient habillées d'une jupe blanche et d'un tee-shirt violet. Elles faisaient le service sans discuter avec les clients. L'une d'elles installa les deux amis au bar, en attendant l'arrivée de Florence Dobissan et de son amie Sylvie Okéké. Ils attendaient les boissons qu'ils avaient commandées quand une autre servante les pria de la suivre. Les deux femmes venaient de s'installer à la table réservée et les priaient de venir les rejoindre. Fédy récita mentalement une autre formule recommandée quand un événement favorable est sur le point de surgir. « Je te bénis du résultat parfait qui va s'exprimer avec l'aide de la perception divine. »

Dès qu'il vit Sylvie, Fédy s'agenouilla et lui remit un petit bouquet de fleurs accompagné d'une boîte de chocolat. « Je vous salue Sylvie Okéké, pleine de grâce et de beauté. Tu es la plus belle de toutes les femmes, heureux l'homme qui sera le père de tes enfants.

- Cher ami, relève-toi. Tu es si beau ! Tu es un homme élégant. Ta chemise est très belle. Je suis persuadée qu'elle n'a pas été achetée dans ce pays.

- En Italie, comme la plupart de mes vêtements. Mais, ta longue robe noire te va à merveille. Tu ressembles à une princesse avec tous ces bijoux en diamant. Que j'aimerais, en cette nuit éclairée, devenir un prince oriental pour être à ton niveau.

- Il ne tient qu'à toi d'être le prince que j'attends depuis des années.

- Je ne suis pas digne de porter tes valises.

- Il ne faut pas te sous-estimer, beau gosse. Florence, mainte-

nant, nous pouvons passer la commande, ordonna Sylvie. »

Ils décidèrent tous les quatre de manger des mets typiquement asiatiques, du hors-d'œuvre au dessert, en passant par les plats de résistance. Anatole mangeait pour la première fois le fameux sushi japonais. Cette petite tranche de poisson cru passa difficilement dans le palais du cousin de Fédy. Mais très vite, avec l'appui du vin blanc, et surtout de l'assaisonnement pimenté, il prit goût au sushi et il en redemanda.

« Chérie Bibi ne peut pas passer trois jours sans manger son sushi, dit Florence.

- Le sushi n'est pas un aliment banal. C'est le poisson du bonheur.

- Chérie Bibi, si je peux t'appeler ainsi, quel est le secret du sushi que je mange ?

- Regardez Fédy, remarqua son cousin, il est presque suppliant dans sa posture.

- Il adore Sylvie et cela crève les yeux, affirma Florence. C'est bien de savoir qu'un homme vous aime et vous adore !

- Je crois que pour moi, Chérie Bibi est la femme la plus importante de la terre. Si j'en avais la possibilité, je me prosternerai à tes pieds chaque matin comme les catholiques aux pieds de la Sainte Vierge. Ma grâce divine, parle-nous des bienfaits du sushi.

- Le sushi a pour caractéristique principale de donner la longévité à celui qui le consomme régulièrement. En outre, sa consommation joue sur notre joie de vivre et même nous rend beau et belle. J'oubliais aussi la santé.

- Sylvie, tu n'as pas besoin de sushi pour être belle et avoir une gaieté contagieuse.

- Je comprends maintenant, remarqua Florence, pourquoi tu ris tout le temps.

- Le rire augmente nos défenses immunitaires, confirma Fédy. »

Ils éclatèrent de rire tous les quatre sans aucune raison apparente. Fédy profita de cette partie de rire pour caresser la jambe de Sylvie qui ne remarquait rien, tellement elle était plongée dans une grande hilarité. Les serveuses qui apportèrent le dessert se laissèrent gagner par le fou rire sans savoir pourquoi.

« Sylvie, tu es si belle quand tu ris de cette manière ! Je te trouvais triste à notre arrivée. Je pensais que tu n'appréciais pas ma présence à ce dîner. Et là, je suis vraiment heureux.

- En voilà des idées. Je n'ai jamais été triste. Dans un endroit aussi beau, comment être triste ?

- Existe-t-il d'autres endroits aussi beaux dans le pays ?

- Sinon plus beaux !

- Lesquels ?

- La Baie des Crevettes, par exemple. C'est à une centaine de kilomètres environ de la capitale.

- J'en ai déjà entendu parler. J'espère un jour connaître cet endroit paradisiaque que la presse évoque souvent.

- Tu connaîtras la Baie des Crevettes samedi prochain. Je t'y invite. Prends toutes tes dispositions. Le chauffeur nous déposera tôt le matin et reviendra nous chercher le lundi matin à l'aube.

- Et nous ? demandèrent Florence et Anatole.

- Pas vous. Fédy et moi tout le week-end à la Baie des crevettes. »

Couché dans son lit, son gros chat noir dans ses bras, Fédy trouvait difficilement le sommeil qui refusait d'adoucir ses paupières. Il se remémorait sans cesse les moments qu'il venait de vivre. Il se rappelait ses propos de flagorneurs et se sentit vraiment l'âme d'un politicien. S'il avait réussi à séduire la vilaine fille d'un riche par des mensonges, il était désormais prêt pour la politique. Le peuple étant comme la femme,

disposé à être séduit par l'homme politique avec des propos qui font rêver. Il méditait et répétait la phrase suivante : « L'avenir me réserve de beaux jours. L'avenir me réserve des jours prospères. »

Ligne de chance dormait. Fédy le caressait. Il tenait à son chat qui lui avait porté chance. L'image du marabout lui revint en mémoire et le rendit nerveux. Il refusait de croire que c'étaient les incantations et rituels de cet homme qui étaient en train de le conduire vers les sommets de la gloire. Il regrettait toutes les sommes dépensées pour obtenir ce qu'il aurait pu réussir sans aucune intervention. C'est par la flagornerie qu'il a réussi à séduire Sylvie Okéké.

À trois heures du matin, il regardait de son balcon, la rue très calme. Quelques voitures passaient à grande vitesse, presque toutes les cinq minutes. Au passage d'un rutilant bolide, il jura d'en posséder un de couleur noire dans quelques jours. Le sommeil ne venait toujours pas malgré la fraîcheur de la nuit. Une idée lui vint. Il se souvenait d'avoir souvent pris des somnifères pour dormir. Depuis le départ de sa femme, il n'avait jamais ouvert la boîte de pharmacie. Il retrouva cette boîte qui contenait des somnifères. Il lut la date limite. Les comprimés n'étaient pas périmés. Il avala un cachet avec un peu d'eau. Trente minutes plus tard, il plongea dans un très profond sommeil.

Ce samedi matin, Frédéric Darko Yantala était déjà réveillé à deux heures du matin. À quatre heures, il commença à préparer ses affaires pour son voyage. En mettant ses habits dans son sac, il pratiqua la psychokinésie. « Le fait de bénir la substance en intensifie le flux. Si votre réserve d'argent est basse ou que votre portefeuille est vide, prenez-le entre vos mains et

bénissez-le. » Avant de s'habiller pour le voyage, Fédy bénit ses vêtements. « En vous habillant, bénissez vos vêtements et comprenez que vous êtes constamment revêtu de la substance vivante, elle se manifestera plus en votre faveur. » À cinq heures du matin, il serra dans ses bras son chat noir avant de descendre les marches. Au rez-de-chaussée, il vit que le chauffeur l'attendait déjà, assis dans un 4X4. Sylvie n'étant pas encore prête, ils allèrent l'attendre devant sa maison. Fédy était émerveillé par ce quartier. Il était prêt à tout subir pour y résider. Il se lamentait d'être pauvre. Il se fit conter l'histoire de ce quartier par le chauffeur.

« Pourquoi Dieu nous a-t-il rendus pauvres ? questionna Fédy.

- Vous êtes pauvre, vous ? lui demanda le chauffeur étonné.
- Comment ne le serais-je pas si je suis incapable de vivre dans ce quartier de milliardaires ? Je suis même très pauvre. Je continue de toucher mon salaire de professeur avec une petite indemnité pour mon appartenance au cabinet du ministre.
- Tu dois t'estimer heureux. Que diras-tu des gens comme nous ? Être chauffeur, c'est la sixième roue du carrosse. Si j'avais été professeur, en plus à la fonction publique, jamais je ne me serais plaint de ma situation.
- Tu m'étonnes ! Un chauffeur comme toi, tu dois être plus riche qu'un professeur !
- Et pour quelle raison ?
- On ne peut pas travailler chez un homme aussi puissant et riche sans bénéficier quotidiennement de ses largesses !
- Tu avais raison de dire que tu es pauvre. Je vois bien que tu ne connais pas les riches. Leur avarice est sans commune mesure et c'est le fait de ne vouloir aider personne qui les a rendus riches et qu'ils continuent de l'être. Moi, je ne bénéficie que de mon salaire. Je suis même en train de chercher un autre emploi de chauffeur chez quelqu'un de plus généreux.

Ici, la personne qui aide les autres, c'est Chérie Bibi. Son père m'a dit qu'elle gaspille son argent parce qu'elle ne sait pas comment il est devenu riche.

- J'espère que l'homme qui sera son mari bénéficiera de ses largesses.

- Sylvie mariée ? J'aimerais bien voir cela !

- Pourquoi ?

- Elle n'aime pas les hommes.

- Pourquoi m'invite-t-elle alors à la Baie des Crevettes ?

- Elle m'a dit que vous étiez son garde du corps. Attention, elle arrive ! »

L'attente avait duré deux heures. Le voyage se déroula dans de bonnes conditions sur l'asphalte. Avant d'atteindre la Baie des Crevettes, ils devaient parcourir vingt-neuf kilomètres sur une piste dégradée. La piste était très étroite et sablonneuse par endroits. Sans un véhicule puissant, il était impossible de l'emprunter. Il ne faudrait pas s'y aventurer avec une voiture ordinaire. La Baie des Crevettes était réservée aux clients fortunés. Quand ils virent la mer, Sylvie s'écria : « On est presque arrivé. » La vue était magnifique. Ils longèrent le bord de mer sur plusieurs centaines de mètres avant de voir la clôture de la Baie des Crevettes. Le cœur de Frédéric Darko Yantala tressaillit d'émotion. Un pauvre comme lui mettait les pieds dans un espace réservé aux riches.

La Baie des Crevettes s'étendait sur des dizaines d'hectares au bord d'une mer sans barre. Dans cette mer se trouvaient des centaines de crevettes qu'on pouvait pêcher à la main sans prendre un filet ou un hameçon. La plage sablonneuse était propre et bordée de cocotiers. Les cases étaient des chambres. Elles étaient une quarantaine. L'intérieur très moderne comprenait un grand lit de quatre places, des meubles de grande

qualité, un écran géant, deux petits téléviseurs, deux appareils vidéos, un réfrigérateur contenant des victuailles et des boissons sucrées pour un séjour d'un mois environ. Dans le bar et sur les différentes tables, on trouvait des bouteilles de vin et de la liqueur. Dans la partie supérieure qu'on pouvait atteindre par des escaliers, se trouvait une salle de gymnastique avec tout le matériel pour la mise en forme. Là, il y avait aussi une chaîne haute-fidélité et un téléviseur. Chaque case était entourée par des arbustes et des grands arbres, quelques-uns portaient des fruits. Un grand espace couvert de pelouse permettait de jouer au golf.

La case proprement dite était entièrement entourée de fleurs exotiques. À chaque case étaient affectés une gouvernante et deux hommes. Les occupants des lieux pouvaient les joindre à tout moment, à partir de numéros de téléphone. À la réception, Fédy avait remarqué que la location journalière de la case équivalait à deux fois son salaire mensuel. Et comme Chérie Bibi régla pour quarante-huit heures, il se sentit humble dans la case. Perdu dans ses pensées, il ne disait rien. Sylvie le fit sursauter en appuyant sur un bouton qui permit de diffuser un slow. Elle le prit dans ses bras pour danser. Il retrouva la voix.

- « Chérie Bibi, je t'aime. Jamais, je n'ai été aussi amoureux.
- Quelle est la conséquence de cet amour ?
 - J'aimerais t'épouser.
 - Tu es sûr de ce que tu viens de dire. Ce sont des propos chargés de gravité.
 - Je vais me mettre à tes pieds pour te confirmer mes propos.
 - Reste dans mes bras. Tu es si doux, mon bébé.
 - J'ai l'impression que nous sommes au paradis.
 - Ce n'est pas une impression, c'est une réalité. Nous sommes dans un paradis, mais un paradis terrestre. Dans quelques minutes, tu auras le fruit défendu. »

Elle donna son intimité à Fédý. Elle avait apporté plusieurs films pornographiques, elle en fit passer un pendant qu'elle se donnait à celui qui souhaitait l'épouser.

« J'espère que tu aimes faire l'amour ?

- Bien sûr.

- Ce que j'attends de toi chaque fois, c'est l'utilisation permanente de ta langue et de tes doigts. Quant à ta cigarette à moustaches, son utilisation sera rare. Nous allons souvent nous comporter comme si nous étions deux femmes, ainsi nos relations seront régulières et durables.

- Je ne pourrai rien te refuser.

- Même marcher sur toi ?

- Même marcher sur moi. »

Frédéric Darko Yantala se coucha sur la belle moquette verte et invita la jeune et grosse fille à marcher sur lui. Elle ne demandait pas mieux. Elle marcha à trois reprises sur lui et le pria de se lever.

« Tu es un vrai homme, je peux te faire confiance. Dès notre retour, je demanderai à mon père de t'accorder un entretien avant la fin de la semaine prochaine. Que vas-tu lui dire ?

- Que je suis venu demander ta main.

- Tu es un garçon intelligent. »

Au restaurant, ils dînèrent face à la baie, devant la grande vitre qui surplombait la plage. « Notre meilleure table », avait précisé le maître d'hôtel. Dans leur menu, il y avait des sushis pour Chérie Bibi plus heureuse que jamais. Au dessert, elle lui remit un beau téléphone portable avec d'innombrables fonctions.

« Chérie, je ne sais pas comment te remercier !

- Ce n'est qu'un début. Il suffit que tu restes soumis à mes volontés.

- Je ne sais pas s'il existe un autre mot plus fort que "soumis". » Sylvie se lança encore dans son rire contagieux. Un couple qui dînait à quelques mètres d'eux éclata de rire également, sans savoir pourquoi.

Chérie Bibi dormait dans les bras de Fédy. Elle ronflait beaucoup. Le fonctionnaire du ministère de l'Éducation nationale ne réussit pas à dormir. Il méditait sur sa vie. Son ambition était sur le point de réussir. Durant tous les moments intimes et au moment de se libérer, il disait mentalement : « Je te bénis du résultat parfait qui va s'exprimer avec l'aide de la perception divine. » Il voulait que Sylvie, dans neuf mois, lui fit un enfant afin qu'il restât attaché pour toujours à cette famille. Le dimanche matin, ils visitèrent un parc zoologique. Fédy s'attarda devant les lions. Quant à la jeune femme, elle appréciait particulièrement les chauves-souris.

« Fédy, sais-tu que les chauves-souris ont des rapports sexuels entre pères et filles, entre mères et fils et entre les membres d'une même famille ?

- Je ne le savais pas.

- Voilà que je peux instruire un professeur !

- Ne savais-tu pas que tu étais plus instruite qu'un professeur ? »

Leur visite se poursuivit dans deux villages. Les responsables de la Baie des Crevettes organisaient des déjeuners dans ces villages, donnant ainsi l'occasion aux touristes d'apprécier la gastronomie locale cuisinée par les autochtones. Quand ils retournèrent dans leur grande case, ils changèrent de vêtements pour aller faire la sieste au bord de la mer. Avant de s'endormir, Sylvie demanda à Fédy de lui faire l'amour.

« Devant tous ces couples qui sont à moins de vingt-cinq mètres de nous ?

- Et alors, qu'est-ce qui te gêne ?
- Rien.
- Heureusement pour toi. »

Fédy ne pouvait pas cacher sa honte devant les témoins de cette scène. Mais il savait que son acte ne pouvait que l'aider dans sa conquête de la fortune. « Je suis prêt à tout pour devenir riche. Même au marché, je n'aurais pas refusé. »



La bête noire

CHAPITRE

6

Le chauffeur de Sylvie Okéké n'en revenait pas. Durant tout le trajet du retour, il voyait la jeune fille se blottir dans les bras de l'homme qu'elle lui avait présenté comme son garde du corps. Voilà qu'il la voyait maintenant le caresser, l'embrasser, et lui chuchoter les mots tendres à l'oreille. Désormais, elle l'appelait « mon mari ». Fédy était de plus en plus tendre. Il avait même osé devant le chauffeur, déshabiller la jeune fille et lui faire l'amour. Le chauffeur stupéfait avait failli conduire le véhicule dans un ravin quand il avait entendu sa

petite patronne, comme il appelait Sylvie, pousser des cris en jouissant. Une sourde colère monta en lui. Une seule envie l'obsédait : assassiner Fédy.

À ce moment précis, il se prenait pour le père de Sylvie. Il se souvenait comme si c'était hier de son premier jour de travail chez les Okéké et des propos du ministre. « Sylvie est ma fille unique et je tiens à elle plus qu'à la prune de mes yeux. Je te confie sa vie. Rien ne doit lui arriver, tant qu'elle sera en ta compagnie. Tu seras pour elle plus qu'un chauffeur. Tu seras son père et sa mère à la fois. Tu seras son garde du corps, son ange gardien. Tu dois veiller sur elle en permanence. Gare à toi, si quelque chose de grave lui arrivait. » La mère avait été plus radicale. « Je ne peux plus avoir d'autre enfant et Sylvie restera mon unique enfant. Je n'aimerais pas savoir qu'elle souffre en ta présence. Je serais capable de tirer sur toi et mettre fin à tes jours. Tu dois faire en sorte que rien de grave ne lui arrive, durant tout le temps que tu passes en sa compagnie en tant que chauffeur. Tu dois surtout veiller à ce qu'elle ne fréquente pas beaucoup les hommes. Son père est très riche, de nombreux chasseurs de primes vont tenter de la séduire. C'est ma fille, mais elle n'est pas très intelligente. Par conséquent, un homme doué dans l'art de séduire peut la conduire facilement dans son lit et l'amener à gaspiller son argent. C'est la raison pour laquelle nous l'avons fait revenir d'Europe où elle poursuivait ses études avec beaucoup de difficultés. Elle était devenue la banque de son entourage. Tu t'imagines, un enfant noir venant en aide aux Blancs. »

Quelques jours plus tard, le chauffeur Mongoua osa enfin demander à Mme Okéké le sens d'une phrase qui l'obsédait. « Madame, vous m'avez dit, il y a quelques jours, que vous ne pouviez plus avoir d'enfant. Je vous apprends que mon grand-

père au village a le secret pour rendre une femme enceinte si celle-ci a des difficultés pour avoir un enfant. Il peut même vous donner le sexe que vous souhaitez. J'ai été très touché par vos propos et j'aimerais vous aider.

- Merci Mongoua. En fait, je n'ai pas de problème de santé, mais je suis condamnée par les fétiches de mon mari à ne plus avoir d'enfant. J'aurais dû en avoir trois, mais tous ont été sacrifiés dans mon sein avant leur naissance. C'était le prix à payer pour obtenir la richesse et la puissance. Tu dois savoir comment se conduisent les Africains quand ils recherchent la fortune. Beaucoup dans notre milieu de riches ont sacrifié leur virilité au profit de la puissance et de la fortune. Que cet entretien reste entre nous ! Si jamais j'apprends que tu as fait des révélations à qui que ce soit, ton sang sera versé sur le fétiche de mes ancêtres.

- Même ma femme ne sera pas mise au courant de cette conversation.

- Surtout ta femme ! Elle est jolie ?

- Non. Je n'aime pas les jolies femmes.

- Tu as une raison de ne pas les aimer ?

- Elles ne sont pas fidèles car elles ont des nombreux soupirants. Même si elles se montrent sérieuses avec une centaine d'hommes, elles succomberont au cent et unième homme. C'est le nombre élevé de soupirants qui les fait craquer.

- Tu es jaloux ?

- Je ne le démens pas. Je suis capable de tuer l'amant de ma femme si je les surprends en flagrant délit. Et pire, je mettrai fin aux jours de ma femme et je me suiciderai. »

Le chauffeur Mongoua souffrait moralement et physiquement durant tout le trajet. À un barrage de la police, il fouilla dans la boîte à gants à la recherche d'un couteau ou d'un pistolet que Dieu ou le diable aurait mis miraculeusement à cet

endroit. Il ne trouva rien. Les deux amoureux continuaient de se caresser avec passion devant les policiers qui auraient pu les arrêter pour attentat à la pudeur. Ils les saluèrent. Plutôt, avec déférence. Le véhicule portait le macaron réservé aux ministres d'État.

La souffrance du chauffeur prit fin quand Chérie Bibi arriva à son domicile et lui demanda d'accompagner son mari chez lui. Durant tout le trajet, Mongoua n'ouvrit pas la bouche. Il ne murmura pas un seul mot. Il ne répondit à aucune question de Fédy. Le chauffeur avait peur que les parents de Sylvie apprennent ce que leur fille avait subi de la part d'un pauvre fonctionnaire.

Frédéric Darko Yantala ne vit pas son chat quand il pénétra dans son appartement. D'habitude, l'animal venait l'accueillir en se frottant sur ses jambes. Il appela Sanata, la servante et s'énerva.

« Où est Ligne de chance ?

- Il est chez le voisin.

- Chez le voisin ? Depuis quand ?

- Depuis samedi. Il a une compagne, une adorable chatte blanche.

- Que dis-tu ? Quelle est la couleur de la chatte ?

- Blanche.

- Heureusement ! Va me chercher Ligne de chance.

- Tonton, je vais le chercher maintenant, mais je dois vous dire que votre femme est passée ce matin pour vous annoncer que votre fils est gravement malade.

- Et alors ? Va vite me chercher mon chat. Ne dis plus jamais "ma femme" en attendant de connaître ma vraie véritable femme. »

Le chat et son maître se retrouvèrent avec plaisir. L'animal

miaulait, sautillait et ronronnait tandis que Fédý le cajolait et murmurait des mots doux. « Ligne de chance, tout va bien pour nous. J'ai passé un week-end formidable, de rêve ! Mes plans se déroulent plus facilement que je ne l'aurais pensé. Grâce à toi, je ferai partie des gens les plus fortunés du pays. Je t'aime ! »

Il était couché dans son lit quand Sanata frappa à la porte de sa chambre. Il lui demanda d'entrer.

« Que veux-tu Sanata ?

- Tonton, la femme qui est passée, tôt ce matin, a insisté pour que je vous dise que votre enfant est gravement malade. Elle a réclamé votre présence à la clinique Le Fromager, où il est hospitalisé.

- Sanata, peux-tu me dire si Anatole est là ?

- Il est sorti avant l'arrivée de votre femme.

- Si tu répètes encore "ma femme", je te licencie immédiatement sans payer tes droits.

- Mais, je veux que vous alliez voir l'enfant ! »

Au même moment, son nouveau téléphone portable sonna. Monique Assabia insistait pour qu'il vienne voir son enfant bien mal-en-point. Elle pleurait à chaudes larmes. « Je ne te dis pas de venir pour les frais d'hospitalisation car j'ai déjà tout pris en charge. Seulement, je tiens à ce que tu le voies avant qu'il meure puisque son cas est désespéré. Je te supplie de venir. »

Il promit de passer à quinze heures, le temps de prendre connaissance de son parapheur sur son bureau et surtout de demander à sa secrétaire si le ministre l'avait appelé. Dès qu'il déposa son téléphone portable, la sonnerie retentit. Quand il vit le numéro, il fit d'abord quelques pas de danse avant de

répondre. Il venait de voir le numéro de Sylvie Okéké, la femme du destin. Son père, le ministre, lui donnait rendez-vous à quinze heures. Cette fois-ci, il dansa une valse avec son chat. « Moi, Frédéric Darko Yantala, incroyable, mais vrai ! Être reçu par le vice-président du pays, c'est vraiment l'atterrissage au paradis. Je ne suis plus loin du bonheur. »

Il se rendit rapidement à la teinturerie pour retirer des habits. Il se lava avec un savon parfumé qu'il avait pris à la Baie des Crevettes. Il mit un nouveau slip de couleur blanche comme d'habitude. Son pantalon de couleur grise était d'un tissu d'une grande qualité. La chemise bleue venait de chez un grand couturier. Sa cravate en soie naturelle était un cadeau d'anniversaire d'une élève de sa classe et venait d'Espagne. C'est la première fois qu'il la portait. D'abord, son intention était de prendre la plus belle de ses cravates, mais elle lui avait été offerte par Monique. « En portant quelque chose ayant appartenu à cette enfant de pauvres, je trouverai malheur en chemin. » Alors, il se souvint de ne pas avoir béni tous les vêtements qu'il portait. Il les enleva puis les remit tout en les bénissant. C'est en enfilant sa veste de couleur verte qu'il prononça à haute voix la bénédiction. « Je te bénis veste de Fédy. Je suis revêtu de la substance vivante, manifeste-toi en ma faveur. » Sa gourmette en or était toujours à son poignet droit et sa montre Rolex au poignet gauche. Il n'avait rien oublié croyait-il, avant de se raviser. « Tiens, tiens, je n'ai pas serré dans mes bras Ligne de chance avant de sortir. » En descendant les marches, il récita à haute voix : « Je te bénis du résultat parfait qui va s'exprimer avec l'aide de la perception divine. »

D'habitude dans la voiture, il s'asseyait près du chauffeur, la place du mort comme on l'appelait. Mais cette fois, il s'installa sur le siège arrière, à droite, comme les hommes riches et

les hautes personnalités. Il arriva au cabinet du ministre quatre minutes avant l'heure du rendez-vous. La secrétaire particulière lui apprit que le ministre n'était pas encore arrivé et le pria de patienter dans la salle d'attente. Plusieurs personnes attendaient déjà. Il regardait chacun avec beaucoup de minutie. Il se trouvait, de loin, le plus beau et le mieux habillé de tous. Il tirait constamment sur sa moustache et passait sa main sur ses cheveux frisés pour attirer l'attention sur lui. Il regardait les montres aux poignets des gens et il en avait honte. La plupart des personnes portaient des montres de pacotille. Il ne participa à aucune conversation pour ne pas paraître vulgaire ; il voulait garder une certaine distance avec des gens qu'il ne trouvait pas de qualité. Son téléphone portable sonna. C'était Monique. « Je pense que ce sont les dernières volontés de Dieudonné Délé Yantala. Nous t'attendons. » Il coupa la communication et ferma son téléphone portable afin que Monique ne puisse plus le joindre. Son rendez-vous était beaucoup plus important que l'avenir de son fils. Ici, c'est son avenir lumineux qui se dessinait.

Fédy pensait que chacun est responsable de son destin. Il attendait depuis deux heures et le ministre n'était toujours pas là. Il commença à lire des revues et des magazines. Des informations fusaient dans la salle. Certains affirmaient que le ministre était retenu par un Conseil des ministres particulier. D'autres pensaient qu'il était empêché par une réunion du bureau politique de son parti. Chacun y allait de ses commentaires devant ce long retard du ministre. Fédy sut que la plupart de ceux qui attendaient avaient leur rendez-vous à quinze heures.

C'est avec une grande surprise que Frédéric Darko Yantala vit arriver Florence Dobissan dans la salle d'attente. Il était exac-

tement dix-sept heures trente minutes. Ils n'eurent pas le temps de discuter, un huissier demanda à Florence de venir dans le bureau du ministre. Ce fut le soulagement dans la salle. Tous savaient maintenant que le ministre était arrivé. Florence resta dix minutes à peine dans le bureau du ministre. Fédy pensait que c'était son tour d'être reçu, mais ce ne fut pas le cas. Les uns et les autres étaient appelés et il restait. Son impatience augmentait. Quand l'avant-dernier visiteur entra dans le bureau du ministre, il sut que le prochain ne pouvait être que lui. Il sortit un petit peigne de son portefeuille et peigna ses cheveux. Il déposa quelques gouttes de parfum sur ses doigts à l'aide du vaporisateur qu'il avait toujours dans sa poche. Il avait à peine terminé lorsque la secrétaire particulière vint le chercher. En pénétrant dans le bureau, il n'oublia pas : « Je te bénis du résultat parfait qui va s'exprimer avec l'aide de la perception divine. »

« C'est vous monsieur Frédéric Darko Yantala ? demanda le ministre en lui montrant le fauteuil dans lequel il devait s'asseoir.

- Oui, monsieur le ministre.

- J'ai appris que vous êtes professeur d'histoire et géographie de lycée, en détachement au cabinet du ministre de l'Éducation nationale.

- C'est exact, monsieur le ministre.

- Même un professeur d'université est un gagne-petit.

- Je ne vous le fais pas dire.

- Je sais de quoi je parle. J'ai été professeur de mathématiques pendant une douzaine d'années. J'ai compris assez vite que je resterais pauvre si je ne bifurquais pas vers la politique, seule voie d'enrichissement pour ceux qui sont issus de familles pauvres. Bref, ma fille a exigé que je vous rencontre.

- Chérie Bibi ?

- Vous l'appellez déjà Chérie Bibi !
- Excusez-moi, Sylvie Okéké...
- Non, vous pouvez l'appeler Chérie Bibi et cela me fait plaisir. Il me semble que vous avez quelque chose à me dire.
- Monsieur le ministre, j'aime Sylvie.
- Aimer ?
- C'est pour ne pas vous choquer, mais ce que je ressens va même au-delà de l'amour. Je l'adore.
- Vous pouvez me donner les raisons de cet amour ?
- Vous savez mieux que moi que l'amour ne s'explique pas. Un jour, on voit une femme au milieu d'une centaine de personnes et on se dit : "C'est elle !" Elle sera ma moitié, la mère de mes enfants. En plus, Chérie Bibi est gaie et optimiste. Je suis très porté sur la spiritualité, même si je ne fréquente aucun lieu de culte. Je suis persuadé que vivre heureux, c'est tout simplement cultiver les émotions positives. Et sur ce point, je me trouve sur la même longueur d'onde que Sylvie, une fille adorable et charmante.
- Vous êtes un charmant garçon, vous aussi !
- Je vous remercie.
- Maintenant, dites-moi ce que vous voulez de Sylvie.
- Je veux l'épouser.
- L'épouser ?
- Oui, et je vous demande officiellement sa main.
- Croyez-vous au paradis ?
- Au paradis terrestre, oui. Mais pas à l'autre, celui des religions. Je ne crois pas qu'il puisse exister. C'est une image enseignée aux fidèles pour les amener à respecter les commandements de Dieu. Depuis des millions d'années que le monde existe, croyez-vous qu'il existe un endroit sur la Terre qui pourra recevoir tous les hommes bons ? Je crois plutôt à la réincarnation.
- Faites-vous partie d'un ordre mystique ?

- Je suis un membre de La lumière blanche.
 - Parfait. Je tiens à ma fille comme à la prune de mes yeux et je n'aimerais pas qu'elle souffre dans son foyer. Êtes-vous capable de pouvoir supporter tous ses caprices ?
 - Oui, je peux tout supporter.
 - Si elle vous dit de vous coucher afin qu'elle marche sur vous, êtes-vous capable de le faire ?
 - Je l'ai déjà fait et je continuerai de me faire piétiner tant qu'elle le voudra.
 - Si Chérie Bibi refuse de vous parler, comment agirez-vous pour l'apaiser ?
 - Je me mettrai à genoux pour la supplier de me parler, après avoir mis à ses pieds, des gerbes de fleurs.
 - Si vous apprenez ou constatez qu'elle a des défauts et des attitudes que vous n'imaginiez pas, que feriez-vous ?
 - Je dirai que chacun de nous a ses qualités et ses défauts. Je ne pourrai que respecter les défauts de celle que j'adore. On doit tout accepter et tout comprendre de celle qu'on aime.
 - Si vous la surprenez dans le lit conjugal avec un amant, quelle sera votre première réaction ?
 - Je lui dirai tout simplement qu'elle aurait dû me prévenir pour que je ne rentre pas dans la chambre conjugale sans son consentement.
 - Vous irez loin. »
- Le journal télévisé de vingt heures venait de commencer alors que Fédy répondait encore à des questions. Les réponses plaisaient toujours au ministre d'État qui gérât tous les fonds de l'État. Le moment que Fédy attendait finit par arriver.
- « Je vous accorde la main de ma fille.
- Merci papa, fit Fédy en s'agenouillant devant son futur beau-père.
 - Je vous préviens que le mariage se fera dans moins de trois semaines.

- Je suis prêt.
- C'est le président de la République qui donnera la date en fonction de son programme car ce mariage sera honoré de sa présence. Il sera votre témoin et son épouse celui de Chérie Bibi.
- Je ne sais pas comment vous remercier de votre grande bonté à mon égard.
- Mon chauffeur va vous accompagner à mon domicile pour vous faire rencontrer mon épouse. Quel avantage aimeriez-vous tirer de ce mariage ?
- Aucun.
- Ne mentez pas. Vous avez déjà la main de ma fille. Alors dites-moi quel coup de main je peux vous apporter ?
- Si je peux obtenir le siège de député et le poste de maire de ma province aux prochaines élections...
- Il s'agit de quelle circonscription ?
- Celle de Bamonda.
- Je vois. C'est dans cette province que se trouvent les circonscriptions de Famouly et Dantoula. C'est une province où la politique montre son mauvais visage, mais je vais vous offrir le siège de député et le poste de maire. Ne vous inquiétez pas, mais allez souvent voir les électeurs. Je vous donnerai tout l'argent qu'il vous faut. Dépêchez-vous maintenant de rencontrer ma femme car il se fait tard et elle se couche tôt. Moi, je suis encore au bureau à minuit. Le service d'État... »

La rencontre avec Mme Okéké dura une quinzaine de minutes en présence de Sylvie lovée dans les bras de son futur mari.

« Je ne souhaite que le bonheur de ma fille.

- Je la rendrai très heureuse.
- Je vous fais confiance, mais j'ai une petite crainte.
- Laquelle maman ?
- Je peux maintenant te tutoyer car tu m'as appelé maman.

Mon inquiétude se situe au niveau de ta beauté. Tu es trop bel homme pour ne pas susciter le désir de nombreuses femmes et je sais que ma fille ne pourra pas supporter des rivales.

- Maman ne t'inquiète pas, dit Sylvie. Je crèverai les yeux de toutes celles qui oseront s'approcher de mon bel homme. Fédy, je suis très jalouse, fais très attention.

- Chérie Bibi, quand on a une femme comme toi, il faut être fou pour regarder une autre fille.

- Que Dieu t'entende mon fils ! »

Quand Sanata, la servante vit son patron, elle commença à pleurer. Fédy ne la regarda même pas et prit son gros chat noir dans ses bras pour lui raconter ce qu'il venait de vivre. Les sanglots de Sanata redoublèrent. Il daigna enfin la regarder.

« As-tu mal quelque part ?

- Oui, j'ai mal quelque part. Ton fils est mort et depuis le début de l'après-midi, on te cherche dans toute la ville. Il faut que tu te rendes au domicile de ta femme.

- Je t'ai dit de ne plus dire ma femme. Au fait, pourquoi pleures-tu ? Tu n'as jamais vu mon fils.

- Je l'ai vu une fois.

- Quand ?

- Vous oubliez vite. Quand sa mère est venue vous féliciter pour votre nomination.

- Et Anatole ?

- Il est chez votre femme pour recevoir les condoléances. Il m'a dit d'insister pour que vous vous rendiez immédiatement chez votre femme dès votre retour.

- J'irai demain.

- Monsieur, votre fils est mort et l'inhumation est prévue pour demain.

- Et alors ? »

Il s'enferma à double tour dans sa chambre et alluma la télévision avant d'augmenter le volume pour ne pas entendre les pleurs de sa servante.

Au matin, il se rendit au ministère pour prévenir la secrétaire particulière du ministre et ses collaborateurs de son absence, avant de se rendre chez son ancienne femme. Personne ne lui adressa la parole, sauf son cousin qui avait passé toute la nuit dans cette famille. L'inhumation était prévue à onze heures, il voulait retourner dans son bureau, mais il en fut dissuadé par Anatole. À l'heure de l'inhumation, il se rendit à la morgue et au cimetière. Le ministre, informé, envoya une délégation et offrit une grosse enveloppe pour l'aider dans toutes les dépenses relatives à ce décès.

Une cousine de son défunt fils tomba en transe au moment de l'inhumation. De sa bouche, on entendait la voix de Dieudonné Délé Yantala. « Mon papa m'a tué car il est allé voir un marabout pour devenir riche et puissant. Le marabout lui a caché qu'il vendait l'âme de son fils en faisant les sacrifices prescrits. Je demande à maman Monique de pardonner à mon père comme je l'ai déjà fait. Tout ce que je demande à maman, c'est de mettre une de mes photos dans sa chambre afin que je reste dans sa mémoire pour toujours. Mon père... » Des jeunes gens vinrent brusquement interrompre les révélations de la jeune fille en la tirant de force, très loin de la tombe où étaient déjà rassemblés de nombreux collègues de Fédy, y compris quelques personnalités. D'ailleurs, ceux-ci défendaient leur ami en affirmant que la jeune fille imitait la voix du défunt pour raconter des histoires. Après la prière du prêtre, vint la séparation définitive. L'assistance pleurait et sanglotait à la fermeture de la tombe. Fédy versa des larmes et resta tout seul devant la tombe près d'une heure avant de rejoindre son

chauffeur. Il demandait pardon à son fils. Il savait que les propos de son fils rapportés inconsciemment par la cousine de Dieudonné étaient vrais et justes. C'est un homme accablé de remords qui regagna sa chambre et son lit. Quelques phrases du prêtre lui revenaient en tête sans cesse. Il se demandait pourquoi cet abbé avait choisi cet extrait qui ne rentrait pas dans le cadre de cette inhumation. « Ne vous laissez pas dominer dans votre conduite, par l'amour de l'argent, contentez-vous de ce que vous avez, car Dieu a dit : "Je ne te laisserai pas, je ne t'abandonnerai jamais." »

De nombreuses personnes, des fonctionnaires du ministère, des anciens collègues de lycée, des élèves ou de simples connaissances vinrent le voir pour lui présenter leurs condoléances. Il remarqua même la présence de Sarah. Florence lui apprit que l'anniversaire de Sylvie avait été fixé au lendemain soir, avant de lui demander s'il pouvait y participer malgré le deuil qui le frappait. « Quand même ! Pour rien au monde, je ne raterai l'anniversaire de ma femme. » Après le départ des visiteurs, il remit à son cousin toutes les sommes reçues pour compatir à sa douleur pour qu'il les remette à Monique, le lendemain.

Anatole Dobissan vint le trouver dans son bureau ce mercredi matin pour lui rapporter son enveloppe.

« Monique et sa famille ont refusé de prendre cet argent.

- Tu aurais dû insister.

- Qui t'a dit que je ne l'ai pas fait ?

- Tant pis ! Cet argent va servir aux festivités de l'anniversaire de Chérie Bibi. C'est eux qui sont pauvres. Si on veut les aider et qu'ils refusent, c'est leur problème.

- Fédy, maintenant que tu vas être introduit dans une famille riche et puissante du pays, je pense que tu vas te pencher dès que possible sur mon problème.

- Tu as un problème ?
- Mon intégration dans la Fonction publique comme médecin.
- Ah oui, je vois ! Tu as raison. C'est une petite affaire. Je vais résoudre ce problème avec mon beau-père. D'ailleurs, ta Florence peut t'aider mieux que moi. Elle est proche du ministre.
- Florence ? Je ne veux plus en parler. Elle est bizarre, bizarre, bizarre ! Je l'ai perdue. J'ai pris la décision de faire une croix sur nos relations.
- On ne dit jamais cela en matière de sentiments. »

C'est au palais des congrès, dans la salle de trois mille places, baptisée Behanzin, que se déroula la cérémonie d'anniversaire de Chérie Bibi. Des annonces avaient été faites à la radio et sur les quatre chaînes de télévision pour inviter la jeunesse de Kroubaville à cette fête. Plus de deux mille personnes n'eurent pas de place, mais ils jubilaient encore plus que ceux qui étaient confortablement assis, à chaque passage d'artiste. Toutes les quarante-cinq minutes, Chérie Bibi changeait de vêtements à la grande joie de la foule compacte. À minuit, le gâteau fut découpé. Un groupe de spectateurs critiquaient le grand gaspillage occasionné par cet anniversaire. À leur grande surprise, un homme chenu appela des policiers qui vinrent s'emparer d'eux pour les emmener vers une destination inconnue.

À trois heures du matin, un des animateurs de la soirée demanda à la foule de garder un silence total. La salle fut plongée dans l'obscurité lorsque les lumières s'éteignirent. Un grondement se fit entendre. Tous les murs de la salle se mirent à trembler. Des éclairs zébraient le plafond. C'était comme le début d'un orage. De la passerelle qui surplombait le podium, des nuages commençaient à descendre sur la scène et à se

répandre dans la salle. Tous les cœurs battaient la chamade devant ce spectacle. On vit sept personnes descendre du ciel. Tout de blanc vêtu, elles avaient des ailes et jouaient de la trompette. « Des anges ! » cria la foule. À leurs pieds, un gros cadeau emballé avec un papier qui scintillait. Une voix forte retentit dans la salle. « Moi, Dieu Tout-Puissant, créateur du ciel et de la Terre, voici le cadeau que j'envoie à mademoiselle Sylvie Okéké. » La salle resta pétrifiée un instant avant de réagir par des hourras vibrants. Les « anges » commencèrent à déballer le cadeau. Un bel homme en survêtement rouge apparut. En blanc était écrit : « Frédéric Darko Yantala. » Les spectateurs n'étaient pas encore revenus de leur étonnement quand sous un grondement, la voix de « Dieu » retentit à nouveau. « Moi, l'Éternel, voici l'homme que j'ai choisi pour Chérie Bibi. Allez ensemble, multipliez-vous et soyez heureux. Mes bénédictions vous accompagnent. » Sylvie et Fédy se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, au moment où le rideau fermait la scène. Une joie indescriptible s'empara de la foule.



La bête noire

CHAPITRE

7

Fédy venait de quitter le notaire. Très ému, il avait signé tous les documents que le notaire venait de lui soumettre. Il partit en compagnie de l'agent immobilier qui était chargé de lui montrer la maison que son beau-père venait de lui offrir. La maison se trouvait dans le quartier résidentiel baptisé par la population, Les nouveaux millionnaires. Le quartier en effet regroupait en grande partie des jeunes personnes qui avaient bénéficié de gros contrats ou d'héritages importants. Fédy ne pouvait croire qu'il était le propriétaire de cette mai-

son. C'était un hôtel particulier. Selon le directeur de l'agence immobilière, la maison était construite sur un terrain de mille huit cents mètres carrés. À l'intérieur, Fédy croyait se trouver dans le palais d'un prince arabe. La superbe résidence de grand standing était meublée d'objets de grande valeur dans toutes les quinze pièces. Les moquettes firent une très grande impression à Yantala. Les murs étaient en marbre, les toits camouflés par des staffs. Il visita, les larmes aux yeux, la chambre principale. Elle était si belle avec tous les appareils sophistiqués, les tableaux de maîtres. « Moi, Frédéric Darko Yantala, je vais dormir dans cette chambre ! » se dit-il intérieurement. Dans une dernière chambre visitée, encore plus belle et plus grande que la principale, il vit une grande photo de Chérie Bibi au chevet du lit. Il comprit que ce serait la chambre de son épouse. Toutes les sept chambres avaient des salles de bains avec des robinets en or.

Quand ils redescendirent des chambres qui se trouvaient au deuxième étage, Fédy demanda à ses deux guides de lui accorder cinq minutes. Il s'assit sur une chaise devant la piscine, assez loin des autres, pour pleurer d'émotion. Après un quart d'heure, il les retrouva pour visiter d'autres parties de la maison, notamment le beau jardin. La visite qui dura deux heures finit dans le garage couvert qui pouvait contenir sept voitures. Au moment de le quitter, le directeur de l'agence immobilière lui remit toutes les clés de la maison et se retira avec son agent. Il n'était pas encore remis de ses émotions quand deux personnes vinrent le rencontrer.

« Nous avons vos voitures à vous remettre.

- Mes voitures !

- Oui, le concessionnaire nous a demandé de déposer ici les voitures que vous aviez commandées ce matin.

- Si vous pouvez nous ouvrir le garage. »

Les voitures rangées dans le garage, les deux chauffeurs partirent après lui avoir remis les clés. Fédy admira les automobiles. Certes, la maison était d'une grande valeur et digne d'un milliardaire, mais c'est la voiture qui crée le prestige. Les autres gens, les passants ne connaissent pas votre maison. Ils ne vous jugent qu'à partir de votre voiture. On ne peut pas mettre sa maison sur sa tête pour se promener. En revanche, les passants vous voient dans votre voiture et surtout vous considèrent selon la marque de votre véhicule. Fédy savait de quoi il parlait. N'avait-il pas été un piéton admiratif devant les voitures de luxe qui le dépassaient. Son premier rappel en tant qu'enseignant l'avait conduit dans une auto-école. Sa grande passion était la voiture. Toutes ses conversations avec ses collègues et ses amis tournaient autour des voitures. À cause de la voiture, il prenait son portefeuille chaque matin dans sa main et affirmait : « Argent, argent, argent, manifeste-toi ici et maintenant en abondance. » Après plus de six ans de pratique, il ne vit pas de résultat. Il continuait d'avoir les mêmes difficultés. On lui disait que la dernière pensée avant de s'endormir était la plus susceptible de se réaliser. Alors chaque soir, il disait : « Conscience universelle, hâte-toi de me donner une voiture. » En plus, il visualisait la voiture. Hélas, tous ses efforts restaient vains. Il savait pourtant que dans la prière scientifique, il fallait laisser les choses arriver sans trop y penser. Tout effort ne pouvait que retarder la réalisation de son désir. Et c'est au moment où chacun s'y attendait le moins, que le bien, comme un voleur dans la nuit, arrivait à notre grande surprise.

Fédy se trouvait dans son vaste garage avec les deux voitures qu'il avait toujours rêvé d'avoir. Il était propriétaire d'une Mercedes dernier modèle avec toutes les nouveautés technologiques : radars de recul, guidage par satellite et ESP. Il mon-

tait et remontait dans la voiture et s'enivrait de l'odeur de cuir de son véhicule, sa propre voiture. Après une heure à s'occuper de la première voiture, il se dirigea vers l'autre véhicule en lui disant : « Toi, tu es à moi ! On sera vraiment des camarades. » C'était le 4X4 le plus beau et le plus cher. Il pleura d'émotion. Il s'installait au volant, montait et redescendait de la voiture. Il mit le moteur en marche, l'arrêta et reprit le même geste. Il était si incroyablement sûr qu'il se giflait de temps en temps pour être sûr de ne pas rêver car cette scène, il l'avait vue en songe ou en rêve des milliers de fois. Il se demandait pourquoi ce rêve avait mis tant de temps à se réaliser. Il sortit de la maison pour demander à son chauffeur de rentrer chez lui et de revenir le lendemain.

« Patron, c'est votre nouvelle maison ?

- Oui, mon ami. Il était temps.
- Que dois-je dire au marabout ?
- Quel marabout ? Ne m'en parle plus. Je ne connais pas de marabout. Je ne connais que Ligne de chance.
- Compris.
- À demain. »

En remontant dans sa nouvelle chambre, Fédy se demandait s'il n'allait pas accueillir d'autres chats noirs dans cette vaste demeure. Sa sieste ne prit fin qu'au crépuscule, interrompue par un appel de Sylvie Okéké. C'est la première fois qu'il dormait dans une chambre aussi confortable, il avait eu du mal à se réveiller.

Après un bain parfumé, il se rendit dans son bureau. Au cours de la visite, il avait particulièrement apprécié cette pièce. Une grande bibliothèque pouvait contenir plus de trois mille livres. Parmi de nombreux appareils audiovisuels, il remarqua un téléviseur et un lecteur vidéo très sophistiqués. Il s'installa à

son bureau qui ressemblait à celui de son beau-père. Il utilisa le téléphone pour appeler Kama Bruno, le responsable des jeunes de son village pour préparer sa visite samedi prochain. De nombreuses manifestations étaient prévues dans le cadre de ses activités politiques. Ils discutèrent plus de quatre-vingts minutes ; une grande partie de ce temps permit de définir les stratégies de manipulation des villageois.

Avant de quitter sa nouvelle demeure, il visita encore toutes les pièces et les espaces verts. Il resta longtemps devant la piscine et se remémora sa vie malheureuse. Fédy n'arrivait toujours pas à croire qu'une vie pouvait basculer en quelques jours de la médiocrité à l'excellence. Maintenant, il lui fallait prendre toutes les précautions pour ne pas quitter le cinquième étage et se retrouver au troisième sous-sol. Il se félicitait d'avoir su jouer la comédie pour séduire la fille d'un homme riche et puissant. Il savait qu'il n'avait jamais aimé cette femme. Avec ce dont il venait de bénéficier, rien que pour avoir accepté d'épouser Sylvie Okéké, il décida de s'efforcer d'aimer réellement cette vilaine fille. « J'aime l'argent et l'argent n'a pas d'odeur. Je n'ai rien à perdre en l'aimant. Et puis, la nuit, on ne voit pas la laideur d'une femme quand on sait que le matin, l'argent vous envahit. »

Il arriva devant son immeuble au volant de son 4X4 flambant neuf. Sa surprise fut grande de voir de nombreux véhicules rangés tout le long de la rue. Quand il commença à monter les escaliers, il fut entouré de nombreuses personnes qui l'escortèrent. Il ne savait même pas d'où elles avaient surgi. La pièce ne pouvait pas contenir tous ces gens qu'il voyait chez lui en pénétrant dans son appartement. Des personnes se trouvaient même dans la cuisine. On l'installa sur le divan. Il ne cessait de regarder son cousin qui jouait le chef de protocole. Des

applaudissements nourris saluèrent son arrivée. Un inconnu prit la parole. Il se présenta comme M. Alain Gogou, fonctionnaire au Trésor public et surtout fils de la région.

« Monsieur Frédéric Darko Yantala, dès que nous avons appris votre nomination au journal télévisé de dix-neuf heures sur la troisième chaîne, comme un seul homme, nous sommes tous venus pour vous féliciter. Nous sommes tous de la région du manioc dont fait partie la province de Bamonda. Vous êtes aujourd'hui notre fierté et notre bonheur est grand. Par ma voix, c'est toute la région du manioc qui vous adresse ses sincères félicitations et demande à Dieu de continuer de vous accorder sa grâce et ses bénédictions. Qu'il vous prenne sous sa protection et vous emmène vers les plus hauts sommets ! Nous vous demandons de penser à la région dans toutes vos actions. Vous connaissez le pays, pour réussir dans la mission que les autorités et principalement le chef d'État vous confient, il vous faut être entouré de gens de la région. Avec les autres, votre chemin sera parsemé de pièges. On m'a demandé de vous prier de composer votre bureau en tenant compte avant tout, des compétences intellectuelles et humaines de la région du manioc. La bonne nouvelle est déjà arrivée à Bamonda. Spontanément une centaine de personnes ont tenté de venir dans la capitale pour vous saluer. Nous avons eu beaucoup de mal à les en dissuader. Et pourtant, ils savent que vous serez là-bas ce samedi. Ils ont fait contre mauvaise fortune bon cœur. Ils ont décidé de rester et promettent de vous réserver un accueil sans précédent ce week-end... »

Le téléphone sonna. C'était Sylvie qui appelait. Il s'excusa et entra dans sa chambre. Elle lui demandait de la remercier. Elle avait exigé de son père qu'avant le mariage, son fiancé ait un poste important et lucratif. Quand il apprit de la bouche de sa femme le poste qu'il venait d'obtenir, il se mit à genoux

pour la remercier. Elle voulait qu'il se couche afin qu'elle marche sur son corps à plusieurs reprises. Il donna son accord, mais elle refusait de venir dans la grande maison offerte par son père. Elle n'entrerait dans cette maison qu'après leur nuit de noces. Durant la conversation, le chat noir qu'il avait oublié se faufila entre ses jambes. Il le cajola longtemps, oubliant que les visiteurs continuaient de venir chez lui. Anatole vint le rejoindre.

« Fédy, impossible de garder tout ce monde. Dis quelque chose pour qu'ils se dispersent. J'ai peur qu'on vole certaines choses dans cet appartement.

- Quelles choses ! Ils peuvent tout prendre s'ils le souhaitent. Demain, tu visiteras ma nouvelle maison. Du balcon, tu peux déjà voir l'une de mes deux voitures. Ne t'inquiète pas, je vais trouver les mots qu'il faut pour les faire partir parce que moi, je dois regagner immédiatement ma nouvelle maison. »

Quand il sortit de sa chambre, des applaudissements encore plus nourris l'accueillirent. Il remercia chacun individuellement et promit d'être un bon responsable grâce à leurs conseils et à leur appui. Il aurait voulu rester plus longtemps en leur compagnie, mais il était demandé de toute urgence par le ministre d'État. Il promit de les recevoir dans quelques jours dans sa nouvelle résidence avec plus de faste. C'était une foule conquise qui le vit partir au volant de son véhicule. Ligne de chance était avec lui. Il le plaça sur le volant. Tout au long du parcours, il chantait à tue-tête. Son chat noir faisait la deuxième voix en miaulant sur un ton de do majeur.

En apercevant la voiture de Fédy devant la maison, les deux veilleurs de nuit coururent en même temps pour ouvrir le garage. Il les réprimanda. Pour une question de sécurité, une seule personne aurait dû s'en occuper. Il menaça d'informer

leur direction à la prochaine bévue. Tous les deux se confondirent en excuses interminables. Sorti du garage, Ligne de chance fit le tour de la maison en s'attardant à certains endroits. Dans la chambre principale, il se sentit à l'aise et apprécia la position du lit. Mais, il refusa absolument de pénétrer dans la chambre de Chérie Bibi. De mauvaises ondes s'y répandaient. Fédy promit à son chat que sa femme quitterait cette pièce pour s'installer dans une autre pièce. À part la chambre de Sylvie, le chat noir trouva des ondes positives dans tous les endroits de la maison.

Fédy regardait la télévision, le chat couché sur la poitrine de son maître. Il suivait le dernier journal de la deuxième chaîne. Le chat s'agita et courut dans tous les sens quand on prononça le nom de Frédéric Darko Yantala. Il gigotait, se tortillait, se trémoussait, agitait ses pattes. Pendant trois minutes, le chat semblait fêter la nomination de Fédy. Voici ce qu'ils avaient entendu : « Au titre du ministère de l'Économie, des Finances et du Budget, plusieurs nominations ont été signées. Monsieur Frédéric Darko Yantala, professeur des lycées et collèges, est nommé directeur général de la Banque Nationale du Crédit et de l'Épargne, en remplacement de Monsieur Dominique Mekoua, admis à faire valoir ses droits à la retraite. »

Pour décompresser, il se rendit dans son bureau pour lire les titres des ouvrages de sa bibliothèque. Il était tellement excité par l'avalanche de bonnes nouvelles en moins de quinze heures, qu'il voulait penser à autre chose, à la réalité de la vie qui se trouvait dans les livres. Après avoir lu tous les titres, un seul retint son attention. Il sortit l'ouvrage de la bibliothèque et retourna dans sa chambre. Il s'endormit en compagnie de cette brochure de vingt-huit pages intitulée *Le parfait manuel du vrai homme politique africain*. La quatrième de couvertu-

re ne donnait que le nom de l'auteur, Mango, sans aucune autre indication sur le contenu livre. Pas de nom d'éditeur ni l'année de l'édition, encore moins de mention d'un dépôt légal ou d'un ISBN, le numéro d'identité d'un livre.

Il arriva à Bamonda le vendredi soir, escorté d'une dizaine de voitures des cadres de la région. Malgré l'heure tardive, la population lui réserva un accueil chaleureux. Une jeune fille lui remit un bouquet de fleurs. Elle était jeune et belle avec une poitrine généreuse. Cette fois-ci, il s'installa dans la plus belle résidence du village, construite par un diplomate. À minuit, il réussit à s'entretenir en tête à tête avec Bruno Kamam. Dans la brochure, il était écrit : « Le vrai homme politique ne reçoit ses confidents et ses hommes de confiance que tard dans la nuit. » Bruno lui fit part de son programme des deux jours à venir et l'entretint des contacts qu'il avait eus dans toute la province avec les uns et les autres en vue de le faire gagner aux deux élections à venir.

« Qui sera mon adversaire le plus sérieux dans les deux élections à venir ?

- Incontestablement Jacob Koume. Il est très riche.

- Je sais comment nous allons le rendre détestable aux yeux des électeurs. Écoute-moi bien. »

Dans la brochure, à la page deux, l'auteur inconnu conseillait au vrai politicien : « Pour abattre l'adversaire politique qu'il faut absolument considérer comme un ennemi, l'arme la plus efficace est la calomnie la plus abjecte. Il faut lui coller un mensonge abject que pourraient croire ses partisans les plus farouches. » Après avoir passé en revue les maux qui pouvaient ternir l'image de l'adversaire, ils s'arrêtèrent sur l'homosexualité. Kaman n'aura qu'à dire à une seule personne, sur le ton de la confidence, que Jacob Koume est homosexuel.

S'il est riche, c'est parce qu'il se comporte en femme avec des hommes fortunés d'Europe et d'Amérique où il a de nombreux amis. D'ailleurs, les gens de la province ne le voient-ils pas plusieurs fois dans l'année, avec ses partenaires étrangers ?

Lorsque Fédy rentra dans sa chambre, il était deux heures du matin. Il vit dans son lit la jeune fille qui lui avait remis des fleurs. Elle ne dormait pas encore. C'était un « don » du chef du village. Il ne devait pas le refuser et il n'avait pas l'intention de le faire. Elle était vraiment belle. Il était ravi de savoir qu'il était le premier. Elle avait seize ans. « Rien qu'à cause de toi, je viendrai quatre fois par mois au village. »

Les festivités furent variées le samedi et le dimanche. Et c'était ce dernier jour dans le stade de fortune, au moment du lancement de la coupe qui portait son nom, avant le coup d'envoi, que Fédy commença à lancer des billets de banque à la foule en faisant le tour du terrain. À la mi-temps, il refit la même chose. À deux minutes de la fin, il fit arrêter le match afin de jeter encore des billets de banque sur les spectateurs devenus plus nombreux. Quand il quitta le terrain, de son véhicule, il jeta encore de l'argent sur la foule qui se bousculait pour ramasser les billets. Depuis le début, c'était Kaman qui tenait le sac rempli d'argent. Frédéric savait maintenant que ceux qui jettent de l'argent sur les foules ne le font jamais avec leur propre argent. Avant son départ, M. Okéké, lui avait remis suffisamment d'argent pour le faire et lui avait dit ceci : « Pour encore un siècle, en matière de politique, la population africaine préférera toujours les gens de sa tribu et ceux qui ont de l'argent. Vous n'avez pas besoin de leur parler de programme politique, ils s'en fichent royalement. Ce qui intéresse nos populations, c'est l'argent et un peu, les promesses. Je te viendrai toujours en aide dans ce domaine. »

La rumeur s'était répandue en moins de deux jours dans toute la province : Jacob Koume était homosexuel depuis fort longtemps. Tous ses amis blancs étaient devenus ses amants. La rumeur disait encore que ses quatre enfants n'étaient pas de lui. Il avait, dit-on, signé un pacte avec sa femme. Il lui donnait tout. En conséquence, elle ne devait jamais dire qu'ils n'avaient pas de rapports sexuels. En se présentant comme une épouse parfaite, personne ne saurait rien de l'homosexualité de son mari.

Au lit, la petite Kimberly informa Fédy que l'homme le plus riche de la province n'était qu'un homosexuel, un vrai sacrilège pour elle. Le manuel ne l'avait pas dit, mais en politique, plus le mensonge est gros, mieux il passe. Fédy pouvait dormir heureux.

Le lundi matin, avant son retour sur Kroubaville, Bruno le conduisit dans un campement non loin du village, pour rencontrer Bamori, un féticheur de grande réputation. Il avait une quarantaine d'années et vivait avec un jeune homme. Dans sa grande case se trouvaient dispersés dans un grand désordre, des peaux d'animaux, des squelettes, des plantes et de nombreux canaris.

« Bamori, voici l'homme dont je t'avais parlé la semaine dernière, dit Bruno.

- J'ai beaucoup entendu parler de lui la semaine dernière. Soyez les bienvenus dans ma pauvre demeure. Que puis-je faire pour vous que Dieu refuse ?

- Monsieur Yantala veut devenir le leader incontesté de la province et plus tard du pays. Nous voulons déjà triompher aux élections législatives et municipales sans aucune difficulté, ajouta Bruno.

- C'est toi qui parles, et l'intéressé lui-même ? Que veut-il au juste ?

- Parle Fédy ! Bamori peut tout pour toi.
- Comme l'a dit Kaman Bruno, je veux gagner les élections à venir afin que mon destin, que je souhaite lumineux, s'éclaircisse davantage. En fait, c'est un poste gouvernemental que je souhaite. J'aimerais devenir ministre de l'Enseignement secondaire après les élections. J'ai trop souffert dans la vie et je voudrais maintenant commencer à jouir de cette vie comme j'ai vu de nombreuses personnalités du monde politique le faire.
- Pour les élections, vous n'aurez aucun problème pour gagner avec une bonne marge. Le candidat adverse est déjà battu d'avance et il le sait. Il ne lui reste plus qu'à se venger. Il s'y prépare depuis hier soir en cherchant à mettre fin à tes jours par des travaux mystiques. Pour neutraliser ses maléfices, il te faut enterrer vivant un bœuf noir avant ton départ, sinon tu auras de graves difficultés. C'est tout ce que je peux faire pour toi ; fais ce sacrifice pour te protéger contre la mort. Que dis-tu ?
- On verra.
- On verra ! Un politicien ne dit pas cela. »

Frédéric Darko Yantala se souvint de quelques lignes de sa brochure : « L'homme politique africain véritable doit confier son destin à un thaumaturge doublé d'un occultiste très proche de Lucifer tout en se montrant fidèle aux pratiques religieuses consacrées à Dieu, l'Éternel, afin de mieux cacher son penchant pour l'occultisme, la seule voie pour sa réussite et son élévation dans la société. »

« Que pouvez-vous faire pour moi afin qu'on m'appelle dans le prochain gouvernement ?

- Il me faut le sang d'un homme.
- Le sang d'un homme ! Je ne suis pas encore prêt pour cela. Par quel autre sang peut-on remplacer celui d'un homme ?

- Le sang d'un chien. Il a la même valeur que celui d'un homme, mais il faudra sept chiens pour faire un homme.
- On verra.
- Toi, tu dois toujours voir, fit Bamori en riant. »

Fédy quitta le chef-lieu de la province, escorté cette fois par un seul véhicule. Il était impatient de retrouver sa nouvelle demeure. Il ne restait plus que deux kilomètres pour atteindre la capitale quand le véhicule quitta la chaussée et fit cinq tonneaux. Fédy et le chauffeur n'eurent aucune égratignure, mais la voiture était démolie. Personne ne pouvait croire qu'un individu ait pu sortir de cet amas de ferrailles. Fédy se souvint des propos de Bamori. Monsieur Okéké lui demanda d'aller immédiatement dans une clinique. Il s'y rendit et y resta toute la nuit. Sylvie resta auprès de lui. Elle lui donna quelques détails concernant leur mariage prévu pour ce samedi. Seul le ministre et ses collaborateurs s'occupaient de ce mariage. On demandait seulement au marié de se présenter à l'heure du mariage. Il n'était informé d'aucune décision le concernant. On lui trouva même une mère plus présentable qui devait le tenir par la main au cours des différentes cérémonies. Il quitta la clinique à dix heures. Quand il revint chez lui, il trouva un autre véhicule 4X4 identique à celui qui avait été entièrement détruit. Il appréciait la puissance financière de son beau-père. Il voulait plus tard imiter le ministre Okéké.

Il se rendit à son bureau, reprit son petit livre et tomba sur cette page : « Les journalistes africains n'ont aucune conviction. Écrasés par la misère, ils seront d'un secours inestimable pour détruire vos ennemis. Donnez-leur seulement à manger. » Jacob Koume fera les frais de cette leçon. En attendant, M. Frédéric Darko Yantala se préparait en pensée, à la passation de service entre le directeur partant et lui, prévue pour le lendemain.

Il arriva à l'heure prévue. Tout se passa en moins d'un quart d'heure. Désormais, il était M. Frédéric Darko Yantala, le directeur général de la Banque Nationale du Crédit et de l'Épargne. Resté seul dans son très vaste bureau, il pleura de joie, mais il sécha ses larmes très rapidement. L'une des trois secrétaires venait de sonner à la porte. Elle venait annoncer une visiteuse qui avait obtenu un rendez-vous et qui avait insisté pour rencontrer le directeur avant tout le monde.

« Demandez à cette dame d'attendre cinq minutes.

- Je crois qu'elle n'a pas le choix.

- Ce n'est pas une manière de parler à son patron. Faites très attention avec moi, je ne suis pas votre ami, mais votre supérieur. Cette situation de laisser-aller qui régnait dans cette maison avec mon prédécesseur n'aura pas droit de cité avec moi. »

Frédéric Darko Yantala sortit un petit aigle de son sac et l'installa sur le bureau. Il plaça son pouvoir sous la bénédiction et la puissance de l'aigle, le roi des oiseaux. « Doté de serres puissantes, d'une vue perçante, d'un bec redoutable, l'aigle fait des reptiles, oiseaux ou petits mammifères, sa proie. Il domine avec aisance les prairies et les forêts au-dessus desquelles il construit son aire. Lorsqu'il vieillit, des excroissances de peau se forment autour de son bec, ce qui, à terme l'empêcherait de se nourrir. Mais l'aigle ne veut pas se laisser mourir de faim. Avec force, il frotte son bec contre les aspérités des roches jusqu'à ce que les membranes soient sectionnées et son bec libéré. Il peut, à nouveau, se rassasier des festins de la prairie ! » L'aigle pouvait enfin recevoir son premier visiteur.

La visiteuse qui franchit le seuil de son bureau était d'une beauté éblouissante. C'était une eurasiennne. Elle était dotée d'un charme imparable. En outre, sa sensualité aurait pu

réveiller les ardeurs d'un eunuque. Elle sourit et une lueur farouche s'illumina dans son regard. Elle s'approcha du directeur et l'embrassa sur la bouche. Le parfum de cette femme d'une trentaine d'années captiva les sens de Fédy. Certaine d'avoir réussi à troubler l'homme, elle se précipita dans ses bras. Il ne résista pas et la serra très fort. En parfaite séductrice, elle se libéra pour aller s'asseoir devant Fédy qui faillit pleurer de désespoir. Il la dévisageait longuement.

« Madame...

- Madame Guini
- Madame Guini, vous êtes une très, très belle femme.
- Merci. C'est ce qu'on dit. Vous êtes également un bel homme.
- Merci. J'envie votre mari.
- Et moi, que vais-je dire ? J'aurais bien voulu être à la place de votre épouse.
- Je crois que cela ne saurait tarder.
- Si je devenais votre épouse, vous perdriez pas mal de choses, mais en nous voyant dans la discrétion, chacun de nous y gagnera. Je suis venue vous proposer des stratégies pour que nous puissions gagner beaucoup d'argent tous les deux.
- Je suis tout ouïe. »

Josiane Guini dévoila son stratagème d'enrichissement à Fédy. Cela dura près de deux heures. Avant de le quitter, elle lui proposa de la rencontrer prochainement dans une capitale européenne où ils pourront s'aimer loin des regards indiscrets. Elle lui exposa les moyens de voyager sans déboursier un seul franc tout en s'enrichissant. La dame partie, Fédy eut le vertige du pouvoir. Il ne tenait plus sur ses jambes. Il avait l'impression de planer comme l'aigle, son symbole. « Le vrai homme politique doit planer en permanence pour ne pas avoir pitié et regretter ses actes. Il lui est fortement recommandé de consommer régulièrement de la drogue douce ou

forte. Les peuples craignent les fous. La drogue rend fou. Devenez donc fous pour mieux maîtriser les peureux appelés le peuple. » La belle dame lui avait proposé de vendre de la drogue. Sa position lui permettrait de le faire sans attirer les soupçons. Elle lui avait dit que les hommes politiques, les artistes célèbres, les poètes, les hommes puissants dans la société ont un besoin permanent de drogue pour mieux exercer leur tâche quotidienne. Qui penserait que les personnes qui viennent dans son bureau achètent ce produit qui fait planer ? Frédéric Darko Yantala voulait devenir riche et il croyait l'être avec ses nouvelles possessions. Il ne savait pas qu'il pouvait obtenir cinq fois ce qu'il avait déjà. Il ne pouvait plus rester en place. La richesse subite était devenue sa préoccupation unique. Il fit appeler ses deux secrétaires et leur demanda s'il leur était possible de lui trouver un chat noir avant midi.

« Si vous voulez rester dans mes bonnes grâces, trouvez-moi ce chat noir avant midi.

- Nous allons nous concerter et vous trouver ce chat noir.

- Convoquez-moi pour la semaine prochaine une réunion avec tous les directeurs et chefs de service. En attendant, je ne veux recevoir personne de la banque. Je dois apprendre mon métier avec un spécialiste que le ministre a mis à ma disposition. Il arrive à quinze heures. Mon chat doit arriver avant lui. »

Le chat noir trouvé se fit remarquer aussitôt en courant un peu partout dans le bureau avant de se blottir dans un angle. Frédéric Yantala Darko fit venir des manutentionnaires de la banque pour déplacer son bureau. Quand il rentra chez lui, la nuit, Ligne de chance le bouda. Il savait que son maître avait trouvé un autre chat, cet animal baptisé Ordinateur.



La bête noire

CHAPITRE

8

C'est l'épouse d'un président d'une institution de la République qui prit la main de Frédéric pour entrer dans la mairie. Il n'avait jamais vu cette dame qu'on présentait à l'assistance comme sa mère. Son témoin était un ministre qu'il voyait aussi pour la première fois. Le président de la République était le parrain de ce mariage. La salle de la mairie était exclusivement réservée aux personnalités politiques et aux personnes très riches. Les personnes de la famille de Yantala restèrent dans la cour de l'hôtel de ville. Après le mariage civil, un long cor-

tège s'ébranla vers la cathédrale. On pouvait compter plus de mille cinq cents voitures dans le cortège. Jamais la ville n'avait vu une si grande solennité. À la cathédrale, le témoin du marié était un ambassadeur inconnu de Fédy. Comme à la mairie, ceux qui entrèrent dans l'enceinte de l'église étaient sélectionnés avec une carte particulière.

Fédy entra dans une église pour la première fois. Il n'avait pas obéi aux lois de l'Église afin de bénéficier de ce sacrement important. Non seulement, il n'était pas catholique, mais il n'avait fait aucune préparation au mariage avec un prêtre. Même Chérie Bibi, dont la laideur était masquée par un bon maquillage et une robe de mariage d'une grande valeur, ne s'était pas confessée. Il y a belle lurette qu'elle ne fréquentait plus l'église. Et ses parents non plus. Ils n'y venaient que pour des occasions officielles, les mariages ou les décès de personnalités politiques importantes ou des membres de leur famille. Mais, les parents de Chérie Bibi avaient de très bons rapports avec l'épiscopat et le clergé.

Frédéric Yantala Darko reçut la communion, le corps du Christ. À la fin du mariage, le chef de l'État offrit une grande réception dans les jardins de la présidence. Ici encore, une sélection fut opérée. Les autres invités, en particulier les membres et les amis du marié se retrouvèrent dans la salle de banquet d'un hôtel situé à cinq kilomètres de la présidence. Ils se sentirent heureux même s'ils ne virent pas le gâteau des mariés. Dans cette salle de banquet, une variété de mets et toutes les boissons inimaginables étaient à la disposition des invités. Ils ne boudèrent pas leur plaisir. Chaque invité reçut un cadeau en partant. Les femmes eurent des complets de pagnes et les hommes, des chemises. Et ils étaient plus d'un millier. À la présidence, les cadeaux avaient encore plus de

valeur. Les trois cents invités qui eurent accès au jardin de la présidence reçurent des bijoux en or ou en diamant et des enveloppes contenant de grosses sommes d'argent. Les mauvaises langues et les rumeurs diront que le mariage de la fille du ministre des Finances avait coûté des milliards sortis des caisses de l'État pour ne pas dire du pays.

Dès la fin de la cérémonie, après que les mariés eurent changé de vêtements chez les Okéké, ils furent escortés immédiatement à l'aéroport. Ils partaient en voyage de noces. Le marié connut leur destination au moment de l'embarquement. On ne lui avait rien dit et la mariée avait les billets d'avion. Dans l'avion, Sylvie commença à ronfler. Elle ne se réveilla qu'à l'arrivée à Paris. Avec leur passeport diplomatique, les formalités se passèrent rapidement. La limousine de l'ambassadeur de leur pays les attendait à la sortie de l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle. Outre l'ambassadeur et son personnel, des diplomates africains les accueillirent. Monsieur et Madame Yantala furent immédiatement conduits à leur hôtel.

Et quel hôtel ! L'un des plus beaux palaces au monde, en l'occurrence le Ritz de Paris. Ils prirent leur quartier dans une suite en catégorie de prestige qui avait été occupée par de nombreux chefs d'État, des princes, des rois et d'autres personnalités du monde des arts et du spectacle. Celui qui n'a pas dormi une nuit au Ritz ne connaît pas encore le bonheur. Malgré la superbe demeure offerte par son beau-père, Yantala ne savait pas qu'on pouvait trouver un tel luxe dans un hôtel. Il passa environ une heure à admirer ce joyau qui semblait le transporter dans un paradis terrestre. Il passa près de deux heures dans la salle de bains. Quand il en ressortit, sa femme qui venait de se réveiller lui demanda de se coucher sur la moquette afin qu'elle puisse se livrer à son sport favori : mar-

cher sur lui. Il n'hésita pas une seconde. Il était prêt à tout subir pour profiter pendant longtemps de ce luxueux site qu'est le Ritz, même si, Sylvie voulait déféquer sur lui. L'argent n'a pas d'odeur. Combien de fois n'avait-il pas prononcé cette phrase ? Pendant une trentaine de minutes, la grosse et vilaine Chérie Bibi piétina tout son corps et il continuait de sourire.

« Imbécile, tu peux te lever maintenant et prendre un bain. Je te réserve une autre surprise.

- Je suis à tes ordres, madame Yantala.

- "Madame Yantala", ne prononce plus ce nom devant moi. Penses-tu que ce vilain nom me ressemble ? Je suis et je resterai Sylvie Okéké. Seulement devant le président de la République et pendant les cérémonies officielles, je serai madame Yantala. Mais en privé et même devant mes parents, tu dois dire madame Sylvie Okéké. Mon nom ne doit pas se confondre avec la pauvreté. Compris ?

- Comment ne le comprendrais-je pas, toi mon bonheur ?

- Mon beau gosse, dépêche-toi de prendre ton bain. Une surprise t'attend.

- Je cours. »

En sortant de la salle de bains en peignoir, Fédy fut accueilli par Chérie Bibi qui le serra très fort dans ses bras avant de le renverser sur le lit. Elle lui donna du plaisir jusqu'au crépuscule. Fédy pleura de joie et se mit plusieurs fois à genoux devant son épouse pour la remercier de sa générosité.

« Tu sais que ma grossesse sera bientôt visible ?

- Un bébé avec toi, ce sera le plus beau jour de ma vie.

- Ce n'est pas aujourd'hui qu'a commencé son cheminement de neuf mois. C'était la première fois, notre première fois. Maman m'a déjà fait subir les tests et papa était heureux. Les parents pensent qu'on ne s'arrêtera pas à un seul enfant. Ils

souhaitent que nous ayons deux enfants, une fille et un garçon.

- Cette bonne nouvelle s'arrose au champagne dans un restaurant sur la Tour Eiffel.

- Tu connais la Tour Eiffel ?

- À travers les images.

- On n'ira nulle part. Nous sommes là pour notre lune de miel et il n'est pas question de sortir de cette chambre, sauf pour nous rendre à l'aéroport. Tout est à notre disposition ici. Une gouvernante est à notre service vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Dans quelques instants, elle nous apportera notre repas du soir et des bouteilles de champagne. Tu demanderas tout ce que tu veux manger. J'ai en ma possession une des cartes de crédit de mon père qui a une provision de quelques centaines de millions. On peut tout faire.

- C'est que moi, je ne connais pas Paris et j'aurais bien voulu acheter des habits de qualité.

- Ne t'inquiète pas ! Tout est prévu. Un employé t'apportera tout ce que tu veux après avoir pris tes mesures et demandé tes goûts. Tu pourras venir visiter Paris quand tu voudras, après notre lune de miel. Avec le poste de responsabilité que tu as, Paris n'aura bientôt plus de secret pour toi.

- Chérie Bibi, tu es un ange ! »

Après le dîner gargantuesque qu'ils prirent, ils se soûlèrent au champagne et dormirent jusqu'au lendemain à midi. La gouvernante les réveilla. Chérie Bibi avait des maux de tête terribles et fut obligée de consulter un médecin, à la grande inquiétude de son mari.

Après quarante-huit heures dans ce grand luxe, ils partirent directement à Roissy. Le couple était, comme à l'aller, dans la limousine de l'ambassadeur assis auprès du chauffeur. Deux

autres voitures transportaient les valises du couple ainsi que les cadeaux offerts par des diplomates africains. Fédy avait pour lui seul, sept lourdes valises. À leur retour à Kroubaville, trente voitures les attendaient avec différentes personnalités pour les conduire à leur domicile. Les parents de Sylvie n'arrivèrent que très tard dans la nuit pour les saluer. Frédéric Darko Yantala se mit devant eux, dans une position d'adoration. Le ministre lui demanda de respecter sa fille au risque de se retrouver dans la pauvreté ou de perdre la vie.

Après le départ de ses parents, Sylvie s'installa dans sa chambre. Fédy se précipita auprès d'elle en la suppliant de venir honorer sa chambre à lui, à cette occasion où ils se retrouvaient pour la première nuit dans leur nouvelle maison.

« Fédy, je n'aime pas les hommes. Je préfère les femmes. Ne cherche donc pas à m'importuner. Reste tranquille, quand je voudrai de toi, je viendrai dans ta chambre. Il m'arrivera souvent d'être en compagnie de certaines femmes que tu connais ou non et qui passeront des jours ou des nuits avec moi, je te demande d'ores et déjà de ne pas leur poser de questions ni même de les regarder. Tu auras toujours ta part, même si elle est minime. Je ne voulais pas me marier, mais on m'a forcé la main, ne cherche donc pas à me fâcher. L'essentiel pour nous, c'est d'avoir un enfant.

- Et si j'ai des besoins biologiques que dois-je faire ?
- Attendre le jour où j'aurai besoin de toi. Et gare à toi, si j'apprends que tu as des relations extra-conjugales. Tu le regretterais toute ta vie. Embrasse-moi et repars dans ta chambre. »

Fédy ne trouva pas facilement le sommeil. Il resta des heures à réfléchir sur la condition de sa femme. Il ne pouvait pas comprendre que sa femme lui dise qu'elle préférerait les femmes, elle qui devrait rester des heures avec lui pour profiter

des relations intimes. Finalement, il conclut que sa femme mentait. Elle voulait certainement tester son degré d'amour. Il allait au contraire redoubler d'affection pour elle. Il ne se laissera pas prendre dans ce piège grossier. N'avait-il pas appris, il y a cinq ans, que les femmes qui aiment les femmes n'acceptent jamais les relations intimes avec les hommes tant qu'elles ne sont pas accompagnées par d'autres femmes ? Or, Sylvie restait en sa compagnie sans une autre femme à ses côtés. Il la laisserait dormir avec ses amies sans s'inquiéter. Il savait qu'elles ne feraient rien d'anormal. Sylvie était une enfant gâtée et capricieuse. Même si elle était lesbienne, il l'accepterait devant tous les avantages qu'il accumulait dans ce mariage. Il attendrait un mois avant de se faire une idée exacte du comportement de sa femme. Il savait que s'il constatait un comportement sexuel anormal chez sa femme, il prendrait une maîtresse en cachette. Il pensa alors subitement à Sarah. Maintenant qu'il avait les moyens, il pouvait se pencher vers les filles pauvres. Avant de dormir, il appela Ligne de chance pour qu'il vienne dans son lit, mais il refusa. « Viens mon chat préféré, demain, je vais chasser ton rival. »

Le gros chat noir sauta aussitôt sur le lit. Fédý comprit que la paix était revenue entre eux. En se réveillant le matin, il trouva la solution. Désormais, Ligne de chance le suivra au bureau. Les secrétaires ne comprirent pas l'attitude de leur patron, qui dès son retour, demanda de chasser l'autre chat noir de son bureau.

Ce matin-là, il fut étonné de voir sur son bureau une grosse pile de lettres marquées pour la plupart du cachet « Personnel » ou « Confidentiel ». La quasi-totalité des correspondants, des connaissances et des inconnus lui demandaient une aide financière, du travail ou un soutien à des examens et des

concours. Des jeunes filles et des femmes, en des termes peu voilés, sollicitaient son amitié et son amour. Fédy donnait raison à Henri Kissinger qui a dit que le pouvoir était aphrodisiaque. Il se lamentait sur le sort de ses anciens collègues. Les plus fiers et hautains professeurs du collège se pliaient en quatre pour lui demander de l'argent. C'était vraiment son triomphe. Même les censeurs qui ne cessaient de lui rappeler ses nombreuses heures de retard dans la semaine le suppliaient de les recevoir. Le proviseur n'était pas non plus en reste. Il voulait, par l'entremise de Fédy, être reçu par le ministre des Finances pour son dossier bloqué depuis belle lurette dans ses services. Il ne pouvait pas, lui, l'ancien professeur ne pas s'extasier devant les formules de politesse. Tous terminaient leur lettre par la formule destinée à un supérieur : « Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mon profond respect. » ou : « Je vous prie d'agréer, Monsieur, mes remerciements respectueux. » Deux personnes seulement, sur la centaine, utilisèrent la formule adéquate : « Je vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments dévoués. » Il apprécia particulièrement la formule de politesse d'un étudiant. Ce dernier utilisa celle qui était destinée à un supérieur : « Recevez, Monsieur, l'expression de mon entier dévouement. »

Dans *Le parfait manuel du vrai homme politique*, l'auteur anonyme écrit ceci : « L'homme politique sera toujours l'objet de demande d'argent de la part des amis et des inconnus. Il ne doit rendre service qu'à très peu de solliciteurs. Les autres doivent se trouver en situation d'attente. C'est cette attente qui fait d'eux vos sujets qui peuvent vous rendre service à tout moment. C'est exactement comme le capitaliste qui crée le chômage pour mieux influencer les travailleurs. » Frédéric Yantala Darko apprenait vite et n'oubliait pas ses leçons.

Il appela l'un de ses anciens collègues qui vint rapidement le voir.

« Mon cher ami, je ne pensais pas que tu pouvais venir aussi vite, compte tenu des cours.

- Vous savez que cela ne rapporte rien d'enseigner à des cancers.

- Tu me vouvoies maintenant ?

- Vous êtes maintenant un grand type. Nous ne sommes plus dans la même catégorie, je vous dois du respect. Je sais faire la différence entre le directeur de la Banque du Crédit et de l'Épargne et l'ancien professeur de lycée. Ici, je suis devant le directeur général, je dois du respect à votre poste.

- J'ai lu ta lettre. Ta situation est vraiment alarmante. Je te propose de me déposer la semaine prochaine, une demande de crédit que je vais t'accorder le même jour. Ces quelques petits millions te permettront de créer quelques activités rentables.

- Mais, je n'ai pas de compte dans votre banque.

- Cela n'a pas d'importance. Ici, c'est moi qui décide et l'on exécute. Ma signature change la destinée d'une vie.

- Que Dieu vous bénisse ! Vous étiez destiné à un brillant destin. Car vous êtes intelligent, beau et charismatique. Je sais que votre ascension ne fait que commencer. Je vous vois encore plus haut.

- On ne va pas tarder à se quitter. Il y a du monde qui m'attend. Prends cette petite somme d'argent et un carnet de bons d'essence pour ta vieille voiture.

- Tout cet argent ? Il y a au moins trois cent mille francs !

- Ce n'est rien. J'ai trop d'argent à distribuer ce matin, c'est pourquoi je n'ai pas pu faire grand-chose. »

Justin Mangori se jeta aux pieds de Fédy pour le remercier en lui prodiguant des bénédictions sous l'œil amusé du directeur

général. Quand son ancien collègue sortit, il dit à la secrétaire venue lui annoncer le prochain visiteur, que les professeurs sont de pauvres types qui parlent beaucoup, mais n'agissent pas. Ce même jour, il fit distribuer par le planton, tous ses anciens habits à huit de ses anciens collègues. Ceux-ci souhaitaient le voir pour le saluer, le féliciter et le remercier. Mais Fédy leur fit dire qu'il n'avait pas le temps. « L'homme politique doit se mettre dans une position qui lui permette de voir les autres de haut. »

Quelques jours plus tard, un matin, trois hebdomadaires parurent. À la une, des informations concernant M. Jacob Koume, l'adversaire politique de Yantala. Le premier quotidien l'accusait d'avoir fraudé aux services des douanes avec des preuves à l'appui. Le second l'accusait d'être un des piliers de la fabrication de fausse monnaie. Le troisième était un journal de spectacle ; une rubrique confidentielle révélait ceci : « Madame Koume Jacob a été vue la nuit dernière dans les bras du bel homme et directeur de banque, M. Frédéric Darko Yantala. On raconte dans la capitale et en province que l'homme d'affaires est incapable d'honorer son épouse qui s'est consolée dans les bras de l'adversaire politique de son mari. » Les avocats de Jacob Koume portèrent plainte contre les trois quotidiens.

Les directeurs de publication, sous la protection de Fédy, savaient que rien ne leur arriverait. Le nouveau banquier et ses journalistes achetés savaient que les démentis et les plaintes pour diffamation poussent le lecteur à accorder plus de crédit aux informations étalées dans la presse. « L'homme politique ne doit pas hésiter à posséder l'épouse de son adversaire. C'est une nécessité absolue si on veut affaiblir l'adversaire pour toujours. Et si l'épouse résiste aux avances, il faudra

faire répandre la rumeur qu'elle est votre amante. L'électorat ou le peuple est comme la femme, il croit beaucoup aux mensonges et aux promesses. L'homme politique doit toujours se rappeler que la technique amoureuse de séduction de la femme est semblable à celle de l'électeur. Un véritable homme politique est un grand séducteur. Il lui faut de nombreuses amantes issues de toutes les régions du pays et cela amplifiera sa renommée. »

Il était vingt heures passées quand il raccompagna à l'ascenseur les trois directeurs de publication qui venaient de recevoir des enveloppes contenant des billets de banque. Fédý les encouragea à persister dans le dénigrement de son adversaire. « Vous serez les plus nantis des journalistes de ce pays. Je vous gâterai comme ce n'est pas permis. »

Maintenant, c'était le tour du dernier visiteur de la journée. Il avait placé volontairement cette visite en dernière position. Il s'agissait d'une de ses anciennes collègues appelée Alice Futaya que toute l'école avait baptisé Afuta. Elle exigeait qu'on l'appelât Madame, même si elle n'avait jamais été mariée. Elle méprisait tous ses collègues qu'elle traitait de pauvres. Ils avaient tous le même salaire, mais Afuta sortait avec des hommes de hautes classes de la société. Un de ses amants, ambassadeur d'un pays étranger, lui avait acheté une voiture luxueuse. Malheureusement, il ne resta pas longtemps. Au bout de deux ans, il retourna dans son pays situé dans la corne de l'Afrique. Les mauvaises langues rapportaient que le rapatriement du diplomate était dû à ses relations avec Afuta. Elle ne resta pas longtemps sans la compagnie d'un homme important. Elle était très belle malgré sa petite taille et ses trente-deux ans. Elle séduisait les hommes grâce à sa poitrine généreuse. Il était difficile de la voir sans avoir une érection sauf si

bien évidemment, on était impuissant.

Après l'ambassadeur donc, elle devint la petite amie d'un attaché culturel d'une ambassade d'un important pays européen. Elle resta trois ans dans l'appartement luxueux de cet autre diplomate. Durant ces années-là, son mépris pour ses collègues et même pour le proviseur était sans limites. Elle ne portait pas les mêmes habits plus d'une fois par mois. Le vêtement qu'elle portait le 4 avril ne pouvait être porté à nouveau que le 24 mai. Elle ne comprenait pas et n'admettait pas qu'un homme pût porter le même vêtement trois jours de suite et plusieurs fois par mois. Quant aux enseignantes, elle ne leur disait même pas bonjour quand elle remarquait leurs ongles au vernis écaillé ou leurs mèches de cheveux indisciplinées. Elle avait même dit à une dame, professeur de français, que ses vêtements sentaient mauvais. Elle venait de constater que sa collègue portait la même robe depuis quatre jours. Tout l'établissement la craignait et la détestait. Elle était professeur d'allemand et ses cours se déroulaient dans un silence impressionnant. Aucun élève n'osait bavarder. Elle était d'une sévérité implacable. Ses élèves de ce lycée français étaient traités de « plébéiens », des enfants de la plèbe. Quelquefois, il lui arrivait de donner de l'argent aux élèves ayant obtenu la moyenne à leurs devoirs d'allemand. Elle avait beaucoup d'argent. On racontait au sein de l'établissement, surtout au niveau de ses collègues, qu'elle venait de passer dix-huit mois sans toucher à son salaire.

Malgré son mépris pour certains, la quasi-totalité des professeurs lui demandait des prêts que d'autres oublièrent de rembourser. Elle ne leur réclamait pas son dû. Elle se contentait de leur dire qu'ils étaient pauvres, que leur salaire n'était qu'une bourse. Seul Frédéric Darko Yantala ne lui avait jamais demandé de prêt. Il se souvenait de l'humiliation que lui avait

fait subir une collègue durant sa deuxième année d'enseignement. Il avait juré de ne plus demander de prêt à une femme. En revanche, il tenta à plusieurs reprises d'inviter Afuta à sortir avec lui. Elle le tolérait à cause de sa beauté et de son élégance. Excédée, elle finit par lui dire qu'il était trop pauvre pour elle. « Frédéric, l'argent pour mon petit-déjeuner est deux fois supérieur à ton salaire. Ne t'amuse plus à me proposer d'aller prendre un verre. Nous ne sommes pas du même monde. Quand moi, je suis au septième étage, toi, tu es encore au deuxième sous-sol. Il suffit que nous vous accordions un petit sourire pour que vous vous croyiez tout permis. Tu es au niveau des petites filles sales de la classe de première ou de la terminale et même des petites secrétaires ou des caissières de supermarché. » Depuis ce jour, et cela remontait à deux ans, c'était la première fois qu'ils se parlaient. Elle avait envoyé une lettre de demande d'audience au directeur de la banque. Dès qu'elle entra dans le bureau de Fédy, elle se jeta dans ses bras pour l'embrasser avec fougue.

« Fédy, tu as vraiment changé. Est-ce bien toi ?

- J'ai vraiment changé à ce point ?

- Tu sens la puissance.

- Et ton petit diplomate ?

- Il est reparti depuis six mois. Je suis un cœur libre. Je suis à prendre, prends-moi.

- Il faut que tu t'excuses pour tes phrases blessantes que tu as prononcées à mon égard. »

Aussitôt, elle croisa les bras dans le dos et se mit à genoux pour lui demander pardon. Sa voix était basse et rauque. Il la laissa dans cet état cinq minutes avant de lui demander de se relever, mais cette fois-ci, d'enlever ses vêtements et de se coucher sur la moquette. Il s'unit à elle à deux reprises. Quand elle se rhabilla, elle commença à sangloter sur ses malheurs.

« Fédy, depuis des années, malgré tous les soins, je n'arrive pas à avoir un enfant. Le dernier diplomate qui m'aimait à la folie m'avait promis monts et merveilles, si je lui faisais un enfant. Nous avons tout tenté sans succès. Je suis trop dure parce que je n'arrive pas à avoir d'enfant.

- Tu m'avais dit depuis longtemps que tu aurais ton petit métier.

- Je ne te comprends pas.

- J'ai une recette infailible. Tu sais, j'ai fait des études magiques.

- Je ne le savais pas. J'ai été trompée par de nombreux charlatans, mais comme tu es un homme de grande classe, je peux prendre ta recette.

- Commence à écrire ce que je vais te dicter.

- Je n'ai pas de stylo, peux-tu m'en prêter un ? Ton bureau est magnifique.

- Prends mon stylo.

- Il est si beau. J'espère que tu vas me l'offrir.

- Impossible. C'est un stylo que seuls les directeurs de banque doivent utiliser. Comment peux-tu penser un seul instant que ce stylo puisse se trouver entre les doigts d'un professeur corrigeant des devoirs de petits élèves nuls ?

- Tu te moques de moi. Donne-moi la recette.

- Écris, mon bébé.

- Oui, mon amour.

- Je cite le grand Flamel Nicolas : "Si une femme ne peut concevoir, qu'on lui fasse boire le lait d'une jument, et qu'ensuite un homme plus jeune qu'elle la connaisse. Elle concevra aussitôt."

- Est-ce que la magie est une bonne chose ?

- Celui qui n'a pas tout essayé ne doit pas se plaindre de la médiocrité de sa vie.

- Moi, j'aimerais t'épouser et avoir un enfant avec toi.

- Je suis déjà marié.
- Avec cette vilaine fille !
- En matière de mariage, les plus vilaines femmes sont les plus rentables. Je peux aussi t'aider à connaître ton futur mari.
- J'espère qu'il ne sera pas noir. Ils ne sont pas rentables.
- C'est dans Le livre des Épouseux. Voici ce qu'il faut faire pour voir en dormant, la personne qu'on épousera. Dans la nuit du dernier jour de février au premier mars, la jeune fille se réveillera et, aux douze coups de minuit exactement, entrouvrira sa fenêtre et prononcera les paroles suivantes : "Bonjour, mars, comment te portes-tu, mars ? Fais-moi voir en dormant, le mari que j'aurai de mon vivant." Elle se rendra alors à son lit à reculons, se couchera, toujours à reculons, dira cinq Pater et cinq Ave et s'endormira. Dans son sommeil, elle verra en rêve le mari qui lui est destiné. »

La nouvelle fit l'effet d'une bombe dans le pays. Le gouvernement, à l'issue d'un Conseil des ministres, venait de reporter les élections législatives et municipales de deux mois et fixer la date du scrutin le même jour. Les raisons étaient essentiellement financières. Les opposants condamnèrent avec la dernière énergie cette tentative de fraude et dénoncèrent la corruption du régime. Ils refusaient toute idée d'organiser les deux élections le même jour. Kama Bruno vint le soir même de Bamonda pour concevoir avec lui la nouvelle stratégie à adopter dans les deux mois à venir. Et c'est au cours de leur discussion que jaillit l'idée d'organiser des marches dans la province pour soutenir le régime que les bailleurs de fonds refusaient d'aider financièrement pour organiser les élections à cause de sa corruption visible. Fédy se demanda pourquoi ne pas le faire aussi dans la capitale. Il lança alors à partir de la presse, de la radio et de la télévision, une vigoureuse action de soutien au régime. En tant que directeur de banque, il disait

comprendre les problèmes budgétaires mieux que les opposants qu'il traitait d'apatrides, de vendus à l'étranger, d'incultes et de tribalistes. De nombreux cadres et intellectuels se mirent à sa disposition. Il distribua de l'argent à des jeunes et à des femmes dans les quartiers. L'opposition dénonçait l'utilisation des biens de l'État à des fins politiques. Les répliques de Yantala étaient sans pitié. Il ridiculisait les opposants qu'il présentait comme des aigris, envieux du succès du pays. La marche fut un véritable succès. Un raz-de-marée se rendit sur la place de la République pour soutenir la décision de coupler les élections le même jour. Les discours, tous démagogiques, soutenaient le président et son gouvernement. De nombreux ministres prirent part à la manifestation. Dix-huit discours furent prononcés. Le meeting prit fin avec des concerts d'artistes les plus en vogue. Afuta se distinguait par son habillement aux couleurs de la République. Tous les élèves de son lycée prirent part à cette gigantesque manifestation. La réussite de cet événement était due essentiellement à la propagande dans les médias et à une journée décrétée chômée et payée sur toute l'étendue du territoire.

Anatole qui occupait un poste de médecin sans avoir passé le concours d'intégration, prédit un avenir brillant à son cousin Fédy. « Tu t'imagines que tout le pays sait désormais qui est Frédéric Darko Yantala. C'est bien d'avoir de l'argent, mais la célébrité et la popularité sont mieux, nettement mieux. Que valent des milliards sur des comptes bancaires si personne ne parle de vous ? Cher cousin, nous pouvons maintenant sourire à la vie. Le plus beau reste à venir. »

À minuit, son beau-père le réveilla pour le conduire à la résidence du Chef de l'État. L'entretien ne dura pas plus de cinq

minutes. De nombreuses personnes attendaient d'être reçues. Le président le félicita et lui remit un sac de dix kilos de monnaie étrangère. Son beau-père lui dit qu'en politique, la fidélité et la loyauté sont toujours récompensées.



La bête noire

CHAPITRE

9

Couché dans sa chambre avec sa bête noire qui semblait malade, Fédy se rappelait les propos de son ancien coiffeur. Au temps où il le coiffait, celui-ci parlait des hommes politiques. Il pensait qu'ils étaient vraiment bêtes. « Pour les amener à vous demander de l'argent ou pour leur soutirer de l'argent, il suffit de leur chanter des louanges et vous avez ainsi suffisamment d'argent pour au moins trois mois. La dernière fois, j'ai rencontré un homme politique de ma région. Je l'ai salué et je l'ai regardé dans les yeux. "Monsieur Yovo, vous êtes

un bel homme. Votre cravate est superbe. Le saviez-vous ? Je ne le crois pas. Il faut des gens comme nous pour le savoir et vous le dire. Et moi, je vous dis que votre cravate est sans doute unique dans ce pays. Non seulement, elle est belle, mais la qualité du tissu montre qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir la même. Je suis persuadé qu'elle a été achetée dans une boutique de luxe à Paris ou dans un magasin réservé à de hautes personnalités françaises. Je ne veux même pas parler du tissu de votre costume. D'après ce que je sais, il n'est porté que par les lords anglais. En portant ce costume ce matin pour vous rendre à une réunion politique, vous montrerez aux autres politiciens que votre niveau social est supérieur au leur. Votre paire de chaussures, que j'ai vue récemment à la télévision, n'est vendue qu'au pays de Galles et dans une seule boutique. Faire l'aller et retour au pays de Galles, seulement pour acheter une paire de chaussures est le fait des grands hommes, ceux qui sont nés sous une bonne étoile, comme les dirigeants des nations. Je vous jure, monsieur Yovo que vous serez plus tard, le responsable suprême de ce pays. Vous êtes déjà connu dans ce pays, mais vous méritez encore plus d'honneurs. Permettez-moi d'imaginer avec quelques amis, des actions dynamiques qui vous rendront encore plus célèbre dans ce pays !" Il me prit par la main comme si j'étais son meilleur ami. Nous nous rendîmes dans son bureau. Il me remercia beaucoup pour mon intelligence. Il se tenait à ma disposition pour toute action pouvant le conduire très loin dans sa carrière politique. Il ouvrit un coffre-fort et sortit plusieurs enveloppes avant de m'en remettre deux. J'attendis la nuit, quand ma femme et mes enfants s'endormirent profondément pour découvrir le contenu des enveloppes. Je criai : "Mon Dieu !" Heureusement, ma femme ne se réveilla pas. J'avais reçu trois millions de francs. Ma femme ne le saura jamais jusqu'à son départ. Je suis allé dès le lende-

main, demander la main d'une très jeune fille. La dot et les frais relatifs aux différentes cérémonies du mariage ont absorbé la moitié de mon argent et l'autre moitié a été dépensée dans les achats de meubles. Le peu qui restait a disparu avec ma nouvelle femme qui s'est enfuie, mais je ne regrette rien. J'ai vécu trois mois comme un homme riche. Mais, c'est pour vous dire que les hommes politiques sont comme les femmes, ils aiment les flatteries. Si les femmes vous donnent leurs corps, les hommes politiques vous donnent de l'argent. C'est la seule différence. »

Avec tout ce qu'il avait obtenu la nuit dernière, Fédy se rappelait les propos de son coiffeur qu'il fréquentait encore, il y a quatre mois. Ses nouvelles responsabilités ne lui permettaient plus de se rendre dans son ancien quartier. Les oiseaux du même plumage doivent voler ensemble. Il contestait cet adage. Aujourd'hui, il appréciait sa véracité.

Les collaborateurs et les employés de M. Frédéric Darko Yantala qui étaient méfiants au départ commencèrent à le vénérer profondément après la réussite de son meeting et la diffusion par la télévision de son image dans tout le pays. Chaque cadre devenait une sorte d'esclave pour le remplacer quand il ne sera plus à ce poste ou faire partie de son cabinet ministériel. Tous étaient convaincus qu'il n'en avait plus pour longtemps à la banque. Chaque jour, on lui attribuait différents postes ministériels. Celui qui revenait souvent était celui de ministre de l'Éducation nationale.

Fédy savait tout cela par une employée de la banque. Personne ne pouvait la soupçonner d'entretenir des relations intimes avec le patron. Elle n'était qu'une simple opératrice de saisie. Le véritable rôle que lui assigna Fédy était de surveiller

le personnel, de rapporter leurs faits et gestes. Le balayeur du bureau était chargé de transmettre au patron le rapport quotidien de l'employée. Il rencontrait la jeune fille à des heures tardives, une fois par semaine, dans un studio luxueux. Elle lui faisait alors un rapport complet, avant de l'aider à se détendre et de recevoir son enveloppe. Fédý savait qu'on ne pouvait pas diriger les gens sans avoir des espions parmi eux. Cela évitait de tomber dans des pièges tendus par les adversaires et tous ceux qui voulaient l'échec du dirigeant. Les hommes politiques le savaient mieux que quiconque. Son beau-père lui avait demandé avec insistance de s'appuyer sur le petit personnel, les chauffeurs, les balayeurs et autres petits ouvriers. L'idée de recruter une jeune employée était venue de sa propre initiative avec la participation de celui qui entretenait son bureau.

Il avait donné rendez-vous à Sarah ce soir-là. Elle était émerveillée de le voir dans un bureau aussi somptueux. Elle se blottit dans ses bras. Il la trouva encore plus séduisante qu'autrefois. En quelques mois, elle était devenue une femme. Il lui fit tout ce qu'il voulait avant de lui demander l'objet de sa visite. C'était elle qui avait sollicité une audience.

« Je suis persuadé que tu es venue me demander de l'argent.

- Pas du tout chéri, et même si je le faisais, où est le mal ?

- Je t'écoute.

- Ma sœur aînée a passé le concours d'infirmières pour la quatrième fois et elle vient encore d'échouer. La rentrée à l'école des infirmières est prévue dans quinze jours et j'aimerais que tu utilises tes relations pour la faire admettre dans l'école malgré son échec. »

Frédéric Darko Yantala prit son téléphone et appela le directeur de l'école qu'il avait rencontré lors d'une réunion de sou-

tien au président de la République. Il faisait partie de son comité de pilotage. Ils ne parlèrent que trois minutes du cas de la sœur de Sarah. Le reste de l'entretien qui dura une quinzaine de minutes, porta sur la politique. Quand il accrocha son téléphone, il prit sa carte de visite et griffonna deux lignes qu'il remit à Sarah.

« Dis à ta sœur de remettre ma carte, demain, au directeur de l'école, lorsqu'elle ira se faire inscrire.

- Je ne sais pas comment te remercier.

- C'est cela qu'on appelle le pouvoir, rester assis dans son bureau et faire exécuter des décisions. Je fais partie des hommes les plus puissants de ce pays. Je suis même plus important que la plupart des ministres. Je gère des milliards de francs.

- Je peux avoir une carte de toi ?

- Je t'en donne même deux. Si quelqu'un t'importune dans ce pays, tu lui sors ma carte et il rentrera vite dans sa coquille. Tu peux même te promener, sans tes papiers d'identité, avec ma seule carte de visite dans ta poche. Le policier qui la verra, sera au garde à vous.

- Merci mon chou. J'aimerais que tu dises aux gens qui nous gouvernent de faire très attention. Le peuple se plaint. Il a trop de difficultés et il ne peut pas continuer de laisser une petite minorité s'engraisser tandis que la grande majorité croupit dans la misère. Même la solde des militaires est payée avec beaucoup de retard.

- Sarah, tu es une petite fille. Dans tous les pays du monde, le peuple se plaint, il n'est jamais satisfait. En fait, ce sont des paresseux. Tous les gens intelligents du monde vivent dans l'opulence et les idiots croupissent dans la misère. On n'empêche personne de réussir. Le système libéral donne les moyens à chacun de s'élever dans la société. Ceux qui à cause de leur paresse n'y arrivent pas, ne doivent pas se plaindre des diri-

geants, les plus intelligents de la société. Je n'ai pas voulu rester dans la médiocrité et l'aigreur comme la plupart des enseignants. C'est pourquoi j'ai décidé de partir du lycée. Quelle gloire avais-je de rester des heures planté devant des bambins ? Les nègres pensent qu'ils sont encore au temps des grands royaumes et des chefferies où les souverains nourrissent, logent et habillent leurs sujets. Ce temps est révolu depuis la colonisation.

- Méfiez-vous quand même ! »

Ce soir-là, il rentra plus tôt que prévu. Chérie Bibi n'avait pas encore dîné. Ils ne se voyaient pas souvent. Quand elle arriva dans la magnifique salle à manger, elle était accompagnée d'une femme qu'il connaissait à travers les journaux. Il s'agissait de la chanteuse Victoria-gros-seins. Elle était chaleureuse et le repas copieux comme d'ordinaire.

« Mon beau mari, nous t'attendons dans ma chambre dans une heure, dit Chérie Bibi, manifestement gaie.

- Je dois finir de rédiger mes rapports et signer toutes mes lettres.

- Mon beau mari, ton travail n'est pas plus important que moi. C'est grâce à notre mariage que tu as ce beau travail, il suffit d'un coup de fil pour que tu sois remis à la disposition du ministère de l'Éducation nationale. Il suffit que je demande le divorce pour que tu retournes dans ton quartier de pauvres. Il ne faut jamais oublier d'où l'on vient. J'avais dit une heure pour te laisser digérer, mais je te donne maintenant trente minutes pour nous rejoindre.

- Je serai dans ta chambre deux minutes avant l'heure, concéda Fédy. »

Quand Fédy entra dans la chambre de sa femme, il resta figé. Sylvie et Victoria-gros-seins étaient au lit, nues toutes les deux

et s'adonnaient à des jeux sexuels. Sa femme lui demanda de se coucher. Il s'exécuta. Elle pratiqua son sport favori : marcher sur le corps de son mari en pesant de tout son poids. Au troisième passage, Victoria-gros-seins se leva et lui intima l'ordre d'arrêter.

« Tu oublies qu'il vient de dîner.

- Je ne marche pour l'instant que sur son dos et ses pieds.

- Si tu n'arrêtes pas, je retourne immédiatement chez moi.

- Mon vrai mari, j'arrête. »

Chérie Bibi aida son mari à se relever et se blottit dans ses bras avant de lui ôter ses vêtements. Elle se dirigea vers un de ses grands placards et lui trouva des habits féminins avant de l'inviter à les rejoindre dans le grand lit. Les deux femmes se tor-daient de rire. Curieusement, le directeur de banque se plai-sait dans cette comédie de mauvais goût. Les femmes com-mencèrent par enlever avec délicatesse sa lourde robe en caressant ses bras et ses jambes. Les rires reprirent de plus belle.

« Si tu étais une vraie femme, tu n'aurais pas eu une poitrine à faire fantasmer la gent masculine, affirma Victoria-gros-seins.

- Mon bébé, continua sa femme, quand deux femmes te cares-sent, tes bras ne doivent pas rester sans réagir. Tu dois nous caresser les cheveux, les seins... Ne me fais pas croire que je ne t'ai pas donné une bonne éducation sexuelle ! »

Le slip de Fédy était de couleur rouge. Elles ne l'enlevèrent pas avant trente minutes, préférant lui faire des attouchements.

« Quelle torture délicieuse !

- Nous sommes la nouvelle génération, déclara Victoria.

- Il est difficile pour un homme marié à une femme de la nou-velle génération de la satisfaire sans la participation d'une

autre femme de cette génération. Nous t'offrons un baptême cette nuit. Si tu es correct, tes responsabilités et tes finances s'accroîtront. Es-tu d'accord pour participer deux ou trois fois par semaine à ce jeu-là ?

- Inutile de poser la question. Je suis d'accord. Pourquoi deux ou trois fois seulement par semaine ? Pourquoi pas, plusieurs fois par jour et toute la semaine ?

- Je te dis que ce n'est pas possible à cause de l'état de ta femme. Elle est enceinte et tu dois la ménager. Ne pousse pas l'enfant à venir avant terme, conseilla Victoria-gros-seins. »

Ils passèrent la nuit ensemble jusqu'au matin. Fédy arriva au bureau à dix heures. Il était épuisé. Il trouva sur son bureau une enveloppe contenant un chèque de plusieurs dizaines de millions offerts par Chérie Bibi.

Le docteur Anatole Brayant qui avait obtenu un poste au Grand hôpital, il y a quinze jours à peine, venait d'être nommé en Conseil de ministres, directeur de l'hôpital. Un vent de contestation s'éleva dans tout l'hôpital. L'établissement portait le nom du père du Chef de l'État. L'hôpital Tonton Zingo avait toujours été dirigé par des anciens médecins qui avaient plus de dix ans d'expérience.

Dès que le communiqué du Conseil des ministres fut publié dans les journaux, une assemblée fut convoquée par un groupe de onze médecins et infirmiers. Avant même que les organisateurs prennent la parole, des injures étaient lancées à l'encontre du gouvernement. Le slogan était « Trop, c'est trop » et tous les assistants le reprenaient en chœur. D'autres slogans étaient brandis contre le pouvoir considéré comme corrompu et népotiste. Ceux qui tentèrent de calmer les contestataires furent battus sauvagement. Ils n'étaient que trois sur plus

d'un millier de personnes. Ils furent traités d'espions avant d'être chassés de la salle. Ils ne trouvèrent même pas un seul infirmier pour les soigner. Tout le personnel de l'hôpital était dans la salle de réunion. Des malades dans un état grave se retrouvaient sans assistance. Le docteur Anatole lui-même qui voulait s'occuper d'une urgence fut expulsé de l'hôpital. Sans la présence des vigiles, il aurait été assassiné et cela avant même la réunion qui dura trois heures, rien que pour prendre une seule décision. Trente malades perdirent la vie durant la réunion. En apprenant la triste nouvelle, une fille de salle laissa tomber la phrase suivante : « C'était leur destin. Chacun, en venant au monde, a un nombre d'années fixées par Dieu. »

Les contestataires de l'hôpital Tonton Zingo prirent la décision de se mettre en grève le lendemain, jusqu'à l'annulation de la décision qui faisait du docteur Anatole Brayant, le directeur général de leur hôpital. Le gynécologue en chef déclarait sous les applaudissements, qu'il était prêt à donner sa vie pour ne pas voir ce jeunot le commander. Un infirmier qui approuvait la grève illimitée, mais qui proposa un service minimum, fut roué de coups. Les filles de salles étaient même les plus violentes. Après la réunion, les onze meneurs se retirèrent dans le bureau du gynécologue en chef, pour préparer la succession d'Anatole. Comme le gouvernement ne voulait plus de l'ancien directeur pour cause de détournement de fonds, ils décidèrent de proposer le gynécologue en chef comme directeur général de l'hôpital. Ils ne voulaient pas de discussion avec le ministre de la Santé mais plutôt avec le président de la République. Le seul infirmier du groupe leur dit qu'avec le président de la République, non seulement ils auraient gain de cause, mais chacun d'eux recevrait une enveloppe contenant de l'argent.

Avant de se quitter, tard dans la nuit, ils se partagèrent les postes de l'hôpital qu'ils occuperaient dès que le décret de nomination du gynécologue en chef serait signé. Ils insistèrent auprès de ceux qui étaient de garde, il fallait respecter les mots d'ordre. Tout le monde devait rester dans la cour de l'hôpital sans travailler. « Que les malades qui doivent mourir meurent. » Le gynécologue en chef remit de l'argent à ceux qui devaient préparer et écrire les slogans sur des pancartes.

Le docteur Brayant Anatole présenta la situation à son cousin Fédy qui était à l'origine de sa nomination. Celui-ci lui demanda de rester patient et dans les heures à venir, il serait accepté par tous. Dans son livre *Le parfait manuel du vrai homme politique africain*, il est recommandé : « La violence est une des armes favorites de l'homme politique pour se faire craindre. Il ne doit pas hésiter à exercer la violence la plus extrême contre ceux qui veulent détruire son pouvoir. » Plus loin dans le livre, concernant les grèves dans une République, il est demandé : « Pour briser une grève, faites appel à tous ceux qui ne travaillent pas pour agir contre les grévistes. Que les chômeurs sollicitent publiquement ceux qui ne veulent pas se rendre à leur poste. » Le petit ouvrage n'était qu'un panneau indicateur pour Fédy. Il savait que l'auteur ne donnait que des recommandations pour des actions à entreprendre. Il revenait à chaque lecteur d'enrichir l'ouvrage à sa manière.

Il ne dormit pas de la nuit. Aidé de deux chômeurs, il se rendit dans les deux plus grands bidonvilles de la ville et dans les deux campus universitaires. Ils discutèrent longuement. Les enveloppes furent distribuées à droite et à gauche. Fédy n'hésitait pas à donner des billets de banque à ses interlocuteurs. Le Chef de l'État, informé par ses services, lui envoya des sacs remplis de billets de banque. Il rentra chez lui à cinq heures du

matin. Avant de dormir, il compta l'argent qui lui restait ou qu'il avait gagné. Il venait de gagner le double de l'argent qu'il avait emporté. La contribution du président de la République, du ministre de la Santé et celle de son beau-père l'avaient enrichi.

À sept heures, plus de cinq mille jeunes gens manifestaient aux alentours de l'hôpital Tonton Zingo. Ils demandaient des places d'infirmiers, de sages-femmes, de médecins, de professeurs et de filles de salles. Ils lançaient des injures contre les grévistes qui n'occupaient pas leur poste. Un groupe de jeunes manifestants exigeaient la mort de trente grévistes pour répondre à la mort des trente malades de la veille. Malgré l'agitation devant leur hôpital, les grévistes décidèrent de respecter leur plan arrêté la veille, même si beaucoup parmi eux ne vinrent pas ou se cachèrent dans leur bureau qu'ils fermèrent à double tour.

Dès que les grévistes commencèrent à s'ébranler devant la porte d'entrée, les jeunes chômeurs et les désœuvrés brisèrent les barrières et se jetèrent sur eux en les brutalisant, en les blessant. C'était le sauve-qui-peut. Pendant une heure, l'hôpital fut transformé en champ de bataille. Devant la violence des jeunes manifestants, les onze meneurs se concertèrent rapidement et demandèrent le cessez-le-feu.

Lorsque le ministre de la Santé arriva à l'hôpital, le travail avait déjà repris. Le docteur Anatole fut installé sous les applaudissements du personnel, même parmi les grévistes. Et le gynécologue en chef prononça le discours de bienvenue, à la surprise de tous. Il se montra très élogieux envers le jeune médecin en lui disant que la valeur n'attend point le nombre des années. Avant de quitter l'hôpital, le ministre dit au gynécologue en chef, à haute voix pour que des personnes enten-

dent et le rapportent aux autres : « Nous savons tout ce que tu fais avec les femmes des autres dans ton bureau. Avant que Dieu te juge, nous allons régler ton compte si tu ne marches pas droit.

- Monsieur le ministre, j'ai été toujours droit et respectueux envers la femme d'autrui.

- Ne me fais pas sortir publiquement les plaintes contre toi. N'est-ce pas toi, le meneur principal de cette grève ?

- Moi ? Jamais, sinon, je n'aurais pas exigé de faire le discours d'installation du petit Anatole.

- Ce n'est pas le petit Anatole, professeur. C'est le docteur Anatole Brayant, directeur de l'hôpital Tonton Zingo, le plus important du pays et qui porte le nom du père de notre vénéré président. Celui qui dirige cet hôpital a droit au respect dû à son poste.

- Excusez-moi monsieur le ministre, c'est un écart de langage. Le docteur Anatole a toujours été comme un fils depuis que j'ai eu à lui donner des cours en deuxième année de médecine.

- Apprends que ce n'est pas l'homme qu'on respecte, mais le poste. Le docteur Anatole Brayant n'est plus votre étudiant, mais votre chef. Vous lui devez du respect pour tout le temps qu'il passera à la tête de cet hôpital sacré.

- Je vous jure que je serai celui qui lui apportera le plus grand respect et la plus grande aide dans son travail. »

Les jeunes désœuvrés ne quittèrent pas immédiatement la cour et les couloirs de l'hôpital. Beaucoup parmi eux avaient pris au sérieux l'offre d'emploi. Près de trois cents jeunes médecins sans emploi refusaient de partir sans la promesse d'une embauche. Tous réclamaient la présence de Fédy avant de partir. Le banquier était devenu l'idole de ces jeunes désœuvrés. Son arrivée à Tonton Zingo déclencha une hystérie collective. Il jeta de l'argent à tous ces jeunes qui n'en deman-

daient pas tant. Les quelques agents du corps médical qui voulaient prendre des billets de banque en eurent pour leur compte et reçurent des coups de matraque. Le livre disait : « Pour calmer le débordement de vos adversaires, dont la critique est juste, remettez-leur de l'argent avant de commencer toute discussion. Cela contribuera à casser une de leurs ailes et à aborder la discussion dans un esprit de conciliation. Quant aux meneurs, qu'ils gagnent encore plus, mais dans le plus grand secret. Les plus grands révolutionnaires et contestataires africains ont plié sous le poids de l'argent. Ceux qui continuent de s'opposer ouvertement obéissent à une tactique établie avec le pouvoir. »

Pour briser davantage la détermination des jeunes, Fédy proposa que trente personnes fussent choisies parmi eux pour faire partie de la garde rapprochée du docteur Brayant Anatole. Quel désordre suivit cette proposition ! Fédy savait sans son ouvrage, que pour régner, il fallait tout simplement diviser, surtout en Afrique où la diversité des ethnies et la rapacité pour l'argent étaient une aubaine pour tout dirigeant africain. Après plus de quinze minutes, ils n'avaient pas encore trouvé la méthode pour choisir les trente personnes. Les filles exigeaient d'être à parité de représentation. Fédy leur demanda de constituer un comité pour faire des propositions aux candidats qui allaient se retrouver le lendemain dans la salle de réunion de l'hôpital. Cette solution fut acceptée sous des applaudissements nourris. Sachant que la politique et la cour à une femme obéissent à la même technique, Fédy utilisa la technique de la promesse qui donne toujours des espoirs à la femme comme au peuple. « Que les jeunes médecins remettent leurs dossiers dès demain, au jeune directeur de l'hôpital. Je vous promets que les affectations commenceront dès le mois prochain. Le Chef de l'État m'en a donné l'assu-

rance. Il a juré sur la Bible qu'il ne savait pas que le pays comptait autant de médecins au chômage. Désormais, personne ne passera de concours d'intégration, d'autant plus que les moyens existent pour vous recruter. Il a ajouté que le concours d'intégration n'était qu'une décision de l'ancien pouvoir. Quant aux autres demandeurs d'emploi ou chômeurs qui viennent de triompher des ennemis du pays, cheval de Troie des puissances impérialistes, mon collaborateur que voici ne quittera pas cette place sans avoir enregistré toutes les demandes. Informez ceux qui sont déjà partis, qu'ils reviennent demain pour s'inscrire. »

Avant de quitter cette place, baptisée par un désœuvré, la place de la Victoire, Fédy jeta des billets de banque sur la foule. Dans son véhicule de service, précédé par deux autres véhicules de luxe et suivi de deux autres, il pensait aux poètes : « Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute. »

Très peu d'Africains savent que les écrivains sont des guides de la société. Ils lisent quand ils ont envie de se distraire ou de rêver. Un livre n'est pas pris comme la lumière dans un long couloir obscur. Fédy savait depuis longtemps qu'il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.

Il demanda au cortège de se rendre directement à sa résidence. À soixante mètres de chez lui, son beau-père lui apprit au téléphone que le président de la République voulait le voir dans les plus brefs délais. Les cinq véhicules prirent immédiatement un autre chemin. Les quinze militaires dans les voitures d'escorte eurent de larges sourires. Ils savaient que le chef de la magistrature suprême aime donner des cadeaux. La rencontre entre le président et le banquier dura cinquante minutes. Cinq petites mallettes furent apportées dans le véhicule de commandement de M. Frédéric Darko Yantala. Avant de

monter chez lui, une mallette fut remise au plus gradé des soldats qui improvisèrent une danse acrobatique chantée par les vigiles devant la porte.

En rentrant dans sa chambre, Fédy se rappela les propos de Monique Assabia. « Frédéric, l'argent est une création de Dieu, son amour effréné peut conduire en enfer. » Au contraire, l'argent était une véritable force. Fédy ne pouvait plus se satisfaire de ce qu'il avait. C'était si peu pour lui. Il lisait les magazines économiques, il connaissait l'état des comptes de plusieurs individus dans le monde et même en Afrique. Même dans son pays, il n'était pas encore classé parmi les trois cents hommes les plus riches. Lorsqu'il était enseignant, avec ses collègues et même en compagnie des élèves, il critiquait ceux qui continuaient de s'enrichir malgré tout ce qu'ils avaient. Arrivé dans le groupe des multimillionnaires, il avait fini par comprendre que l'argent ne suffit jamais. Il y a toujours un rival à égaler ou à dépasser.

Après avoir enlevé son costume et enfilé un vêtement léger, il se rendit dans la chambre de sa femme. Elle n'avait pas encore dîné et il était inquiet. Sa porte était fermée. Il frappa. Et Florence Dobissan lui ouvrit la porte. Sylvie était nue dans le lit avec la chanteuse Victoria-gros-seins. Florence, elle-même, ne portait qu'un string.

« Mon doudou, commença Sylvie, nous t'attendions depuis des heures. Où étais-tu ?

- Au Tonton Zingo.

- Tu es malade chéri ? demanda Victoria.

- Ce sont les médecins et les infirmiers qui s'opposaient à la nomination d'Anatole.

- Ces enfants de pauvres ne veulent pas nous laisser respirer, soupira Sylvie.

- J'espère que les forces de l'ordre les ont bien matés, demanda Florence.

- Rien que des jeunes. Ils sont devenus corrects, tous ont repris le travail même si des malades sont morts à cause de leur ingratitude envers l'État.

- J'espère que mon cher Anatole n'a pas été bousculé. Voici plusieurs mois que je ne l'ai pas vu. J'espère qu'il se porte bien. Dommage que je sois de la nouvelle génération. Nous aurions fait un beau couple !

- Ne raconte pas d'histoire, Florence, appartenir à la nouvelle génération n'empêche pas de se marier, affirma Victoria-gros-seins.

- Mes chéries, j'ai faim, passons à table !

- Pas question pour le moment, mon beau gosse. Je t'ai dit que nous t'attendions depuis des heures. Tu dois venir t'amuser avec nous pendant une heure avant le dîner.

Et c'est Florence Dobissan qui le tira vers le lit. Elles s'occupèrent toutes de lui durant ces soixante minutes. Il avait fini par s'habituer à la laideur de sa femme. Mais en la regardant au milieu des deux autres, surtout à côté de Florence, il trouvait Sylvie vraiment vilaine, même hideuse. Mais, l'argent n'a pas d'odeur, il le savait. Il n'était pas malheureux ; il n'avait pas non plus de remords d'avoir des relations intimes avec la compagne de son cousin. Il envisageait d'informer Anatole de la conduite de celle qu'il pensait épouser, mais il n'était pas prêt à lui dire que Florence et lui avaient eu des rapports intimes.

Comme d'habitude, le repas était copieux. Ils furent rejoints à table par une certaine Assetou qu'il ne connaissait pas. On la présenta comme professeur de lettres à l'Université. Elle avait un beau visage, mais elle était très petite. Elle se permettait,

devant le mari, de mettre des aliments dans la bouche de l'épouse. Dans son for intérieur, le banquier disait que ce genre de femmes n'attendait même pas d'être dans la chambre pour s'abandonner à leur amour. Mais immédiatement, son slogan lui revint : « Prêt à tout subir pour de l'argent. »



La bête noire

CHAPITRE

10

Frédéric Darko Yantala avait une séance de travail avec deux de ses plus proches collaborateurs quand il s'affaissa brusquement sur son siège et tomba. Il s'était évanoui. Son cœur battait faiblement. On le transporta immédiatement dans le plus grand hôpital de la ville. De toutes les régions du continent et de l'Europe, les patients venaient se faire soigner dans ce joyau architectural. Des professeurs célèbres venaient du monde entier pour donner des consultations et soigner les malades sur des périodes plus ou moins longues.

La grande majorité de la population ne connaissait cet hôpital que de loin. Les soins médicaux coûtaient très cher et les frais d'hospitalisation étaient très élevés. Quand un malade mourait à l'hôpital, la couche la plus aigrie de la population ne manquait pas d'applaudir. La mort n'a que faire des moyens financiers du malade, c'est bien connu. Malgré les richesses d'un malade, si la mort doit venir, elle n'hésite pas à emporter le patient. Le pauvre et le riche ont la même importance devant Dieu. Les pauvres gens continuaient de se soigner de façon traditionnelle avec des racines ou des feuilles. Lorsqu'elles passaient devant cet hôpital, beaucoup de personnes disaient qu'avant l'arrivée des Blancs, les Noirs se soignaient et ne mouraient pas en quantité comme aujourd'hui où l'on utilise abusivement des médicaments venus d'Europe, d'Asie et des Amériques. Les pauvres sont toujours heureux du malheur des riches.

Le professeur qui examina Fédy trouva étrange que le directeur de banque ne soit pas venu plus tôt. Il se demandait comment il avait réussi à résister à la douleur. Le médecin diagnostiqua différents maux, entre autres des fractures de côtes. Le malade fut admis dans la salle des soins. Il en sortit avec un gros bandage autour de la cage thoracique. Une infirmière fut désignée pour assister le malade en permanence. Les hommes politiques, les collaborateurs, les jeunes et des membres de sa famille défilèrent tous pendant les trois premiers jours avant qu'on interdise la chambre aux visiteurs, excepté les membres proches de la famille. Le ministre Okéké voulait faire transporter son gendre dans un hôpital de New York. Le président de la République s'y opposa. « Personne ne comprendra que nous transférons un malade à l'étranger, alors que nous disposons ici d'un important hôpital. Ce serait une mauvaise publicité pour le pays. Ne t'inquiète pas, il va s'en sortir rapidement. »

Devant le professeur qui ne cessait de lui demander comment il avait résisté des mois à la douleur, Fédy souriait, mais ne répondait pas. Quand il était seul, il se souvenait que c'était un jeu d'enfants de résister à la douleur. Dans la société secrète baptisée La lumière blanche, il avait appris des techniques occultes qui pouvaient détourner les maux physiques. Il se demandait quelles erreurs il avait pu faire pour se laisser casser des côtes. Il se réjouissait surtout du report des élections. Si elles avaient eu lieu aux dates prévues, il aurait été handicapé. Mais, ce qui le tourmentait le plus était l'absence de sa femme depuis son hospitalisation. Chérie Bibi ne vint que cinq jours plus tard.

« Mon gros bébé, excuse-moi de n'être pas venue plus tôt. Je prépare mon voyage à Paris.

- Pour quelle raison ?

- Pour accoucher. Je veux que mon enfant devienne français. Je ne veux pas qu'il attende des heures et des heures au consulat pour avoir un visa.

- Tu as raison.

- Quand pars-tu alors ?

- Demain soir.

- Demain soir ?

- Mon bébé, je t'appellerai chaque jour. Je serai accompagnée par mon amie chanteuse qui vivra avec moi. Elle profitera de notre séjour pour enregistrer un disque. C'est le cadeau que je lui offre pour avoir laissé toutes ses activités ici pour me suivre dans un voyage qui durera plus de trois mois.

- Apporte-moi mon chat avant ton départ.

- Ta bête noire ?

- Ligne de chance.

- Tu as déjà eu de la chance, tu peux maintenant changer son nom, d'autant plus qu'il a bien grossi.

- Tu as raison. Je vais y penser et lui trouver une autre appellation.

- Mon chou, approche-toi pour que je te fasse un bécot.
- Il t'arrive souvent d'être gentille.
- Mon joli mari, je le suis souvent et maintenant, je m'en vais.
- Déjà ?
- Je n'aime pas les hôpitaux. Dès que tu seras informé de mon accouchement, prends le premier avion pour me rejoindre. J'espère te retrouver comme député-maire.
- C'est mon souhait le plus ardent. »

Quelques minutes après le départ de Sylvie, Afuta son ancienne collègue réussit à pénétrer dans sa chambre. Quand elle le vit dans cet état, elle se mit à pleurer. Et c'est lui qui la consola. Elle ne laissa pas l'infirmière lui faire sa toilette. Elle le rendit plus propre que n'aurait pu le faire l'infirmière. Elle le fit manger comme si c'était son enfant. Il apprécia le geste de cette femme qui assurément l'aimait beaucoup. La discussion porta sur les enseignants ; leur situation empirait. Les salaires n'avaient pas encore été payés, cinq jours après la fin du mois. Afuta lui demanda comment il avait réussi à devenir si riche aussi rapidement.

« Connais-tu le jackpot ?

- C'est donc la loterie ou le tiercé ?
- La vie est une loterie. Nous faisons tourner la roue sans cesse, mais elle s'arrête rarement devant le gros lot. Dix mille personnes peuvent jouer, une seule aura le gros lot. Mais l'important, c'est de savoir comment tomber sur ce gros lot.
- J'aimerais bien le savoir.
- C'est ce qu'on appelle l'exploitation de son subconscient. Il faut penser à toute heure au gros lot pendant des années, et un jour la roue s'arrête devant la fortune. Ceux qui n'ont rien compris à ce travail mental disent que je suis devenu riche trop vite. Pourquoi un seul ticket de tiercé ne vous rendrait-il pas riche d'un coup ? On oublie que vous achetez ce ticket

depuis des années durant lesquelles vous ne faites que penser à la richesse subite. »

Il était déjà minuit et Afuta refusait de sortir de la chambre malgré les injonctions de l'infirmière de garde. Fédy réussit tout de même à la convaincre de partir. Elle pleurait en quittant la chambre. La présence de son amie avait réussi à dissiper l'amertume que le comportement de sa femme lui avait causée. Il venait de décider qu'elle serait sa deuxième femme qu'il fréquenterait en cachette pour que son beau-père ne l'apprenne pas et ne lui enlève pas ce qu'il avait. Fédy pensait qu'il pouvait obtenir encore beaucoup plus. Depuis qu'il était dans le cercle des hommes richissimes, il trouvait ses comptes bancaires et ses biens assez modestes. Il fallait les alimenter davantage.

Un des chauffeurs lui amena Ligne de chance dans l'après-midi. Il le congratula longuement et se servit de l'une des nombreuses bouteilles qu'on lui envoyait chaque jour pour arroser son chat. « Moi, Frédéric Darko Yantala, au nom de mes ancêtres, je

te bénis et te baptise du nom de Mihimana, ce qui signifie dans une langue de Polynésie, celui qui évoque le pouvoir spirituel. Lorsque je te vois, je ne dois pas oublier que c'est un pouvoir spirituel qui m'a conduit au pouvoir financier. » Chérie Bibi qui avait suggéré le baptême avait fait apporter des cartons de nourriture pour le chat qu'elle appelait la bête noire. Sylvie aimait beaucoup les animaux. Elle avait même eu longtemps une chienne de race.

Afuta venait tous les soirs et restait jusqu'à minuit avant de repartir chez elle. Souvent, elle apportait les copies de ses élèves qu'elle corrigeait dans la chambre de l'hôpital. Les soins

intensifs donnés au patient lui permirent de sortir de l'hôpital au bout de quarante-cinq jours, une durée qui lui sembla une éternité.

Après trois jours de convalescence, il partit dans son village pour préparer les élections législatives et municipales qui s'annonçaient, le scrutin était prévu dans trois semaines. Son homme de confiance et fidèle lieutenant avait fait un excellent travail sur le terrain. Néanmoins, ils visitèrent chaque maison de la province de Bamonda. Chaque chef de famille, chaque femme, chaque enfant reçut une enveloppe contenant de l'argent. Ce n'était pas une grosse somme, mais pour les villageois, cela représentait une fortune. Des enveloppes étaient distribuées par Kama Bruno. Des membres de son bureau contestèrent son autorité et l'accusèrent d'avoir retiré des enveloppes, des billets de banque à des fins personnelles. La querelle vint aux oreilles de Fédy qui confirma les montants contenus dans les enveloppes, avant d'ajouter quelques billets dans celles des plaignants.

Quand Fédy se déplaçait, il était escorté par une cinquantaine de personnes. Pendant toute la campagne, il jetait de l'argent sur la foule. De petits billets de banque, mais qui faisaient des ravages. Tous se bouscullaient pour les ramasser et les bagarres étaient inévitables. Son adversaire pensa, lui aussi, à donner de l'argent pour contrecarrer l'efficacité de la stratégie, mais il était déjà tard. Il ne commença qu'à trois jours de l'élection. Ses affiches étaient déchirées au fur et à mesure qu'il les collait aux murs. Ses militants étaient battus dans les rues ou dans leurs chambres, devant leurs épouses et leurs enfants.

À l'aube, à deux jours des scrutins, Kama vint chercher Fédy alors que tout le village dormait. Ils se rendirent chez Bamory,

le féticheur et ils procédèrent au sacrifice des chiens. Ils regagnèrent rapidement le village, sans que personne ne s'aperçût que le candidat avait quitté la villa haut de gamme qu'il avait fait construire en moins de trois mois, sous la supervision du responsable des jeunes de la province. Kimberly qui continuait de partager son lit dormait encore. Elle ne s'était pas aperçue de l'absence de son amant. Quand elle se réveilla, une surprise l'attendait.

« Mon bébé, je t'informe qu'une amie arrive de Kroubaville dans moins de deux heures. Elle vient m'assister pour les élections.

- Elle ne sera pas la seule à venir te soutenir. Ils sont déjà plus de trente dans ce petit village pour t'aider.

- Une cinquantaine de personnes arrivent dans quelques heures. Avant de s'immobiliser devant ma porte, ce long cortège va parcourir toute la province pour montrer que je suis soutenu par des gens puissants.

- C'est toujours impressionnant.

- La femme dont je te parle prendra ta place durant les trois jours qu'elle passera ici.

- Que veux-tu dire ?

- Tu es vraiment une villageoise. J'essaie de te faire comprendre qu'elle est ma maîtresse et même ma deuxième femme et que tu dois te mettre à l'écart.

- Je me mettrai à l'écart pour toujours, si jamais elle dort à ma place.

- Ne fais pas cette tête, c'est une étrangère. Toi, tu es du même village que moi.

- Tu as de grandes responsabilités pour rien, tu manques d'intelligence. Je te dis une seule chose, si jamais cette femme dort à ma place, tu ne me reverras plus devant cette maison, à plus forte raison dans cette chambre. La villa compte dix-sept chambres, tu peux la mettre où tu veux, mais pas dans la pièce où je dors. »

Le village prit l'aspect d'une ville, avec tout ce monde venu soutenir Fédy. Les cadres et les employés de la banque étaient les plus nombreux, suivis des journalistes. De grands éditorialistes de la presse locale avaient fait le déplacement. Le petit village de Bamonda était devenu le point de mire du pays tout entier. Les repas étaient de vraies bombances. Fédy constatait que la politique et les élections en Afrique dépendent de l'argent. Quand les gens ne seront plus pauvres et qu'ils auront plus de culture, nous pourrons alors discuter de programme politique.

À la veille des élections, couché auprès de Kimberly, Fédy se demandait comment avoir encore plus d'argent pour obtenir des responsabilités plus grandes. Alice Futaya déploya une grande énergie pour organiser le séjour de tous les hôtes de Fédy. Elle se comportait comme une épouse, malgré la prudence demandée par Yantala qui redoutait qu'on ne rapportât ses faits et gestes à son beau-père. « Je ne suis pas encore arrivé au sommet de la gloire, ne me fais pas dégringoler de l'échelle. » Alice Futaya éprouvait du mépris pour la petite villgeoise. Elle ne se plaignait pas de voir son amant partager la chambre d'une analphabète. Dès son arrivée, Fédy lui avait expliqué la situation, en aparté. « Si tu adoptes un bon comportement, je te payerai comptant une belle maison en duplex, dès notre retour. Ne t'occupe pas de cette petite. »

Le jour des élections, les trente-cinq bureaux de vote de la province furent pris d'assaut par les électeurs, dès l'ouverture. Le village de Bamonda, le chef-lieu de la province, comptait vingt bureaux à lui seul. Celui de Jacob Koume en avait trois. Trois journalistes européens l'accompagnaient pour se rendre compte de la fraude dans les élections africaines et surtout pour voir dans quelle mesure la corruption influençait le vote

des citoyens. Ils devaient arriver trois jours avant le vote, mais ils furent arrêtés par la police pour des futilités qui leur firent perdre du temps. Ils arrivèrent dans la province, tard dans la nuit. Le matin aucun des trois ne réussit à parcourir la province. Tous étaient pris par une forte fièvre. Ils furent évacués à l'aube, à Kroubaville, pour une hospitalisation dans une clinique spécialisée dans les maladies tropicales.

Sur les huit mille deux cents inscrits dans la province, M. Frédéric Darko Yantala obtint à lui seul six mille neuf cent trente voix. Son adversaire le plus sérieux obtint sept cents voix. Les autres candidats se partagèrent les suffrages restants. Aussitôt les résultats connus, Jacob Koume porta plainte contre les pratiques de Fédy. En effet, les hommes et les femmes de Fédy étaient devant tous les bureaux de vote pour attendre les électeurs. Ils sortaient de leur poche ou de leur sac des enveloppes contenant de l'argent qu'ils distribuaient à tous ceux qui leur apportaient les bulletins de Koume. Inutile de dire comment cette double victoire fut accueillie dans toute la province et particulièrement à Bamonda. Ses partisans chantèrent, dansèrent, mangèrent et burent toute la nuit. Le matin, ils n'eurent pas le temps de se reposer car ils étaient invités à une cérémonie d'inhumation à leur grande surprise.

Frédéric Darko Yantala avait décidé de faire à nouveau, une inhumation de ses parents. Les grands-parents n'avaient pas été informés de ce sacrilège. Seuls Anatole, Bruno et quelques notabilités choisies savaient. Tôt le matin, devant les deux cercueils de luxe au bord des tombes creusées, le nouveau député-maire précisa les choses. « Quand mes deux parents sont morts, j'étais encore un enfant. Ils ont été inhumés à la sauvette comme des chiens car ma famille était pauvre. J'ai toujours juré de leur rendre hommage, le jour où j'aurais suffisamment

d'argent. Sachant que je serai élu dans cette province qui a méprisé mes parents, j'ai décidé avec mon comité secret de préparer cette nouvelle inhumation et je suis heureux de vous voir si nombreux, venus des quatre coins du pays. C'est une vraie revanche pour moi et mes parents. Depuis l'aube, les sages ont procédé à toutes les cérémonies traditionnelles. » Il continua son oraison funèbre pendant plus de quarante minutes. Des sanglots éclataient dans la foule. Afuta, comme beaucoup d'autres personnes, pleurait à chaudes larmes. Des cadres de banque, des politiciens, de hauts fonctionnaires de la province exigèrent de prendre la parole pour parler des défunts qu'ils n'avaient jamais connus. Ils étaient selon eux, d'une grande intelligence, de braves personnes, des modèles dans tout le village, un couple qui venait au secours de tous dans la province. Ils n'hésitaient pas à partager le peu qu'ils avaient avec les plus démunis. La mère de Fédy était même portée au pinacle. Chaque fois qu'on l'évoquait, Afuta redoublait de pleurs. Les photographes et les cameramen ne se gênaient pas pour fixer leurs objectifs sur elle. Elle se roula par terre au moment de la descente simultanée des deux cercueils. Elle fut immédiatement imitée par Kimberly et d'autres femmes. Ils étaient nombreux, ceux qui cherchaient à les maîtriser. Fédy, le commandant de la province et beaucoup d'autres versèrent des larmes.

L'inhumation terminée, et comme l'exige la tradition, de nombreuses cérémonies de réjouissance avec les danses traditionnelles et modernes furent organisées dans la très vaste cour du tout nouveau député-maire. Toutes les trente minutes, le nouvel élu se levait de son siège pour prendre un bain de foule et jeter des billets de banque sur les invités. Il était toujours suivi de Bruno qui se conduisait en vrai aide de camp. Et comme il fallait s'y attendre, l'élu de la province tint à lui rendre un

hommage vibrant et mérité. Il lui offrit une voiture de marque allemande. Elle n'était pas neuve, mais elle n'avait pas plus de six ans. Elle avait été amenée au village par l'un de ceux qui étaient venus de Kroubaville pour soutenir Fédy. Curieusement, quand Jacob avait vu la voiture, son cœur avait tressailli dans sa poitrine. Il ne savait pas qu'elle lui était destinée. Au moment où la foule dansait de joie pour Anatole qui lui aussi se trémoussait, Fédy se rappelait quelques lignes de son livre *Le parfait manuel du vrai homme politique africain*. L'auteur inconnu écrit : « Dans votre marche vers le pouvoir, il vous faut absolument un homme de confiance chargé des bonnes et mauvaises besognes. Parvenu au pouvoir, vous devez absolument faire disparaître cet homme de confiance sur le plan physique ou moral. Mais, c'est encore mieux sur le plan physique. Sa présence peut nuire à votre pouvoir. Il sait tout de vous, il peut et va vous envier et vous livrer à vos adversaires ou prendre votre place. Avant de l'éliminer, prenez soin de le mettre en concurrence avec une autre personne et de lui remettre beaucoup de biens. Et quand il sera éliminé d'une manière ou d'une autre, on ne pensera pas à vous. Tout le monde pensera à celui qui commençait à monter vers vous. Comment pourriez-vous faire du mal à quelqu'un que vous aidiez autant sur le plan matériel et financier ? se dira le commun des mortels. Souvenez-vous qu'en politique, il n'y a pas d'amitié vraie et que la trahison fait partie du travail. Alors, n'hésitez pas à vous "séparer" de votre homme de confiance avant qu'il soit trop tard. »

Au moment où Bruno dansait entouré de femmes, son destin se jouait. Herman Gobi était de plus en plus souvent avec Fédy. Herman était celui qui s'était disputé avec Bruno au sujet des enveloppes contenant de l'argent. Il disait que Bruno avait soustrait des sommes importantes des enveloppes avant

de les leur remettre. Depuis l'incident, Yantala encourageait Herman Gobi à se rapprocher de lui. Déjà de petits groupes considéraient Herman comme un usurpateur. Une jeune villageoise osa même dire : « Les gens sont vraiment jaloux. Ils sont capables de tuer quelqu'un, uniquement pour prendre sa place. »

Trois jours après son retour, il s'apprêtait à participer à un dîner d'affaires lorsque le téléphone sonna dans sa chambre. Il hurla de joie en écoutant sa femme. Elle lui annonçait la naissance de leur enfant, un très gros garçon. Au téléphone, le couple manifesta sa joie en fredonnant des chansons d'amour. Quand Fédy commençait une chanson, Chérie Bibi la terminait. Ils étaient complices grâce aux chansons. Fédy était si content qu'il décommanda le dîner. Il lui restait à peine vingt-quatre heures pour se rendre à Paris pour voir son enfant. Et comme les tâches étaient immenses à son niveau et que son absence de trois jours retarderait le travail, il préféra se consacrer à ses dossiers plutôt que de passer des heures dans un dîner. Il n'aimait plus les dîners d'affaires. Les discussions sur les affaires duraient à peine un quart d'heure, puis on parlait de choses et d'autres. Fédy se rendit dans son bureau après avoir enlevé sa cravate et son costume. Il ne portait plus qu'un pyjama et des babouches. Il sortit de son tiroir, différents carnets et porta son choix sur un carnet de couleur verte. Il le feuilleta à plusieurs reprises et ne tarda pas à se figer. Il avait toujours noté dans un agenda, le jour où il avait des relations intimes et les initiales de ses maîtresses d'occasion ou de longue durée. Il se lança dans de nombreux calculs. Il connecta son ordinateur à Internet et se lança dans la recherche de sites qui pourraient répondre à ses questions. Tous les résultats étaient identiques. L'enfant de Chérie Bibi est né à huit mois et non à neuf mois. Chérie Bibi ne lui avait pas dit que l'enfant

était un prématuré. Elle avait même insisté pour dire qu'elle avait accouché à terme. Il appela son cousin Anatole qui vint le voir. Lui aussi confirma les résultats de Fédy.

« Si c'est un prématuré de huit mois, ton enfant ne vivra pas longtemps.

- Ne m'énerve pas en disant mon enfant. Ce n'est pas mon enfant. C'est un bâtard.

- En disant qu'il est né à terme, Sylvie s'est peut-être trompée de date sans savoir qu'elle a accouché d'un prématuré de huit mois. Tu dois lui dire de prendre soin de l'enfant afin qu'il puisse avoir une longue vie. Aujourd'hui, la médecine est capable de maintenir en vie un prématuré de huit mois.

- Je me demande si je pourrai dormir cette nuit. Allons en boîte de nuit pour que je noie mes doutes dans l'alcool !

- Tu ne sortiras pas. Tu prendras tes liqueurs ici et après, tu dormiras.

- Non, j'ai besoin d'une prostituée pour me convaincre qu'elle est mieux que Sylvie. Excuse-moi, c'est le téléphone de mon beau-père qui sonne. Nous avons un numéro que seuls mes beaux-parents utilisent. Une ligne que seules deux personnes ont le droit d'utiliser. »

Fédy retrouva son cousin, vingt minutes plus tard. « Mes beaux-parents ont tenu à me féliciter avant de m'imposer les différents prénoms que je dois donner à mon fils. C'est une humiliation. Je n'ai pas droit à la parole.

- Quels prénoms proposent-ils ?

- Chacun a proposé les prénoms d'un de ses parents ajoutés au nom de leur famille après le mien. Voici le nom complet de mon fils : Anicet Anselme Yantala Okéké. En fait, selon leur explication, l'enfant sera un Okéké. Souvent, je regrette d'avoir épousé la fille d'un homme riche, mais comme c'est le

moyen le plus rapide de faire partie de leur milieu, je suis obligé d'accepter toutes les humiliations.

- Tu es envié dans le pays. On ne parle que de toi dans les causeries. Tu es un modèle, un exemple. Et ta richesse fait rêver les uns et les autres.

- Moi Fédy, riche ? Je ne suis pas encore riche. Je ne veux pas te dire ce que gagnent certains dirigeants dans ce pays. Au poste où je me trouve, je connais les avoirs de tous les comptes dans ce pays et dans les banques extérieures. C'est un privilège du directeur de banque de le savoir. Je peux t'affirmer que je suis le cent-trente-sixième homme riche du pays. Depuis deux mois, je ne progresse plus à cause des dépenses occasionnées par les élections législatives et municipales.

- Je crois fermement que c'est un bon classement quand on sait que le pays a huit millions d'habitants et tu as la cent-trente-sixième fortune du pays.

- Tu ne connais pas encore l'argent. Ce n'est jamais suffisant. Il faut être dans le milieu pour le savoir. Je suis vraiment malheureux de ne pas être un homme très, très riche. »

Frédéric Darko Yantala arriva à Paris de bonne heure. Avec son passeport diplomatique, les formalités ne durèrent pas cinq minutes. Deux véhicules de l'ambassade le conduisirent à la maternité luxueuse où était son fils. Quand il le vit, il sut que l'enfant n'était pas de lui. Le sang ne ment jamais. Mais, il était si attentionné pour l'enfant que la mère le congratula longuement. Il passa toute la journée avec son épouse et son enfant avant de regagner son hôtel. Elle lui recommanda de ne pas trop sortir la nuit à Paris. Elle l'attendait le lendemain matin pour qu'ils dorlotent ensemble leur enfant. Il logeait dans un hôtel luxueux de Paris, mais ses frais étaient pris en charge par l'ambassade de son pays.

Accompagné du chargé culturel de l'ambassade, il vit Paris by night. Cette fois il voulait vraiment bien connaître Paris en quelques jours et il avait des projets. Son poste lui donnait la possibilité de venir régulièrement en France, mais il préférait laisser son adjoint ou ses collaborateurs venir aux différentes réunions dans la capitale française et cela pour deux raisons. Sa femme s'opposait à ses voyages à l'extérieur et il n'avait pas de grandes connaissances dans le domaine bancaire. Il se savait maintenant prêt, d'autant plus qu'il était le maire d'une ville qui avait besoin de l'apport des villes les plus évoluées du monde pour se développer. Tous les matins, il restait quatre heures pour dorloter Anicet Anselme Yantala Okéké. Ensuite, avec la permission de Sylvie, il visitait Paris en compagnie du chargé culturel qui se mettait à sa disposition jusqu'à fort tard dans la nuit. La deuxième nuit, il proposa au chargé culturel de l'accompagner à Barbès et à Pigalle pour découvrir le marché du sexe. Il revint dans sa chambre avec une prostituée blanche. Il ne fut guère satisfait des prestations de la belle et fit part de sa déception à son ami, le lendemain, lors de leur dernière virée.

« Mon frère, je pense que nos femmes sont plus envoûtantes que les Blanches. Leur corps est trop pâle.

- Effectivement, la peau noire me semble plus vivante et plus sensuelle. Chaque jour à l'ambassade, deux ou trois Blancs viennent s'informer sur les conditions pour épouser une de nos compatriotes ici ou dans notre pays. C'est vraiment la foire aux mariages avec les femmes noires dans toute l'Europe. Ils pensent que nos sœurs sont de vraies femmes soumises, au contraire de leurs femmes.

- Ma femme voulait que je reste auprès d'elle toute la nuit. J'ai réussi à m'échapper. Demain, avant de repartir, je resterai avec elle une heure. Tu es vraiment un grand connaisseur de cette ville. Désormais, je viendrai régulièrement et l'on passe-

ra encore d'autres moments merveilleux. Tu m'as dit que tu étais ici depuis huit ans et que le pays te manquait beaucoup. Tu y retournes pourtant pendant les vacances.

- J'étais venu pour deux ans afin de mieux connaître les milieux culturels et artistiques français, avant de rentrer au pays pour prendre le ministère des Affaires culturelles. C'est l'ancien Chef d'État qui appréciait mes livres et voulait me voir dans le gouvernement. Je ne supporte pas le froid. Aidez-moi à regagner le pays.

- Quel poste peut-il t'intéresser ?

- Je ne veux pas passer pour quelqu'un de très ambitieux, mais je pense que le seul poste qui me convienne et pour lequel j'ai été préparé est le ministère des Affaires culturelles.

- Vous m'avez dit que vous êtes écrivain, n'est-ce pas ? Qu'avez-vous écrit ?

- J'ai déjà publié trois romans et deux de ces ouvrages ont obtenu de grands prix littéraires décernés par l'Académie française et le Salon International du Livre de Paris.

- Au fait, que gagne-t-on à écrire ou à publier un livre ? Rien ! Laisse tomber ce travail de fou. Personne ne lit en Afrique. Cherche à avoir de l'argent, c'est mieux que d'écrire. Néanmoins, je ferai tout mon possible pour qu'au prochain remaniement, tu fasses partie de l'équipe gouvernementale. Le président de la République m'écoute, suit mes conseils et me fait confiance. En politique, la compétence n'a aucune importance. C'est la loyauté seule qui compte. Et en politique, la loyauté, c'est la courbette. Et puis, c'est facile de te trouver un poste de ministre des Affaires culturelles. Personne n'en veut. D'abord, il faut administrer des fous et des voyous. Ensuite, le budget est trop maigre pour que le ministre puisse se remplir les poches. Et enfin, ce poste ne vous permet pas de passer, à l'occasion d'un autre remaniement, à un ministère plus rentable. Mais si tu tiens à ce poste, je vais te le trouver...

Que fais-tu là ? Inutile de te mettre à genoux et les bras derrière moi pour me remercier. Je te rends service, c'est tout ! Tu m'as l'air d'un homme intelligent et j'aimerais t'aider à réaliser tes ambitions. Mais avant de commencer mon travail d'approche, j'aimerais savoir si tu fais partie d'une société secrète ?

- Non.

- Ah non ! Rentre rapidement dans une société secrète. Je vais te donner des pistes.

- À quelle famille appartient ta femme ?

- C'est la fille unique d'un médecin.

- Je te donne trois mois pour divorcer d'avec elle. On va te trouver la fille d'un riche en mariage. Dans ce milieu, l'argent doit circuler entre nous. Tu as au moins un chat noir ? Il faut absolument commencer par cette bête noire.

- Je n'en ai pas. Mais je vais en chercher un et mettre en pratique tout ce que vous venez de me dire.

Parfait ! Parfait ! Tu comprends vite et tu iras loin. »



La bête noire

CHAPITRE

11

Avant de quitter Paris, Fédy se rendit à la maternité. Quand il prit l'enfant dans ses bras, une grande émotion s'empara de lui. Il sentit une vibration qui lui secoua le corps. C'était selon lui un message. Cet enfant était son fils. Il demanda enfin le carnet du nouveau-né. Il voulait connaître son signe astrologique. Chérie Bibi était impatiente de connaître le verdict. Leur enfant né un 27 février était un Poisson. Avec son ordinateur portable, il se connecta à Internet, se rendit sur un site particulier et déterminait le signe ascendant de son fils. Il était Poisson ascendant Taureau.

« Son ange gardien est Habubiah.

- Qu'apporte cet ange ?

- C'est un ange qui symbolise la guérison de toutes les maladies et la fécondité. Tous ceux qui ont des problèmes de santé ou de fécondité n'ont qu'à appeler à haute voix, leur propre ange, et lui demander d'intervenir auprès de Habubiah.

- Et ceux qui ne connaissent pas le nom de leur propre ange, que font-ils ?

- L'ignorance se paie.

- Mon bébé chéri, tu vas nous manquer.

- Je sais que tu ne vas pas trop souffrir de mon absence.

- Pourquoi me dis-tu cela ?

- À cause de ton amie Victoria-gros-seins qui t'a suivie pour te tenir compagnie.

- Yantala, beau gosse, que je ne t'entende plus prononcer ce nom. Je ne veux plus voir cette fille. Et si jamais elle est sur mon chemin, je pourrai lui faire très mal.

- Donne-moi encore mon fils dans mes bras. Je vais le bercer encore quelques minutes. »

Son enfant dans les bras, il lui chuchotait son nom dans les oreilles. Anicet Anselme Yantala Okéké. En les quittant, il offrit un pendentif en diamant à sa femme et une gourmette à Anicet Anselme. Il leur demanda de revenir rapidement au pays.

Dans la voiture de l'ambassade qui le conduisait à Roissy, il récitait mentalement les mots suivants : « Ensemble trouvez. » C'était une formule pour se bâtir une fortune qu'il avait piochée dans un livre. Il était plus que déterminé à se bâtir une fortune colossale après tout ce qu'il venait de voir à Paris. Il se prenait pour un nain, face à ces géants de la finance qu'il avait vus à Paris. Il se rendait de plus en plus souvent chez Alice Futaya, son ancienne collègue. Ne venait-il pas de lui acheter comptant un

appartement dans un quartier résidentiel qui ne comptait pas encore beaucoup d'habitants ? Il lui arrivait souvent de passer la nuit chez elle. Cette liaison entretenue dans la plus grande discrétion lui procurait des sensations fortes. Alice, en bon professeur, savait lui dire des mots d'amour et lui citer de grands auteurs qui savaient mettre des mots d'amour dans la bouche de leurs personnages. Comme cet extrait de Belle du Seigneur d'Albert Cohen : « Aimé, j'ai besoin de te dire que l'amour que tu me donnes est un ciel profond, où je trouve des étoiles nouvelles chaque fois que je te regarde. Jamais, je ne cesserai d'en découvrir et cela va si loin, si loin. Dors bien, mon amour. »

La différence entre Alice et Sylvie était grande, mais il ne pouvait divorcer d'avec Chérie Bibi pour épouser le professeur d'allemand qui n'avait plus envie de se démenier pour des élèves idiots. Le banquier pensait lui trouver un poste à la banque. Elle lui demandait chaque jour comment évoluait sa perspective d'embauche. Elle ne pouvait plus supporter la vue de ses élèves et surtout celle de ses collègues, éternels fauchés dont les tenues vestimentaires la révoltaient. Les jeans délavés en particulier lui donnaient envie de vomir. En classe, le parfum bas de gamme de ses élèves lui donnait la nausée. Elle demandait chaque jour à son amant de l'aider à quitter l'environnement néfaste du collège. Elle voulait désormais être entourée d'hommes habillés dans de beaux costumes et de femmes en tailleur. Elle ne cessait de multiplier les gestes d'affection envers Fédy. Si le banquier aimait bien la compagnie d'Alice pour sa beauté, sa culture et surtout sa sensualité, il n'oubliait pas pour autant le passé de cette femme très intéressée qui lui avait tenu des propos injurieux. Il s'était largement vengé, mais en l'introduisant dans la banque, n'est-ce pas un serpent qu'il mettait dans sa poche ? William Blake, un écrivain anglais, n'avait-il pas dit, que ses ennemis, il s'en chargerait, mais qu'il voulait que Dieu le débarrassât de ses amis ?

Le travail de directeur de banque l'épuisait. Il passait tout son temps à recevoir des dirigeants politiques, à commencer par le Premier ministre, qui ne cessaient de le solliciter pour recevoir des personnes qu'ils recommandaient. Son beau-père en abusait le plus. En une matinée, Fédy pouvait recevoir une douzaine de personnes venues au nom de M. Okéké. Et toujours pour des demandes de prêts destinés à des gens qui n'avaient aucune épargne. La quasi-totalité des personnes pistonnées par les personnalités politiques de premier plan étaient des femmes et même de très jeunes filles. Il ne cessait de se demander quelle puissance pouvait posséder une femme pour mettre ainsi les hommes à ses pieds. Le monde entier se trouvait aux pieds des femmes. Il ne manqua pas d'en parler à un écrivain qu'il venait de recevoir.

Jean-Marie Kamagaté avait écrit une dizaine de pièces de théâtre et un roman. Il était diplomate de formation, mais il tirait le diable par la queue. Le salaire de fonctionnaire était nettement insuffisant et les éditeurs lui présentaient toujours un solde négatif. Malgré sa notoriété, il vivait dans une relative pauvreté. Recommandé par le ministre des Affaires étrangères, il demandait un prêt de plusieurs millions pour acheter une maison. Mais en réalité, il voulait de l'argent pour éditer lui-même deux livres et acheter une voiture d'occasion. Son statut de diplomate ne lui permettait pas de prendre un taxi, encore moins d'emprunter les transports en commun. Il pensait obtenir une affectation à l'étranger dans quelques semaines, ce qui lui permettrait de rembourser facilement le prêt. Et si la chance était au rendez-vous, il aurait en moins de trois ans, un poste d'ambassadeur et il comptait d'ailleurs sur Fédy pour l'aider dans ce sens en parlant de lui à son ministre et au président de la République. Depuis qu'il rencontrait fréquemment le président, de nombreuses personnes le sollicitaient pour obtenir des postes ou des biens en parlant de

leur requête au magistrat suprême du pays. On croyait dans de nombreux milieux qu'il était les yeux et les oreilles du Chef de l'État.

« Je pourrai vous obtenir le prêt dans soixante-douze heures. En attendant, comment expliquez-vous le mystère de la femme ?

- La femme a été toujours l'embarras des esprits humains. Elle construit et détruit. Elle est le plus grand stimulant du cerveau, plus puissant que toutes les drogues. De nombreuses merveilles architecturales ont été construites rien que pour lui faire plaisir. Toutes les brillantes réussites individuelles ont été pour elle. La femme a été souvent à l'origine des guerres et de la division des familles. Des hommes ont trahi, poussés par elle. Que d'hommes se sont suicidés à cause d'elle ! Il est écrit dans le premier livre de la Bible que la discorde est entrée dans le monde le jour où les hommes ont commencé à se marier.

- Quelle puissance ! Et dire que nous continuons de l'appeler le sexe faible.

- Je pense que cette expression commence à disparaître. On a vu comment des présidents des pays les plus puissants du monde ont négligé leur devoir, rien que pour regarder pendant des heures, de petites stagiaires qui les passionnaient. Des souverains ont renoncé au trône pour les beaux yeux d'une femme. Les secrets d'État les mieux gardés sont dévoilés aux femmes.

- Ne parlons même pas des fortunes qui sont déposées à leurs pieds.

- Et dire que des hommes se plaignent que des écrivains parlent trop des femmes dans leurs œuvres !

- Ce sont tout simplement des hypocrites, des aigris. Des personnes sous l'emprise des femmes.

- J'ai fini par apprendre qu'un professeur de chimie qui n'aimait pas mes pièces de théâtre, à cause de la référence faite aux femmes, était le mouton de sa femme chaque nuit à la maison. Elle

lui demandait de se mettre à quatre pattes, elle s'installait sur lui et exigeait qu'il se mette à bêler.

- Ah, les femmes ! C'est la puissance. Comment expliquez-vous cette puissance ?

- J'ai passé des années à étudier les raisons de cette puissance. J'ai compris que tout s'est passé à la Genèse. Souvenez-vous quand le Diable s'est transformé en serpent pour s'approcher d'Eve en l'absence d'Adam. Il a séduit la femme et lui a menti. C'est ainsi qu'il a mis en la femme, la puissance de séduction et de mensonge. Toutes les femmes vivent avec ces deux puissances. Quand Dieu accuse l'homme de n'avoir pas respecté son interdiction de manger le fruit défendu, la réponse d'Adam justifiait la puissance de la femme. "C'est la femme que tu m'as donné qui m'a demandé de manger ce fruit." On avait déjà tout compris.

- Ce fruit même est aujourd'hui une puissance.

- Bien sûr. Le fruit, c'est la voiture, l'argent, les pierres précieuses, le matériel, le pouvoir.

- Et ceux qui n'en possèdent pas ?

- Ils sont méprisés et trahis. Les femmes ne s'intéressent qu'à trois catégories d'hommes ?

- Lesquels ?

- Les hommes beaux, les hommes riches et les hommes célèbres ou populaires. Vous avez de la chance monsieur Darko Yantala d'appartenir aux trois catégories.

- Je ne suis pas encore riche.

- Ah, bon ! »

En attendant le prochain visiteur, Fédy prononça à plusieurs reprises, et à haute voix, sa formule pour se bâtir une fortune.

Les débats parlementaires firent découvrir au pays un Yantala plus violent qu'on ne l'aurait imaginé. Il était devenu la terreur de l'Assemblée nationale. Sa réputation dépassa même les frontières nationales. On l'appelait la bête noire à cause de la peur que

l'opposition éprouvait à son égard. Ses opposants tremblaient de le voir et redoutaient de l'écouter. Des parlementaires de l'opposition quittaient l'hémicycle quand Fédy était présent ou prenait la parole. Gare au député qui oserait dénoncer la politique économique et sociale du pays ! Il avait des fiches confidentielles sur tous les députés de l'opposition. Elles lui avaient été remises par les responsables des services spéciaux. Les secrets les mieux enfouis étaient révélés au grand public par le député Yantala. Des députés de l'opposition furent surpris d'apprendre des informations graves sur leurs collègues qu'ils considéraient comme des gens honnêtes.

Fédy avait une autre technique qui faisait mouche et qui ridiculisait le député, aussi fort en gueule soit-il. Il disait : « Cher collègue, je viens de vous écouter avec dégoût, j'ai dû me frotter les yeux à plusieurs reprises pour être sûr de ne pas rêver. Toi, député X, tu es une vraie fripouille. Tu oses, sans aucune honte, t'en prendre à notre bien-aimé président de la République. N'étais-je pas avec toi hier à vingt-trois heures trente et quarante secondes chez le Chef d'État ? Tu m'avais appelé en catastrophe avant-hier à minuit, sur ma ligne privée, pour me demander de te conduire de toute urgence chez le chef suprême du pays, pour une affaire urgente. Si j'avais su que c'était pour une affaire aussi ridicule que tu m'avais demandé ce service, je ne l'aurais pas fait. Chers collègues, devant le plus intelligent du pays, le meilleur de nous tous, le député s'est mis à genoux et a dit ceci : "Astre du pays, j'ai un besoin urgent d'argent, ma maîtresse Marguerite m'a donné deux jours pour lui acheter une maison, sinon, elle me quittera pour un commerçant prospère. Je l'aime trop, je ne veux pas la perdre et je vous prie de me donner la somme demandée." À la question du meilleur de nous tous de savoir, en échange, ce qu'il propose, il a, toute honte bue, dit qu'il trahira son groupe parlementaire en rapportant tous leurs secrets. Et c'est ce même

homme qui ose dire que le pays va mal. De quel pays imaginaire parle-t-il ? Au fait, pour ceux qui sont intéressés, après la séance parlementaire, je pourrai leur donner l'adresse de Marguerite pour qu'ils constatent eux-mêmes ce que cet indigne père de famille fait de son salaire. Deux de ses enfants ne vont plus à l'école et un troisième a été expulsé et tout cela pour faute de paiement des frais d'écologie. Allez voir dans quel luxe, il a installé Marguerite... » »

Soudain, trois coups de feu partirent en direction de Fédy. Il s'effondra. Le député accusé ne pouvait plus supporter ce mensonge grossier, il avait sorti son pistolet et tiré sur le député-maire de Bamonda. Tous les députés se précipitèrent vers Yantala. Mais il se releva précipitamment. Il n'avait aucune blessure malgré les trois coups tirés sur sa poitrine. Il quitta aussitôt le Parlement au moment où le président de l'Assemblée proposait la levée de l'immunité parlementaire du député afin qu'il répondît de son acte devant la justice.

Tous les journalistes présents au moment des faits ne tardèrent pas à rejoindre Fédy dans un restaurant de luxe. Ils reçurent les consignes pour leurs articles du lendemain. Même les journalistes de l'opposition reçurent leurs enveloppes bien garnies.

La nuit, après un bref entretien avec Chérie Bibi qui l'informait de son retour la semaine prochaine, il reçut quelques secondes plus tard, un appel venant de son village. On lui annonçait la mort brutale de Bruno Kama. Sa voiture se serait écrasée contre un semi-remorque tombé en panne sur la voie. Le chauffeur n'avait pas encore eu le temps de mettre des signaux de détresse quand Bruno, tout seul à bord de sa voiture, s'était jeté à plus de cent quarante kilomètres à l'heure contre ce véhicule chargé de centaines de sacs de café. L'accident s'était produit à trois cents mètres du village, à minuit. Attiré par ce bruit, tout le monde était

sorti de sa maison pour courir vers le lieu de l'accident. Les habitants avaient mis deux heures pour retirer le corps déchiqueté. On avait enveloppé les morceaux dans un pagne kente avant de les laver et de les mettre dans un cercueil.

Fédy vint au village dès qu'il apprit l'information de son premier adjoint au maire, un ingénieur agronome à la retraite. Il arriva avec une délégation impressionnante. Pas moins d'une quarantaine de personnes. On lui avait dit que l'inhumation aurait lieu dans l'après-midi, compte tenu de l'état du corps et surtout de la coutume qui exigeait qu'un accidenté à l'entrée du village soit enterré rapidement, après des sacrifices rituels pour ne pas attirer le malheur sur la communauté. Fédy fit acheter tout le nécessaire dans la plus grande ville, non loin de Bamonda. Le cercueil était en bois massif. Des jeunes du village et de la province refusèrent qu'on procédât à l'inhumation aussi rapidement. Ils exigeaient des confessions publiques de ceux qui avaient commis des actes malveillants contre Bruno, car l'âme de Bruno ne pouvait pas partir ainsi, sans leur accorder son pardon. Le clan des jeunes opposants de Bruno était soupçonné. Le partage de l'argent au moment des élections avait créé des dissensions dans l'équipe. Ils attendirent une heure, mais personne n'osa se prononcer. Devant l'impatience des adultes de se rendre au cimetière, ils refusèrent de laisser le cercueil partir. Les discussions continuaient quand le chef du village leur demanda, pour qu'on en finisse, de procéder à une tradition délaissée depuis de nombreuses années.

« Kama Bruno, je suis le chef du village. Tes amis refusent de te laisser partir pour dormir en paix tant que tu ne nous diras pas qui a mis fin à tes jours. Nous savons tous que cet accident n'est pas la vraie cause de ta mort. Nous savons que c'est quelqu'un qui a vendu ton âme. Je te l'ordonne, si celui qui a mis fin à tes jours se trouve parmi nous, que ton cercueil se dirige vers lui. »

Comme attiré par une grande force, le cercueil tenu par dix jeunes se précipita vers Frédéric Darko Yantala, à la surprise générale. Le chef du village demanda à trois reprises au cercueil d'aller vers son assassin. Et chaque fois, les porteurs furent poussés vers Yantala. Le chef ordonna qu'on arrêtât la démonstration et s'adressa à la foule. « Vous voyez bien que nous avons bien fait d'arrêter ces pratiques depuis fort longtemps. Combien de personnes honnêtes ont été injustement accusées ? Aujourd'hui, nous avons la preuve que nous étions dans le faux. Yantala qui a fait de Kaman un homme heureux ne peut pas en vouloir à son ami le plus précieux. Je vous prédis que toutes nos coutumes vont disparaître au profit de celles des Blancs qui sont justes et vérifiables. Dans ce village, nous avons contribué à achever, avant terme, la vie de plusieurs femmes. Là où nous avons besoin d'une césarienne, nous avons exigé que ces femmes en difficulté d'accouchement citassent les noms de leurs amants. Combien de femmes avaient cité des noms imaginaires pour être délivrées ? Hélas, elles sont quand même mortes. Rentrons dans la civilisation ! Abandonnons nos pratiques ancestrales ! Le téléphone portable a mis fin à notre ignorance. Nous n'avions pas cru que les Blancs auraient pu marcher sur la lune, que pouvons-nous dire maintenant de cette petite boîte dans ma main ? Je peux tout de suite appeler mon fils Pascal à Paris, sans que je me relie à quoi que ce soit. Quelle autre preuve voulons-nous ? Nos coutumes sont mortes. Portons maintenant, le cercueil au cimetière. »

Les amis de Bruno reprirent le cercueil et se dirigèrent vers le cimetière. Au même moment, Mélanie, la petite sœur de Bruno, tomba en transe. De ses lèvres, on entendait la voix de Bruno Kama. « J'ai été bel et bien tué par mon soi-disant ami Fédy. Je savais trop de choses de lui et sur lui et il voulait pour cela m'éliminer pour que je ne sois pas un témoin gênant dans son ascen-

sion politique. Il a contacté une agence secrète qui ne rencontre jamais ses clients et ne cherche même pas à connaître leurs noms et leur adresse. L'argent est déposé dans un lieu secret. Le paiement effectué, ils font le travail. Je n'ai pas heurté de véhicule. J'ai été appelé par ces assassins pour une importante confidence à cinq kilomètres du village, dans une palmeraie. Dès qu'ils m'ont vu, ils m'ont assassiné et jeté dans ma voiture pour la mise en scène avec la collaboration du chauffeur du semi-remorque et de son apprenti. Le bruit que vous avez entendu était celui de grenades qui explosaient et non celui du choc de ma voiture contre le semi-remorque... »

Le chef du village ordonna qu'on fermât la bouche de la jeune fille et qu'on l'envoyât assez loin du village. « Quelle machination ! Quelle imposture ! Un mort qui parle. Aujourd'hui, c'est la défaite de l'Afrique ancienne. »

Le crépuscule était installé. Le cercueil fut recouvert de sable pendant que des amis et même ceux que Bruno considérait comme des ennemis chantaient. Après l'inhumation, le député-maire invita tout le village à boire et à manger. Dans son salon, il recevait tous les groupements et les associations. Chacun repartait avec des enveloppes considérables. Après avoir reçu leurs lourdes enveloppes, les amis de Bruno s'excusèrent de leur comportement. Et ils abondèrent tous dans le sens du chef du village. « Nous ne croyons plus à nos traditions. Vous le bienfaiteur de la province, vous qui avez tout fait pour Bruno, vous ne pouvez pas être la cause de son malheur. Nous vous aiderons à trouver votre ennemi dans ce village, celui qui a tenté d'influencer l'orientation du cercueil et qui a payé Mélanie pour imiter la voix de son frère et mentir sur votre honorabilité. Nous n'avons pas encore de preuve, mais nous sommes convaincus qu'il s'agit de votre concurrent aux élections. Il nous trouvera sur son chemin. Vous pouvez dormir tranquille. » Les entretiens finirent à minuit

avec la visite du chef du village que Fédy reçut dans sa chambre à coucher.

« Mon fils commença le chef du village, excuse-moi pour ces imperfections. J'ai été déçu par notre jeunesse.

- Papa, je ne te reproche rien. Tu as vu toi-même qu'ils ont tous présenté leurs excuses.

- Ils ont pensé que les anciennes traditions étaient encore valables aujourd'hui.

- Les jeunes m'ont dit que mon rival aux élections pourrait être à l'origine de tous ces débordements constatés.

- Je le crois aussi car il n'est pas de notre village et quand il voit tes succès à l'Assemblée nationale, il est persuadé qu'il ne sera jamais le député-maire de la province. Il a donc choisi de te discrediter auprès des populations. Il s'est trompé, tu es trop gentil pour qu'on suive quelqu'un d'autre.

- Papa, prends cette somme d'argent pour toi seul. Je retourne maintenant dans la capitale. Je ne dors pas ici cette nuit.

- Mon fils, tout cela pour moi seul ? Dors ici cette nuit au moins.

- Non, je ne peux pas. J'ai trop de rendez-vous. Le président de la République m'attend pour une rencontre importante. Je reviens dans quinze jours pour lancer d'importants travaux qui vont transformer notre village. Pas une petite ville de province ne sera aussi belle que la nôtre ! Je resterai alors quinze jours pour que tout s'enchaîne. Je vais construire ici, une ville qui sera un exemple pour tous les villages et toutes les villes d'Afrique.

- Mon fils, je ne cesserai de te bénir. »

Monsieur Frédéric Darko Yantala avait du mal à se lever de son lit. Il ne se sentait pas bien. Son cou, son dos, ses membres semblaient endoloris, sans doute à cause de ce voyage nocturne. Il était arrivé à l'aube et devait repartir au travail à huit heures. De nombreuses rencontres et des séances de travail l'attendaient toute la journée. Pour aller mieux, il récita à plusieurs reprises,

la formule susceptible de lui donner une bonne santé : « Ensemble ; soyez. » Il ne tarda pas à recouvrer la forme et arriva au bureau en pleine possession de ses moyens physiques. Il commença par des réunions avec ses proches collaborateurs. Les réunions duraient plus longtemps que prévu.

Alice, qui se prenait pour sa femme, rentrait souvent dans le bureau pour voir s'il n'avait pas fini. Elle ne s'adressait même pas aux deux secrétaires. Elle attendait d'être reçue depuis trois heures. En fait, elle venait présenter son cousin au directeur de la banque afin d'obtenir pour lui, un important crédit pour acheter une maison. Ils furent enfin reçus à treize heures. Fédy fut étonné de se retrouver devant un jeune homme présenté comme un capitaine de l'armée. Alice éclata de rire devant cette remarque. Son cousin dépassait la quarantaine. Son physique était semblable à celui de tous les membres de sa famille et les gens de son ethnie. Le militaire lui-même parla des exercices physiques qui les maintenaient dans une forme de jeune premier. Le capitaine Kobako se plaignit des conditions difficiles des militaires qui manquaient de tout. Il accusa les hauts gradés de l'armée d'utiliser toutes les aides des militaires à leur seul profit.

« Monsieur le directeur, aucun capitaine de notre armée n'est capable d'avoir une maison confortable. Nous vivons dans des maisons en location ou dans des casernes. Nous avons même honte de montrer nos demeures aux officiers des pays voisins qui sont respectés par leurs hommes politiques. Ici, nous sommes considérés comme des analphabètes et des rustres, une vision très ancienne de l'armée. Je vous prie d'alerter le président sur notre situation.

- Je veux bien vous aider à avoir cet important crédit, mais votre salaire n'est pas à la hauteur pour bénéficier de ce prêt.

- C'est vrai, mais aidez-moi et je ne vous décevrai pas. Alice m'a dit beaucoup de bien de vous. Elle et moi avons une grande complicité. Nous vous aimons bien.

- Je trouverai une combinaison pour vous aider. Peut-être dans une semaine ; n'oubliez pas que nous sommes déficitaires, mais nous pouvons toujours trouver des aides pour la famille et les amis. C'est cela le pouvoir. »

L'impatience de Fédy était grande aujourd'hui. Il avait un rendez-vous important avec le président de la République qui le conviait à un dîner. Il ne tenait plus en place. De seize heures à vingt heures, il refusa de recevoir ses collaborateurs et même des clients de la banque. À dix-huit heures, il était déjà chez lui, se préparant pour ce dîner comme si c'était la première fois qu'il allait rencontrer le magistrat suprême du pays. Après avoir mis sa cravate choisie avec soin, il prit son chat dans ses bras pour le caresser avant l'heure du départ. Il voulait même l'emmener à la résidence du chef de l'État, mais son chauffeur lui fit comprendre que le chat était capable de le suivre dans les salons du président et de ruiner sa carrière. Il demanda au chauffeur de serrer, lui aussi, le chat contre lui avant qu'il le remette dans le jardin.

Il arriva à l'heure pile au rendez-vous du président. La résidence était d'un luxe insolent. Le président de la République en personne vint le chercher dans une salle de séjour. Ils se rendirent ensemble dans la grande salle à manger. Elle était décorée à l'asiatique et la couleur qui dominait était le rouge. Cinq tableaux de grands artistes locaux décoraient les murs. Néanmoins, on pouvait voir un Picasso de grande valeur dans un angle où se trouvait une télévision. Le président n'y alla pas par quatre chemins et entra dans le vif du sujet.

« Mon fils, je suis maintenant convaincu de ta fidélité. Je peux compter sur toi. Je voudrais te nommer à la place de ton beau-père, mais je crains de créer des ennuis dans ta famille. Ton beau-père me crée trop de difficultés en ce moment. Il symboli-

se la corruption du gouvernement. Nos partenaires étrangers se plaignent toujours de notre système économique gangrené par la corruption. Déjà, certains pays et des institutions nous ont coupé toutes les aides et conditionnent la reprise de notre coopération économique et financière au limogeage de ton beau-père qui est devenu la cible de l'opposition et d'une grande partie du peuple. J'aimerais que tu me dises ce que je dois faire pour résoudre le problème de ton beau-père. C'est un vrai ami, loyal et sincère.

- C'est vrai, il vous aime beaucoup. »

Frédéric Darko Yantala resta ensuite silencieux pendant plus de quatre minutes. Il continuait de couper sa tranche de viande et de grignoter. Une brebis rôtie avait été servie. En fait, il pensait à la réponse qu'il devait donner. Il se rappelait encore quelques lignes de sa fameuse brochure. « En politique, seule la finalité compte. Un parent qui peut entraver vos actions doit être rejeté sans ménagement. En politique, on ne doit pas parler de fils, de sœurs, de cousines ni d'autres liens de parenté. La famille est d'ailleurs un frein à tout épanouissement politique. Éloignez votre famille de vous. »

« Mon fils, tu vas bien ?

- Je vais très bien Papa.

- Tu ne dis rien, j'espère que tu n'as pas l'intention de m'offenser par ton silence.

- Bien au contraire, car j'ai une solution à ta question.

- Enfin !

- Papa, vous savez que même en politique, la notion d'ami et de famille n'existe pas. Le Kleenex est encore mieux que ceux qui se dévouent à votre cause. Ils peuvent trahir à tout moment, ou par leur maladresse, vous conduire aux pires difficultés. C'est pourquoi le bon politicien ne doit pas hésiter à détruire toute personne qui devient nuisible à son pouvoir. Je te conseille de faire arrêter mon beau-père et de l'emprisonner pendant quelques mois,

le temps de calmer nos partenaires, l'opposition et une certaine partie du peuple.

- Quel motif vais-je trouver pour l'arrêter ?
- Je peux au moins présenter quarante motifs d'arrestation.
- Tu iras loin en politique, mon fils. Je pars en vacances dans deux semaines. Et quand je reviendrai dans trois semaines, nous nous rencontrerons pour que tu me présentes tes quarante propositions. Je compte sur ta discrétion. Personne ne doit connaître la teneur de notre entretien, même pas ton épouse.
- Cette fille est bête ! »

En rentrant chez lui, il fut surpris de recevoir un appel de son beau-père qui souhaitait savoir ce que le président et lui s'étaient dit lors de ce dîner. Fédy savait que son beau-père était vraiment un homme puissant. Il était persuadé que des militaires ou des hommes de service étaient les espions de son beau-père à la cour royale comme on appelait la résidence du chef de l'État. Il mentit pourtant à son beau-père. Le président voulait qu'il lui envoyât six petites valises remplies de billets de banque pour ses vacances, avant deux semaines, lui dit-il. Monsieur Okéké, convaincu de la véracité des propos de son gendre, répondit : « Cela ressemble bien au président, toujours en train de dépouiller nos institutions financières. Je ne sais pas où tout cela va nous mener. Mon fils, fais très attention, note toutes les sorties d'argent. »

Fédy courut à sa table de chevet pour prendre sa brochure et s'assurer qu'il était vraiment écrit : « Dans le milieu politique, personne ne s'aime. Tout le monde fait semblant d'aimer l'autre. La politique n'est pas le royaume du Christ où règne l'amour pour son prochain. Le politicien africain doit l'avoir en permanence à l'esprit. »

En pleine nuit, une soudaine envie de Sarah envahit Fédy. Il savait dans quel quartier, elle habitait, mais pas précisément dans quelle maison. Il réveilla l'un de ses vigiles qui résidait dans le quartier. Il se fit accompagner de trois véhicules en plus de son 4X4. Tous les chauffeurs et vigiles qui n'étaient pas de garde furent convoqués pour l'accompagner dans le quartier plus que populaire où vivait Sarah. De nombreux habitants furent réveillés par les bruits des moteurs des véhicules et surtout par les Klaxons. Dès que Sarah sortit, elle fut embarquée. Elle ne portait qu'un petit pagne et n'eut pas le temps de s'habiller. Un voisin, qui était le pasteur d'une des églises qui pullulaient dans le quartier, prit son microphone et dit : « Dieu vous châtiara. » Fédy demanda à tous les chauffeurs de revenir. Il s'adressa au pasteur.

« Qu'est-ce que vous venez de dire ?

- J'ai dit que dans Marc 7, Jésus a dit : "Ce qui sort de l'homme, c'est cela qui le rend impur. Car c'est du dedans, du cœur de l'homme, que sortent les pensées perverses : inconduite, vols, meurtres, adultères, cupidités, méchancetés, fraude, débauche, envie, diffamation, orgueil et démesure. Tout ce mal vient du dedans et rend l'homme impur."

- Tu es un maudit, si tu étais intelligent, tu saurais que ton Jésus n'a aucun pouvoir, sinon, tu n'aurais pas vécu dans ce taudis en train de parler de lui matin et soir. Espèce d'escroc ! Vigiles, embarquez-le ! »

Ils se saisirent du pasteur qu'ils rouèrent de coups avant de le jeter dans le coffre d'un véhicule sous les pleurs de ses enfants et de sa femme. Se retournant vers Sarah, il dit :

« C'est ça le pouvoir !

Hier encore, le professeur nous citait John Kennedy : "Le pouvoir rend aveugle et c'est l'art qui rappelle à l'homme ses limites." Mais, j'ai surtout aimé la citation de Hampaté Ba

qu'il nous a recopiée au tableau : "C'est quand on est au sommet de la gloire qu'il faut se frayer un chemin pour le jour de la défaite." »



La bête noire

CHAPITRE

12

« Le peuple a besoin de voir le commencement des promesses. L'achèvement de ces promesses ne l'intéresse pas ou très peu. Il aime les premières pierres. Sous votre mandat, ouvrez plusieurs chantiers. Sur dix, inaugurez-en deux. Vous trouverez toujours des prétextes pour justifier le non-achèvement des huit autres. Le peuple est comme la femme, il aime les promesses. »

Revenu dans son village, il commença le premier jour par l'installation de plusieurs pompes. Une quinzaine précisément. Très peu

d'habitants pouvaient avoir l'eau courante chez eux. Les villageois prenaient de l'eau dans une rivière située à un kilomètre du village. L'eau de cette rivière servait au ménage et à la baignade. Les maladies étaient courantes dans toute la province de Bamonda. Les ingénieurs et les ouvriers fascinaient tous les habitants de la petite commune. Avant que les puits puissent fonctionner, une organisation pratique fut mise sur pied dans les quinze quartiers. Cette idée venait de Fédý.

Le lendemain, de gros véhicules chargés de poteaux électriques arrivèrent dans le village. Il n'y avait en effet, qu'un seul poteau dans tout le village et il s'agissait d'en mettre sept. Fédý avait toujours été marqué par tous ces élèves regroupés sous un seul lampadaire pour étudier. La moitié des habitations n'avaient pas d'électricité dans leur maison. Lorsque les habitants voulurent savoir quand finiraient les travaux d'installation de ces poteaux, les ouvriers et leur patron affirmèrent que ce serait dans une semaine. Les branchements au réseau électrique et téléphonique seront un peu plus longs. Fédý avait décidé que tous les habitants du village auraient le téléphone à un coût très bas. Et il mit à profit ses relations pour installer ce réseau dans son village. Frédéric Darko Yantala était convaincu que le développement de l'Afrique se ferait à partir des villages et pour atteindre le seuil véritable du développement, certaines infrastructures sont indispensables dans un village. C'est pourquoi il était persuadé qu'en réalisant tous ces projets dans sa petite commune, il mettait Bamonda sur les rails du développement. Son souhait était de voir ce village devenir un symbole pour le développement des autres villages.

Fédý était venu avec son chat noir. L'animal devint très vite l'attraction de la petite commune. Les enfants aimaient jouer avec lui. Il bondissait sur certains enfants que les gens trai-

taient de sorciers. Kimberly n'aimait pas ce chat. Elle ne supportait pas qu'il vienne dormir dans leur chambre et encore moins dans leur lit. Kimberly affirmait que le chat noir représentait le diable ou un sorcier. Elle en fit la remarque à Fédy qui lui dit toute l'importance d'un chat dans une maison et surtout d'un chat noir. Un infirmier dans le village en possédait un. Il donna des détails sur le chat que Fédy ne connaissait pas. Selon lui, un roi d'Angleterre en possédait un et de nombreuses personnes qui possédèrent des chats, notamment noirs, eurent dans l'histoire, de nombreux succès et jouirent de grosses fortunes. Ils vécurent donc dans l'abondance. Fédy pensait confier les travaux de l'hôpital à cet infirmier. Bamonda avait un centre de santé qui donnait les premiers soins. Fédy voulait pour son village un hôpital régional où toute la province viendrait. Une semaine après son arrivée, la première pierre de cet édifice fut posée par le ministre de la Santé. Le ministre avait des prêts importants à la banque qu'il ne remboursait pas. Malgré un programme chargé, il avait tenu à faire le déplacement à Bamonda. Le programme terminé, après le repas, il demanda une rencontre à huis clos avec Fédy. Le ministre et le banquier s'enfermèrent alors dans un bureau.

« Mon ami Yantala, je suis persuadé que tu ne seras pas sincère dans ta réponse, mais je vais tout de même te poser la question. Est-il vrai que tu seras le prochain Premier ministre du gouvernement ou le ministre des Finances le plus influent du gouvernement ? Je veux que tu me répondes avec sincérité, même si la sincérité n'existe pas en politique, même si les chiffres que nous donnons à la population sont faux. Hier, dans ma conférence de presse sur la fameuse maladie du siècle, j'ai donné un chiffre qui était nettement en dessous de la réalité. Il ne faut pas effrayer la population et freiner le tourisme. En revanche, avec les bailleurs de fonds nous doublons les

chiffres pour avoir plus de subventions puisque la plus grande partie va dans nos poches. Nous leur disons que ce sont des chiffres confidentiels à ne pas divulguer. Je t'ai mis en confiance. Réponds maintenant à ma question.

- Je ne suis pas informé.

- Tu peux jurer que le président ne t'a pas reçu ces derniers jours pour te livrer un secret d'État ?

- Le président de la République m'a reçu à dîner pour me demander de compléter ses frais de vacances par des fonds de la banque et c'est ce que j'ai fait. J'ai appris par la télévision qu'il est parti hier pour trois semaines.

- Et c'est ton beau-père qui assure l'intérim. Selon les rumeurs, il est en ballottage avec toi pour ce poste de Premier ministre que le chef d'État veut créer.

- Dans l'histoire africaine, des villes ont été détruites à cause des rumeurs.

- Rumeur ou pas, je compte sur toi pour faire partie du prochain gouvernement. Et si tu es Premier ministre, daigne me confier le budget ou les Finances.

- Mon beau-père prendra alors quel département ?

- Tu dois l'envoyer se reposer. Il a participé à trois républiques de ce pays. C'est excessif. Dans nos républiques bananières, personne ne veut jamais quitter le pouvoir. Parlant d'un chef d'État africain, un président américain qui n'est plus au pouvoir disait : "Quand j'étais étudiant, il était président. Gouverneur de ma région, il était toujours président de son pays. Après mes deux mandats comme président des États-Unis, il est toujours président. C'est inimaginable dans un pays civilisé."

- Nous sommes considérés comme des sauvages par ces gens-là.

- Et nous le sommes effectivement.

- Pourquoi tiens-tu tant au budget et aux Finances ? J'espère

que c'est pour mieux rembourser mes prêts bancaires.

- On fait de la politique seulement pour deux choses.

- Lesquelles ?

- D'abord, on fait de la politique pour les honneurs. Certes, des étudiants peuvent éprouver du respect, de la considération pour leur professeur, mais seule la politique vous donne des honneurs au niveau national. Cela dépasse tout. Les artistes ont la gloire, mais les gens ne prononcent pas leurs noms chaque jour comme les nôtres. Ensuite, on fait de la politique pour l'argent. On peut avoir de l'argent dans tous les domaines, mais l'argent du pays est immense. On ne finit jamais de le dépenser. J'ai été professeur comme toi, mais à la faculté de médecine, je vois chaque jour la différence entre ma condition passée et celle d'aujourd'hui. L'appétit venant en mangeant, j'aimerais aller plus loin. Je compte sur toi. »

La première radio de Bamonda émit à dix-neuf heures précises. C'était le délire dans le village. Le projet avait commencé lorsque Kama Bruno vivait encore. C'est lui qui l'avait présenté à Fédy qui fit venir de France tout le matériel pour monter cette radio de proximité qui pouvait être écoutée dans toute la province. Les invités à l'inauguration de cette radio furent émerveillés par le beau bâtiment et le confort des bureaux. On y trouvait quatre studios, deux servaient pour les enregistrements. Ils possédaient tous les derniers appareils en vogue dans les grandes radios du monde. Pour le début, huit jeunes du village travaillaient pour cette radio dirigée par Herman Gobi, celui qui avait eu des altercations avec Bruno. Toute la province l'accusait d'avoir assassiné Kama Bruno. Certaines personnes ne manquèrent pas de se fâcher quand Fédy baptisa cette radio du nom Kama Bruno. Ils ne pouvaient pas comprendre ni admettre que l'assassin de l'ancien président des jeunes de Bamonda dirigeât une radio qui portait le nom de sa

victime. Mais, l'alcool servi aux invités changea la vision des gens énervés qui ne manquèrent pas de féliciter Herman Gobi que Fédy aimait avoir à ses côtés.

Le lendemain, ce fut l'inauguration de la maison de la culture Frédéric Darko Yantala. Elle fut construite en un seul mois et pourtant elle était belle. La photo de Darko était affichée dans toutes les salles. L'inauguration de cette maison attira la jeunesse de toute la province. Fédy avait même invité son épouse qui venait de rentrer. Elle refusa. « Je ne suis pas prête à me rendre dans ton village ou dans n'importe quel village africain. Je ne veux pas attraper de maladie avec les moustiques, la poussière, l'eau sale et même les animaux sauvages qui ne doivent pas être loin de ton village. J'arrive de Paris et tu veux me faire retourner au Moyen Âge. D'ailleurs, dépêche-toi de revenir pour voir ton enfant. »

Alice Futaya était présente. Elle était de mauvaise humeur. Elle avait remarqué dès son arrivée, le matin, que sa rivale Kimberly était enceinte. Elle avait toujours eu des rapports protégés avec Fédy qui l'exigeait. Elle était impatiente de voir l'heure d'aller au lit arriver. Elle retrouva le sourire dans la bibliothèque. Fédy lui demanda de parler à l'assistance de l'importance du livre et de la lecture.

La bibliothèque comptait cinq mille livres de tous les genres. Des jeunes élèves qui vivaient à quinze kilomètres de Bamonda promirent de marcher s'il le fallait pour venir visiter cette bibliothèque où l'on pouvait lire des journaux et des magazines. La plupart des jeunes gens s'intéressaient à la salle Internet où se trouvaient dix ordinateurs. Les vieux du village s'extasiaient devant les téléviseurs qui captaient des chaînes étrangères. Un vieux perclus de rhumatismes se demandait comment on pouvait, dans son village, recevoir des images en direct d'autres pays à partir d'un appareil. Son voisin, borgne et édenté, lui disait qu'il fallait respecter les hommes blancs.

L'instituteur de passage et qui avait entendu cette déclaration leur apprit que des Noirs aussi avaient inventé des choses extraordinaires. Il les cita. Les deux vieux restèrent sceptiques, notamment le borgne dont la maigreur faisait pitié. Toute cette discussion se passait au moment où Fédy et ses invités visitaient les salles de jeu.

L'inauguration prit fin par un concert d'une heure dans la salle de spectacle. Trois artistes de renommée internationale vinrent animer le spectacle. Chaque fois qu'ils chantèrent le nom de Darko Yantala, celui-ci se levait suivi de beaucoup de ses courtisans pour jeter des billets de banque sur la scène. Des spectateurs eurent leur part. Des aigris chuchotaient dans leur coin que tout cela prendrait fin un jour dans ce pays. Un bal gratuit fut annoncé pour la nuit, à la grande joie d'un public de jeunes. Le déjeuner champêtre fut gargantuesque. Quarante bœufs furent immolés et autant de moutons. Les jeunes apprécièrent particulièrement l'alcool. Plusieurs d'entre eux, imbibés de whisky, improvisèrent une chanson dédiée à Yantala.

Petit Dieu
Vrai Frédéric Darko Yantala
Qui peut se comparer à toi ?
Petit Dieu
Comme Dieu, tu ne mourras
Jamais, jamais, jamais.
Petit Dieu, tu vas nous commander
Jusqu'à la fin du monde.
Petit Dieu, le pays t'appelle.
Petit Dieu, tu es le plus beau.
Petit Dieu, tu es le plus riche.
Petit Dieu, tu es le plus intelligent.
Petit Dieu, le pays t'appelle.

Frédéric Darko Yantala,
Notre Fédy, le plus beau des hommes
Le pays t'appelle, le pays t'appelle.
Réponds, réponds, réponds !
Ton heure est arrivée
Ton destin s'ouvre.

Après le repas, les invités se rendirent à l'entrée du village pour le début des travaux de revêtement de la route. Fédy voulait que la route principale du village fût goudronnée, ainsi que celle qui passait devant sa résidence qu'il commençait déjà à transformer. Fédy disparut après cette inauguration qui avait commencé avec des libations. Personne ne savait où il était parti, même ses chauffeurs. Alice était dans tous ses états. Elle osa pour la première fois, s'adresser à Kimberly qui la lorgna avant de continuer son chemin sans lui répondre.

Yantala revint assez tard dans la nuit. La salle qui portait son nom était bondée de spectateurs qui l'attendaient pour l'ouverture du spectacle. Personne ne sut d'où il venait. Il ouvrit le bal avec Alice Futaya avant de se retirer avec elle. Dans la chambre qu'elle avait occupée la dernière fois, Alice ne se sentait pas à l'aise. Elle commença à attaquer Kimberly.

« Ta petite villageoise a dû mettre des gris-gris dans ma chambre.

- Alice, comment peux-tu croire à ces histoires de gris-gris, toi une intellectuelle de haut niveau ?
- Tu veux me faire croire que tu ne crois pas à ces choses-là ?
- Je n'y crois pas.
- Que fait ce chat noir qui te suit partout ?
- Il mange les souris.
- Ce n'est pas ce que racontent les uns et les autres.
- Il ne faut jamais s'occuper de ce que disent les uns et les aut-

res. Si tu savais ce que les uns et les autres disent de toi, tu ne considérerais jamais les propos des uns et des autres.

- Tu veux tout simplement défendre ta villageoise.
- Son prénom est Kimberly.
- Je ne prononcerai jamais ce prénom. Sais-tu que cette petite fille est enceinte ?
- J'ai des yeux pour voir.
- Tu sais qui est l'auteur de cette grossesse ?
- Si je me réfère à mon petit agenda, j'en suis le responsable.
- C'est faux, cela ne peut être toi. C'est certainement quelqu'un du village. »

Devant le soudain mutisme de Fédy, elle commença à le déshabiller et ne tarda pas à le mettre tout nu. Elle lui demanda de la mettre en tenue d'Adam, il refusa, disant être trop fatigué. Elle enleva tous ses vêtements, se mit à genoux et commença à le border. L'homme qui se croyait épuisé retrouva une certaine vitalité. Il voulut se lever pour prendre un préservatif, mais elle l'en empêcha en lui faisant une fellation digne d'une prostituée de grand chemin. Il hurla de plaisir. L'acte sexuel se fit sans protection, du corps à corps comme elle le disait. La clarté de la pleine lune filtrait à travers les persiennes. Alice était certaine d'avoir mis en route un petit garçon qui allait naître dans neuf mois. Elle était tellement persuadée d'être enceinte, qu'elle chantait à gorge déployée dans la chambre. Fédy, le petit Dieu, dormait. Elle voulait le laisser dormir quarante-cinq minutes et le réveiller pour une autre partie. Elle savait s'y prendre pour exciter le désir. Avant l'aube, elle reçut des millions de spermatozoïdes, un seul allait s'engouffrer dans ses ovaires. Elle avait ainsi, disait-elle, donné trois fois plus de chance à son désir de maternité. Que n'avait-elle pas tenté depuis des années pour être enceinte ? Toutes ses tentatives avaient échoué. Elle voulait absolument

avoir un métis, mais aujourd'hui, elle préférait avoir un enfant de Frédéric Darko Yantala, le demi-dieu. Soudain, une image lui revint en mémoire. Elle avait seize ans et était enceinte. Pour plusieurs raisons, elle avait provoqué un avortement à trois mois de grossesse en avalant à deux reprises, une bouteille écrasée en menus morceaux. Elle avait passé deux semaines à l'hôpital. Était-ce la cause de sa stérilité qu'elle refusait d'admettre ? Pourtant, elle continua de chanter et de danser, espérant tomber enceinte.



La bête noire

CHAPITRE

13

Fédy ne comprenait rien à l'attitude de son chat. Depuis le matin, il faisait la navette entre la maison et l'un des trois 4X4, dans lequel il n'hésitait pas à monter chaque fois. Avant midi, il avait fait le trajet une vingtaine de fois. Il s'accrochait au pantalon de son maître comme s'il voulait le tirer vers les véhicules. Fédy savait que les chats ont une intuition très développée. Avant de nombreuses catastrophes naturelles, on a observé le brusque départ des chats. Ceux qui les ont suivis ont échappé à la mort. Pour Fédy, le chat noir souhaitait qu'il quittât

immédiatement le village à destination de la grande ville. Yantala, le député-maire de la province ne pouvait quitter ainsi ses administrés.

À seize heures, avait lieu l'inauguration du stade de football. Il serait baptisé du nom de Kama Bruno, le regretté président des jeunes et bras droit de Fédy. C'était l'un des projets auxquels il tenait tant. Bruno était convaincu qu'une ville ne s'anime qu'avec des matches de football. L'entraîneur avait sillonné toute la province pendant dix jours pour dénicher les meilleurs footballeurs. Deux équipes avaient été constituées. Les joueurs étaient logés dans deux grandes maisons en bois verni. Les chambres avaient des lits superposés. Chaque équipe comprenait treize joueurs et un entraîneur, des maîtres d'éducation physique et sportive qui passaient une retraite paisible dans la province. Selon le programme, les deux équipes allaient fusionner après la première saison avant de s'inscrire au championnat de troisième division.

« J'espère que mes poulains vont atteindre en trois ans, le championnat de première division, dit Fédy aux deux entraîneurs, Justin et Martin.

- Président, pour monter dans les divisions supérieures en football, ce n'est pas compliqué. On voit chaque année comment cela se passe, dit Martin.

- Dites-moi ce que je dois faire afin de me préparer bien avant.

- Justin, il faut le lui dire.

- Président, votre équipe peut monter chaque année de division en division très facilement. La première chose à faire, c'est de payer les arbitres désignés. Aucun d'eux ne résiste aux billets verts.

- Les billets verts ! s'étonna Fédy.

- Président, dit Martin, dans ce domaine, ils ne prennent que le dollar américain, pas le dollar canadien.

- Je pourrai remplir cette première condition.

- Président, un arbitre avait reçu des billets verts plus un billet d'avion. L'équipe qu'il défendait était faible, très faible même, mais elle est montée en première division. Les trois buts de leurs adversaires ont été refusés. En revanche, les joueurs de l'équipe corruptrice avaient poussé à deux reprises, le gardien de but avec le ballon dans les mains, dans les filets et l'arbitre avait accordé les deux buts. Ce fut un grand scandale, mais seul le résultat compte sur le terrain. L'arbitre a été suspendu pendant quelques mois, mais l'équipe faible est montée en division supérieure et c'est l'essentiel. Justin, révèle maintenant la deuxième chose à faire.

- Président, la deuxième condition consiste à corrompre trois ou quatre joueurs de l'équipe adverse. Le plus important, c'est le gardien de but, suivi du plus fort des défenseurs et du plus grand buteur, et quelquefois du meneur de jeu. Tout ce qui les intéresse, c'est d'avoir un billet d'avion et un visa pour aller en Europe et jouer dans de petites équipes dans l'espoir de se faire remarquer par des moyennes ou grandes équipes. Ils sont encore plus faciles à corrompre que les arbitres. Le footballeur africain ne souhaite pas rester dans son pays. Tous ambitionnent de partir en Europe ou dans les pays du golfe Arabique. Martin, explique maintenant la troisième voie pour monter en division supérieure.

- Président, la troisième voie, c'est de revenir à nos traditions mystiques, chercher un grand sorcier ou un occultiste renommé, le plus souvent dans la ville de l'adversaire. Au cours du match, grâce à ses sortilèges, la plupart des adversaires se sentiront très lourds sur le terrain. Certains auront des douleurs à l'estomac et d'autres des diarrhées. Le gardien ne pourra pas voir les tirs de nos joueurs tandis que leur avant-centre, devant notre but, frappera le ballon comme s'il était à deux cents mètres, c'est-à-dire très haut dans le ciel.

- Quel monde ! s'exclama Fédy. »

Ils n'étaient pas encore au dessert lorsque le chat revint et déranger toute la table avant de bondir vers les trois véhicules. L'instituteur de passage fit comprendre à Yantala qu'il devait repartir immédiatement, car l'attitude du chat annonçait un événement grave qui allait lui arriver en moins de vingt-quatre heures, dans cette maison.

« Monsieur le député-maire, les chats sont des visionnaires. Je suis persuadé qu'une grande catastrophe s'annonce pour vous dans ce village et en même temps, ce qui est curieux, un grand bonheur vous attend dans la capitale. Je vous demande donc de partir immédiatement.

- Trop de signes nous montrent que nous devons nous dépêcher de partir, fit Alice soucieuse.

- Mon mari n'ira nulle part, commença Kimberly, furieuse de l'intervention d'Alice. »

Aussitôt, le gros chat de Fédy bondit sur elle et la griffa au visage. Les témoins eurent beaucoup de mal à la délivrer des griffes de la bête. Cette fois, le signe était palpable. Au moment où l'on conduisait Kimberly au dispensaire, M. Frédéric Darko Yantala, ses collaborateurs, ses amis et ses nombreux gardes du corps prenaient le chemin de Kroubaville.

Il retrouva sa femme et son fils avec une joie intense. Sa belle-mère venait à peine de partir quand il arriva. Il passa plus d'une heure à dorloter son bébé. Entre deux étreintes de l'enfant, il prenait sa femme dans ses bras pour de longs baisers. Chérie Bibi était heureuse de ses retrouvailles avec son mari. Elle l'invita à venir dans sa chambre pour des étreintes prolongées.

« Tu n'as pas encore eu le retour de tes couches...

- Mon joli mari, c'est l'ancien temps. La science a évolué. Trois ou quatre jours après l'accouchement, on peut reprendre des

activités sexuelles sans danger, sinon, comment expliquerais-tu ces femmes qui font des enfants chaque année ?

- Tu as raison.

- Comme d'habitude chérie.

- Tu es très tendre ce soir.

- J'ai beaucoup évolué.

- Tu ne seras plus que pour moi seule.

- C'est la résolution que j'ai prise la veille de mon départ de Paris, à l'église du Sacré-Cœur.

- Ces histoires de Dieu, je n'y crois pas beaucoup. Je t'expliquerai un jour comment le monde est arrivé. Les hommes dans leur peur ont inventé un Dieu, quelqu'un qui ordonne, qui peut tout, qui décide tout, et qui est le maître de nos vies. C'est impossible. Un petit constat, il est prouvé scientifiquement que le monde existe depuis des milliards d'années. Où sont actuellement tous ceux qui sont venus et repartis ?

- Ils attendent actuellement quelque part le jugement dernier à la fin du monde.

- C'est une illusion. Depuis des milliards d'années, nous attendons ce fameux jugement dernier qui ne vient pas. Tous les hommes que tu vois sont des gens qui ont déjà vécu plusieurs fois dans d'autres mondes ou dans d'autres pays et se réincarnent durant leur vie terrestre inépuisable. Chaque fois que je te regarde, je suis persuadé que tu as eu une vie en Californie. Je crois que tu n'as eu pour le moment que deux réincarnations. Moi, je connais mes sept réincarnations.

- Comment le sais-tu et où se sont déroulées tes vies antérieures ?

- Tant que tu ne seras pas dans un ordre mystique comme moi, tu ne le sauras pas. Ces enseignements sont initiatiques. C'est-à-dire qu'ils sont secrets et nous ne les donnons pas au premier venu. Il y a plusieurs étapes à parcourir avant de faire partie des êtres de lumière. Ton père lui-même fait partie d'un ordre mystique des plus puissants du monde.

- Et pourtant, il est tous les dimanches à l'église et il prend même la communion !

- C'est vivement conseillé aux adeptes dans les ordres d'avoir une pratique religieuse conventionnelle pour mieux masquer leurs véritables activités mystiques aux autres, ceux que nous appelons les aveugles.

- Si moi, j'ai vécu en Californie, toi où étais-tu dans tes vies antérieures ?

- Je tiens à te dire que tu as vécu en 1879 en Californie et que tu travaillais dans une pâtisserie. Tu volais beaucoup pour te nourrir. Et comme tu n'étais pas cultivée, après ta mort survenue à la suite d'une balle perdue lors d'un affrontement entre deux gangs, tu as beaucoup erré pour expier tes fautes avant de te réincarner dans ce pays. Tu as eu une autre occasion d'aller vers une vie propre par la méditation, la spiritualité pour semer le bien autour de toi.

- Toi, où étais-tu ?

- Mes trois dernières réincarnations se sont passées en Chine, au Japon et en Russie. Chaque fois, je faisais partie de la famille impériale, princière ou royale. J'avais toujours des sages à ma disposition pour me donner des instructions au niveau du mysticisme afin que dans toutes mes réincarnations, je vécusse comme un fils de prince. Né dans une famille pauvre, je ne pouvais pas rester longtemps dans une vie de médiocrité. Tous ceux qui vivent dans la pauvreté, la misère et les difficultés de tous ordres n'ont jamais payé leurs dettes envers la dernière réincarnation. Pour vivre une vie riche à tout point de vue, il faut non seulement beaucoup apprendre sans se lasser, notamment tout ce qui est spirituel, mais distribuer autour de soi la vérité, l'amour et les biens.

- Je suis fier de toi. J'ai envie de marcher sur toi.

- Pas de problème, mais pas avant que tu ne me fasses croquer le fruit défendu.

- Je te le ferai manger copieusement, doucement et tendrement. »

Ils n'avaient pas encore fini de libérer leurs corps. Il était vingt-trois heures trente lorsque le chat commença à miauler avec une force inhabituelle. Il semblait même pleurer. Agacé, Fédy se leva pour aller à sa recherche. Il le retrouva qui courait autour de la piscine. Dès qu'il vit son maître, il l'entraîna dans la chambre. Il continua de miauler de plus en plus fort. La ville était calme. Aucun bruit de musique n'atteignait le quartier. À minuit, les miaulements du chat cessèrent. Un grand silence s'étendit dans la grande et belle demeure.

« Chéri, je veux que tu dormes chez moi cette nuit.

- Je serai à toi toute la nuit, le temps de prendre une petite brochure qui ne me quitte jamais.

- On sait que tu as été professeur. Tu aimes trop lire.

- La lecture est la dernière chance qui nous reste pour sortir du sous-développement. De la société de l'oralité, l'Afrique a plongé dans la société de l'image et des loisirs. Nous n'avons pas subi les siècles de l'écrit. Il nous faut faire ce parcours presque initiatique, sinon, tous nos efforts de développement seront vains. Nous avons cru qu'il suffisait d'avoir des diplômes pour être un cadre et servir de pilier pour le développement de notre pays. Ce fut une erreur. Les diplômes nous donnent une connaissance dans une matière donnée, mais ne nous donnent pas une largesse d'esprit qui passe par la pratique quotidienne des cinq genres de lectures.

- Quels sont ces cinq genres de lectures ?

- Dans quelques secondes, le temps de revenir avec ma brochure. »

Dès qu'il quitta la chambre de Sylvie Okéké, un grand bruit se fit entendre et se répéta. Très rapidement, Fédy comprit que

c'étaient des tirs de canons, de kalachnikovs et des bombes. Les vigiles prirent rapidement des mesures de sécurité pour protéger la maison. Les quelques noctambules qui étaient dans les rues couraient dans tous les sens. De bouche-à-oreille, l'information arriva chez les Yantala. Une partie de l'armée s'était révoltée.

Tous les lignes téléphoniques étaient coupées. L'électricité et l'eau ne tardèrent pas à suivre. Fédy ne savait que dire ni que faire. Sa femme avait accouru dans sa chambre pour se blottir dans ses bras. Malgré les coups de feu qui faisaient penser à un tremblement de terre, leur enfant dormait à poings fermés. Chérie Bibi pleurait, elle n'arrivait pas à joindre ses parents. Des véhicules militaires passaient et repassaient devant leur maison. Des camions étaient remplis de militaires qui tiraient des rafales.

Yantala laissa son poste allumé sur la chaîne nationale qui ne diffusait aucun programme. Ni la radio ni la télévision n'émettaient. En revanche, les radios étrangères donnaient d'autres informations qui ne concernaient pas leur pays. Sylvie était en pleine crise d'hystérie. Son mari réussit à la rassurer en lui disant que c'était une manœuvre de l'armée, un genre d'entraînement pour parer à un éventuel coup d'État militaire. Elle se calma un moment et reprit de plus belle ses pleurs violents. Cette fois, il lui mentit. Il venait d'apprendre par une radio étrangère que des militaires qui voulaient tenter un coup d'État avaient été neutralisés par des soldats restés fidèles au président, lui dit-il. Elle applaudit à tout rompre.

« Il ne doit pas avoir de pitié pour ceux qui ont échoué. On doit absolument les passer par les armes, martela-t-elle. Qu'en penses-tu ?

- Je suis parfaitement d'accord avec toi.
- S'ils avaient réussi, papa serait certainement en prison.
- Et nous, vidés de notre maison.

- Et pourquoi ? Ils devront passer sur mon corps pour nous chasser de cette maison.
- En Afrique, dès qu'un régime tombe, tous ceux qui ont collaboré ou qui font partie de la famille des dignitaires deviennent la cible des nouveaux venus. On les emprisonne, on les dépouille de leurs biens, les plus malchanceux sont tués.
- Heureusement que nos loyalistes ont gagné la partie. Je vais dans ma chambre pour dormir. Les coups qui retentissent maintenant sont des bombes de la paix. »

Seul dans sa chambre, Fédy était perplexe. Il n'avait aucune information sur la situation qui provoquait ces tirs nourris depuis trois heures. Il avait peur. Toutes ses formules de méditation ne lui permettaient pas de retrouver la sérénité. Il était trois heures quarante quand il se souvint qu'il lui restait quelques graines de drogue. Après les avoir avalées, il fut euphorique et se mit à déclamer des poèmes.

Les coups de feu approchaient de leur maison, mais il restait impassible. À six heures du matin, la Radio nationale reprit ses programmes avec de la musique militaire et des chants patriotiques. Il courut dans la chambre de sa femme. Elle dormait et ronflait. Il ne voulait pas l'effrayer par la nouvelle tournure des événements. Il se rendit dans son bureau et alluma son poste Zénith. Ce qu'il craignait venait d'être annoncé. Il s'agissait bel et bien d'un coup d'État militaire. Cette radio annonçait que selon des rumeurs, de nombreux dignitaires du régime étaient en état d'arrestation, que la population quittait les quartiers populaires pour se rendre dans les quartiers modernes pour piller les riches demeures et que l'armée laissait faire. Les radios étrangères n'arrivaient pas à joindre le président déchu et ne pouvaient pas non plus identifier les nouveaux dirigeants qui s'exprimaient sans se présenter. Avant sept heures du matin, toutes les rues de la capitale

étaient envahies par une foule enthousiaste. Les marcheurs n'étaient plus loin de l'hôtel particulier de Frédéric Darko Yantala. Il prit sa brochure sans émotion. L'auteur inconnu avait écrit : « Le peuple ne soutient jamais personne. L'homme politique ne l'apprendra qu'à sa chute si elle est violente. La grande majorité dans tout pays est constituée de pauvres ou de gens qui se croient pauvres. Ils vivent en permanence dans le souhait d'une révolution pour qu'on chasse et pille les possédants. La pauvreté rend aigri et méchant. Le bonheur du pauvre se trouve dans la chute du riche. L'homme politique africain, dans l'exercice de ses fonctions, doit se méfier à tout instant de ce qu'on appelle le peuple. Il vous applaudit pour mieux vous abattre. Il ne vous aimera jamais tant qu'il ne partage pas vos richesses. Et comme cela est impossible, préparez dès le premier jour, votre chute en faisant des placements clandestins dans de nombreux pays. Au cas où vous seriez en exil, vous vivrez encore dans l'opulence et même si vous êtes exécutés, vos enfants auront un trésor de guerre pour revenir plus tard au pouvoir pour venger leurs parents et leur construire des monuments pour les immortaliser. Souvenez-vous que le peuple africain est le plus versatile du monde. Deux ans après avoir vécu un régime dictatorial avec vous, il est disposé à vous remettre au pouvoir. Le peuple n'aime pas le présent. Il n'aime que le passé. Il ne se soucie pas de l'avenir. Le peuple est à l'image de la femme, versatile, oubliant le passé et la tête fourrée dans le présent. »

Au moment où une foule de cinq cents personnes composée de jeunes gens et de jeunes filles n'étaient qu'à cinquante mètres, dix cargos de militaires vinrent encercler la maison des Yantala et empêcher la foule de la saccager. Une discussion violente s'établit alors entre les civils et les militaires.

« On doit absolument tuer Yantala !

- Si Darko Yantala ne fait pas partie des prisonniers, le coup d'État n'aura plus de sens.

- Ce petit professeur est à la base de tous les malheurs de ce pays, il faut qu'il soit pendu.

- Laissez-nous franchir ces grilles et nous emparer des biens qu'il a volés au pays. C'est avec les impôts de nos parents qu'ils se sont enrichis malhonnêtement. Nous ne pouvons pas vous laisser les protéger.

- Sa grosse femme doit perdre du poids ce matin. Elle doit savoir que des gens mangent mal dans ce pays.

- Merci les militaires, nous en avons assez de l'arrogance de ces gens. Les tuer ne leur fera pas mal, on doit les garder et les découper en morceaux, un peu plus chaque jour.

- Il serait bien de les mettre dans des marmites bouillantes. »
La foule continuait d'affluer devant la très grande maison de Yantala. Le cordon militaire était près de céder lorsque d'autres renforts arrivèrent pour repousser la population avec de l'eau chaude et des gaz lacrymogènes. Un lieutenant informa la foule que la capture de Yantala était nécessaire car c'était lui qui possédait les numéros de comptes de tous les dirigeants politiques déchus. En le tuant, nous perdrons toutes les traces des comptes bancaires.

Chérie Bibi et son bébé s'étaient réveillés dès l'arrivée de la foule devant leur maison. Elle vint dans le bureau de son mari pour mieux voir les manifestants. Elle laissa le bébé qui ne cessait de pleurer à la nurse.

« Beau gosse, nous allons mourir.

- Avec tous ces militaires, nous avons peu de chance de vivre plus de trois jours. La mort est à notre porte.

- Que doit-on faire pour échapper à la situation ?

- Se donner la mort.

- Ah, ça jamais ! Je préfère qu'ils me tuent plutôt que de me suicider.

- On m'avait dit que ce n'était pas bon signe de devenir subitement riche ou de l'être en étant très jeune, et voilà que cela se vérifie. Ce qui me fait mal, c'est que je n'ai pas encore assez joui de la vie. Il me reste encore beaucoup de choses à faire, des pays à visiter, passer des vacances dans de nombreuses stations balnéaires dans le monde, coucher avec les plus belles femmes du monde que je rencontrerai aux différents concours de beauté en Afrique et dans ailleurs, acheter des maisons pour des femmes. Il y a encore trop de choses que je n'ai pas faites. Je ne veux pas mourir maintenant. Cache-toi sous les rideaux pour bien voir ce militaire au gros ventre, regarde comme il a l'air méchant. C'est lui qui va nous tuer. Il pointe constamment son arme vers notre chambre.

- Fédy, quand j'étais toute petite et que je fréquentais l'église, on disait que les miracles existent. Et si nous essayions de demander pardon à Dieu pour toutes nos fautes, pour qu'Il puisse nous sauver ?

- Tu sais que je ne suis pas croyant. Je ne sais pas comment m'adresser à lui.

- La religieuse qui nous donnait des cours disait que parler à Dieu, c'est comme s'adresser à son père. En nous mettant à genoux.

- Commence pour que je voie comment cela se passe.

- Écoute, Papa bon Dieu, je suis une fille indigne. J'ai vécu dans le péché depuis ma naissance. J'ai commis des actes abominables. Je n'ai pas regardé les pauvres autour de moi. Je méprisais tous ceux qui n'étaient pas riches. Je trompais mon mari. Je ne suis pas sûre que mon enfant soit le sien car pendant ma période de fécondité, j'ai passé une nuit avec mon petit collégien que j'ai fait entrer dans ma chambre déguisé en jeune fille. J'ai toujours aimé les rapports avec des êtres du même sexe que moi et des jeunes garçons qui sortaient à peine de la puberté. Seigneur, j'ai beaucoup menti. J'ai encore beau-

coup de richesses à ma disposition, je ne veux pas mourir maintenant et les laisser. Je vais désormais consacrer une grande partie de ma richesse à l'amélioration des conditions de vie des plus pauvres si tu m'épargnes la mort. Je suis encore trop jeune pour mourir. C'est à ton tour maintenant, Fédy. Tu dois commencer par lui avouer toutes tes fautes.

- J'ai compris. Dieu, sans mentir, je n'ai jamais cru à ton existence. Mais je me rends compte maintenant que tu es le maître de l'Univers, le créateur du ciel et de la Terre. Mon grand péché est l'égoïsme. Je veux tout avoir seul, je n'aime pas voir d'autres personnes que moi bénéficier des biens de la terre. Pour devenir riche et le rester, j'ai fait tuer des gens et même mon propre fils. J'ai beaucoup volé l'État et les citoyens. J'ai payé des gangsters pour cambrioler les banques ou faire des attaques à main armée. J'étais même un trafiquant de drogue. Je n'étais jamais rassasié d'argent. Et grâce à cet argent, j'ai eu des relations intimes avec des mères et leurs filles ou avec des cousines et leurs tantes. Des femmes sont venues dans mon lit avant de se rendre à leur mariage ou tout juste après la célébration de leur mariage. Je ne peux pas tout vous dire. Rien que pour mon succès, ma gloire et la richesse, j'ai déjà bu sept verres de sang humain. Et le huitième était prévu pour demain. Combien de plans diaboliques sont encore en préparation ? Pour de l'argent, j'ai accepté d'épouser une vilaine fille en supportant toutes les humiliations. Montre-moi que tu es un Dieu vivant en épargnant ma vie de la tragédie. Que je puisse vivre encore de nombreuses années pour profiter de mes richesses dissimulées un peu partout dans le monde ! Comme ma femme vient de le dire, je donnerai désormais une grande partie de mon argent aux pauvres, mais permets-moi d'avoir encore plus. »

Au moment où il se leva, son chat vint vers lui et s'accrocha à son pantalon en signe d'affection. Il semblait caresser Fédy.

« Si tu es en danger et que le chat s'accroche à toi, cela signifie que tu seras sauvé.

- Tu penses encore à tes histoires de chat après avoir demandé pardon à Dieu !

- Qui a créé le chat ? N'est-ce pas Dieu ? Tu vois bien, après notre prière, Dieu nous envoie le chat pour nous transmettre son message. Le chat me dit en ce moment : "Vous vivrez, vous ne mourrez pas." »

La mobilisation commençait à faiblir devant leur maison. Les bombes lacrymogènes et les trombes d'eau déversées par les soldats et les pompiers repoussaient les manifestants. Néanmoins, ils détruisaient et pillaient tout sur leur chemin. Toutes les belles voitures partaient en fumée. C'était la revanche des pauvres sur les riches. La voiture symbolise le pouvoir des riches, la brûler guérissait les pauvres de toutes ces années d'aigreur et de frustration.

La radio et la télévision commençaient à annoncer la liste des dignitaires arrêtés. Chaque nom créait un déferlement de joie. Quand le présentateur annonça le nom du ministre Okéké, la joie fut indescriptible dans tout le pays. Des gens par milliers se roulaient sur le sol. Des gens s'assirent sur des poubelles, rien que pour manifester leur joie. Les lignes téléphoniques étaient rétablies. Sylvie tenta de joindre sa mère sans succès. Elle réussit néanmoins à joindre son chauffeur qui lui dit que sa mère était en lieu sûr, chez des amis loyaux. Il ne pouvait pas lui indiquer l'endroit pour une question de sécurité. Son père avait été arrêté à quatre heures du matin, en plein sommeil. La maison avait été entièrement pillée. On ne pouvait même pas ramasser une petite aiguille, même les papiers

hygiéniques avaient été emportés. À chaque révélation, les pleurs de Sylvie redoublaient. Elle était consternée et se réfugia en pleurs dans les bras de son mari qui était en train de téléphoner.

« Chérie, je comprends maintenant pourquoi Mihimana, mon chat, insistait pour que je rentre rapidement. Je viens d'apprendre que mes adversaires de la province, sous la conduite de Jacob Koume, sont allés piller et détruire ma maison au village. Ils pensaient que je m'y trouvais encore et voulaient m'assassiner. On dit que Jacob a pleuré lorsqu'il a appris que j'étais reparti en catastrophe. Mon interlocuteur que je viens d'avoir me dit que c'est la grande fête dans toute la province, ceux qui me vouaient un culte sont en train de me vilipender.

- Je me demande pourquoi les gens ne sont pas reconnaissants.

- C'est la nature humaine.

- Le monde ne sera jamais bien tant que les hommes ne changeront pas leur cœur. J'entends des pas qui approchent. Je crois que ce sont les militaires. Ils cherchent à savoir dans quelle pièce, nous nous trouvons.

- Serre-moi dans tes bras. Notre dernière heure vient de sonner.

- Je vais faire venir notre enfant.

- Laisse-le avec sa nounou. Il échappera ainsi au massacre et perpétuera notre nom. »

Quinze soldats enfoncèrent la porte et entrèrent dans la pièce avec une brutalité inouïe.

« Qui est monsieur Frédéric Darko Yantala ?

- C'est moi, dit Fédy en tremblant.

- Vous êtes convoqué par le Comité Militaire de Renovation Nationale, à son bureau de permanence. Nous sommes chargés de vous emmener.

- Ne tuez pas mon mari, dit Sylvie.
- Madame, restez à l'écart si vous ne voulez pas avoir affaire à nous. Nous venons simplement chercher votre mari. Monsieur, suivez-nous. »

Frédéric Darko Yantala partit avec eux. Il ne portait qu'une chemise, un pantalon et des sandalettes. On ne lui permit pas de changer de vêtements. Sylvie, voyant son mari au milieu des militaires, se cogna la tête contre le mur. Elle voulait mourir.



La bête noire

CHAPITRE

14

Fedy était dans un 4X4 de couleur marron en compagnie de sept militaires et d'un lieutenant, tous armés. Cinq jeeps de l'armée escortaient le véhicule dans lequel se trouvait Fedy. Tous les militaires avec des visages hargneux, noircis au charbon étaient surexcités. Le cœur de Fédy battait la chamade. Il croyait sa dernière heure arrivée. Il se remémorait tous ces mois de gloire qu'il avait vécus depuis son mariage avec Sylvie Okéké. Et voilà qu'il était maintenant un prisonnier qui partait vers la mort. Son regret était de mourir sans avoir

assez profité de sa belle demeure. Il aurait voulu encore vivre une dizaine d'années dans cette maison avant de mourir et voilà que le destin en décidait autrement. Dans toutes les rues où le cortège passait, une foule en délire l'acclamait, l'applaudissait, chantait, dansait. Fédy méditait sur la versatilité de la population et se rappelait le règne de quelques rois et présidents qui, dans l'histoire, avaient été sans pitié pour leur peuple. Quelques manifestants joyeux qui reconnaissaient un civil parmi les militaires savaient qu'on venait d'arrêter un dignitaire du pays et criaient de plus belle boumayé, c'est-à-dire tuez-le.

Fédy savait que si on l'avait présenté à la foule comme étant M. Frédéric Darko Yantala, le véhicule dans lequel il se trouvait aurait été bloqué et on l'en aurait extrait pour le lyncher avant de le brûler. Il découvrait maintenant qu'il était aussi impopulaire que le régime qui venait de s'effondrer. Il était tellement angoissé, que lui qui ne fumait jamais, demanda une cigarette au lieutenant qui ne lui répondit même pas. Il commença intérieurement à parler à Dieu. « Seigneur, je t'ai toujours négligé, tu n'as jamais fait partie de mon programme et je comprends maintenant mon erreur. Je te prie de me sauver de la mort et je serai à toi pour toujours. Sauve-moi de la honte et de l'humiliation et j'enseignerai ta parole à tous mes amis qui pensent que tu n'es pas le Créateur du ciel et de la Terre. Si tu me sauves de la mort, je quitterai la politique pour retourner dans l'enseignement, dans une petite ville de province. Dieu, pardonne-moi et sauve-moi. Je suis un grand pécheur. »

Le cortège traversait maintenant un quartier résidentiel qui laissait apparaître l'énormité des dégâts causés par les manifestants. D'autres, dans leur enthousiasme, criaient aux mili-

taires que c'était la guerre entre les riches et les pauvres ; qu'il était normal qu'ils se fassent rembourser de toute l'exploitation et du mépris qu'ils avaient subis de cette classe politique corrompue et de ces employeurs exploiters du sang et de la sueur des pauvres travailleurs qui, à force de tirer le diable par la queue, ne voyaient même plus de queue. Fédy était désolé de ce comportement de la classe populaire. Ce sont les riches qui donnent du travail aux pauvres, si ces derniers détruisent la richesse, qui leur trouvera alors du travail et que deviendra le pays ? « S'ils pensent que des gens ont volé pour s'enrichir, ce n'est pas leur problème. C'est entre eux et leur conscience. » Fédy se rendit compte qu'il n'avait jamais eu de problème de conscience dans ses malversations quotidiennes. L'homme ne prend conscience de ses forfaits que lorsqu'il est dans une position d'infortune. En pleine gloire, les critiques ne sont que des propos d'envieux et de jaloux.

En traversant la ville, le cortège rencontrait d'autres véhicules militaires en patrouille, des groupes armés tiraient en l'air et une foule enthousiaste applaudissait. La peur de Fédy ne cessait d'augmenter. Ils étaient en route depuis une quinzaine de minutes et n'étaient pas encore arrivés à destination. Fédy était persuadé qu'ils se rendaient au champ de tir. Il imaginait qu'il ne serait pas le seul à être passé par les armes. Les militaires sont bêtes de fusiller des dignitaires du régime sans chercher à récupérer leurs biens à l'intérieur ou à l'extérieur du pays. Lui-même savait que toutes les sommes qu'il avait placées à l'étranger pouvaient servir à construire plusieurs hôpitaux dans le pays.

Fédy était convaincu que l'un des plus grands maux du pays était la paupérisation de la population et surtout la difficulté de se soigner. Les hôpitaux étaient rares et manquaient fré-

quemment de médicaments. La population la plus pauvre ne pouvait pas supporter les coûts très élevés des ordonnances. La quasi-totalité de la population avait déserté les hôpitaux pour les marchés de plantes médicinales où les prix dérisoires faisaient l'affaire des pauvres. Dans le pays, de nombreux tradipraticiens sont devenus des spécialistes. Certains mêmes soignent plus de vingt-trois maladies. Leur science a conduit plusieurs personnes à la mort, mais le coût très bas de leurs soins continuait d'attirer de nombreux malades incapables de se rendre dans les hôpitaux publics. Les riches continuaient d'être en bonne santé. Les cliniques ultramodernes étaient pour eux ! Tous les meilleurs professeurs, médecins et sages-femmes mettaient leur science au profit des riches. L'argent permettait de rester en bonne santé. Personne n'a été surpris de voir de nombreuses cliniques détruites par la population la plus pauvre qui n'y avait jamais mis les pieds. De nombreuses pharmacies, cela se voyait, ont été détruites et de nouveaux « pharmaciens » sans aucune connaissance s'installaient dans les rues pour vendre des médicaments à des prix défiant toute concurrence. Yantala se souvenait d'un de ses collègues professeur d'histoire qui lui disait que les riches ne savent pas que les pauvres les regardent et attendent un jour pour se défouler sur eux de toute leur haine, de leur envie et de leur aigreur. Et ce jour était arrivé.

Les bars étaient envahis de soldats invités par les civils. La population continuait de fraterniser avec eux. Fédy trouvait léger que des militaires qui disaient avoir fait un coup d'État s'asseyent dans des cabarets pour boire de l'alcool. Des soldats loyaux envers le président de la République pourraient les surprendre et les exterminer. Mais Fédy savait que cela aussi faisait partie de la légèreté des Africains qui ne prenaient rien au sérieux. Dans un autre quartier, sur le parcours du cortège,

de nombreuses femmes étalaient leurs pagnes sur la route afin que les véhicules militaires roulissent dessus. C'était une marque d'estime et d'adoration pour ces braves jeunes gens.

Le véhicule était maintenant à une centaine de mètres du champ de tir. Arrivés à l'intersection, les véhicules se dirigèrent vers la droite, laissant à gauche ce fameux camp où l'on pouvait passer les dignitaires du régime par les armes. Fédy devinait maintenant la destination de leur cortège. Ils se dirigeaient vers le camp Nelson Mandela inauguré il y a à peine six mois. C'est un camp militaire ultramoderne, qui a été construit et offert par un pays asiatique. Le jour de l'inauguration à laquelle avait pris part Fédy, le chef d'état-major avait informé l'assistance que le camp comptait quatre mille huit cents militaires. Soixante-dix pour cent y résidaient.

Ce jour-là, Fédy ne s'était pas du tout intéressé à la longue visite du camp. Il avait passé tout son temps à faire la cour à une jeune fille invitée par son amant, un officier supérieur. Le lieutenant-colonel avait cinquante-trois ans et la jeune fille, dix-sept. Les Africains continuent d'imiter leurs ancêtres qui prenaient à quatre-vingt-dix-sept ans, des pucelles de treize ans. À cette époque, les filles avaient peur d'être maudites par leurs parents en refusant d'épouser les vieillards. Le bonheur sur terre n'était pas essentiel, elles visaient le paradis de Dieu. Désobéir à ses parents était un grand crime et les excluait du paradis. Chaque soir, les parents leur parlaient des filles récalcitrantes qui, à leur mort, vivaient dans le feu éternel de l'enfer. Aujourd'hui, les jeunes filles n'ont plus peur de l'enfer, elles n'y croient même plus d'ailleurs. Toutefois, certaines continuent aujourd'hui de vivre avec leurs grands-pères un amour basé sur les choses matérielles et l'argent.

De nombreux militaires étaient devant le camp Nelson Mandela. Ils laissèrent passer sans contrôle, le cortège qui transportait Fédy. Dans la vaste cour pleine de militaires en uniforme, on distinguait difficilement une personne en tenue civile. Les véhicules freinèrent devant un bâtiment de trois étages. On lui demanda de descendre. Quarante militaires l'accompagnaient pour monter les escaliers. Il commença à réciter mentalement la formule suivante : « Ensemble : Bluff. » Cette formule avait pour but de dissiper ses craintes. Un soldat ouvrit une porte et le fit asseoir dans un fauteuil. Il trouva une femme dans ce local joliment meublé. Pour dissimuler sa peur, Fédy continuait de méditer à côté de cette femme, qui d'ailleurs, ne disait rien non plus. Après avoir médité la phrase : « Dissipe-toi, avec l'aide de la perception divine », il s'adressa à la dame.

« Madame, savez-vous pourquoi nous sommes ici ?

- Non, monsieur, j'ai vraiment peur. J'ai été arrêtée devant mon mari et mes enfants, et depuis plus d'une heure, j'attends qu'on me reçoive.

- Ils vous ont dit qui doit vous recevoir ?

- Ils ne m'ont rien dit. Je ne sais vraiment pas ce que j'ai pu faire.

- Comme ils ne nous ont pas emmenés au champ de tir, nous avons encore un mince espoir d'échapper au peloton d'exécution.

- Monsieur, ne prononcez pas ce genre de mots. Moi, j'ai des enfants encore en bas âge. La mort ne doit même pas s'approcher de moi. »

Un aide de camp vint chercher la dame. Deux heures après, elle n'était pas encore de retour. Frédéric Darko Yantala savait que son cas était grave. Fini pour toujours les belles femmes qu'il couchait dans son bureau ! Fini l'argent qu'il dis-

tribuait ou qu'il utilisait pour la luxure ! Après sa mort, il n'était pas certain de revenir occuper une si belle maison. Lui qui croyait depuis des années à la réincarnation n'y croyait plus. La porte s'ouvrit subitement. Cinq soldats armés vinrent le chercher. « Monsieur, prière de nous suivre au bureau du président de la Coordination des jeunes officiers libres et du nouveau chef d'État de ce pays qui était dans la pourriture. » Fédy les suivit, la peur au ventre. Il monta difficilement les escaliers tant il tremblait de tous ses membres. Au moment où on lui ouvrait la porte du nouvel homme fort du pays, il récita intérieurement : « Je te bénis du résultat parfait qui va s'exprimer avec l'aide de la perception divine. »

Le militaire l'accueillit avec un large sourire, le pria de s'asseoir et demanda à sa garde rapprochée de les laisser seuls. Au même moment, le téléphone sonna. C'était un interlocuteur qui informait le militaire de la situation dans tout le pays, une situation jugée satisfaisante. Ils parlèrent d'autres choses liées à la sécurité. La conversation dura vingt minutes. Malgré le sourire du militaire, Fédy n'avait pas confiance. Souvent un large sourire est une occasion de placer une arme blanche cachée derrière. Et pour l'occasion, il pensait plutôt à un pistolet dissimulé dans le tiroir de ce petit bureau. Drôle de bureau pour l'homme fort de ce pays ! Le local ne comptait qu'une large table avec un fauteuil noir en cuir et deux chaises rouges pour les visiteurs. Sur le bureau, très peu de documents. Trois chemises vertes contenant de nombreuses feuilles. Sur les murs, aucun tableau.

« Comment va monsieur Frédéric Darko Yantala ?

- Je ne vais pas bien.
- Pourquoi cher ami ?
- La situation du pays ...
- Comment la trouvez-vous ?
- Catastrophique !

- Et c'est la raison qui nous a poussé à prendre le pouvoir pour mettre de l'ordre dans la maison. Nous avons bénéficié du soutien des officiers supérieurs qui ne voulaient pas se mettre en première ligne. Le président de la République voulait encore reporter la date des élections présidentielles, rien que pour rester encore au pouvoir plus de deux ans. Quand il a informé les officiers supérieurs afin que ceux-ci le soutiennent pour mater les éventuelles protestations, les réunions secrètes ont commencé. Lorsque je suis venu dans votre bureau demander un prêt pour acheter une maison, nous étions assez avancés dans la préparation de notre insurrection.

- Je ne vous avais pas reconnu. C'est donc vous le cousin d'Alice Futaya ?

- Oui, le capitaine Francis Kobako.

- Félicitations capitaine pour la libération du pays !

- C'est plutôt à vous que nous devons adresser des félicitations. Votre contribution, en me donnant rapidement ce prêt, a servi pour la préparation de ce coup d'État qui a lieu sans effusion de sang.

- Vous ne pouvez pas rester dans le pacifisme intégral. En politique, pour gouverner sans difficulté, il faut tuer certains de ses opposants, mettre un grand nombre d'entre eux prison, et contraindre beaucoup d'autres à l'exil, en exerçant des violences quotidiennes sur eux et leurs familles, les traquer comme le chat à la recherche d'une souris.

- Monsieur Yantala...

- Appelez-moi Fédy.

- Fédy, je n'ai pas eu tort de faire appel à vous. Je savais par ma cousine que vous...

- Dites-moi, tu...

- Ma cousine me disait que tu avais une très grande intelligence politique et tu viens de me le démontrer. Un homme comme toi a sa place parmi nous. Ce soir au journal télévisé de

vingt heures, nous donnerons à nos compatriotes la liste des vingt-cinq membres de la Coordination des jeunes officiers libres et la liste des trente-deux membres du gouvernement qui ne comprendra que huit civils. On a tendance à croire que les militaires n'ont pas fait de hautes études et ne savent pas diriger, sauf exercer la force. Avec ce nouveau gouvernement, le peuple verra qu'un régime militaire est la meilleure des solutions. Avec mes amis, j'ai proposé qu'on te confie le poste de ministre délégué à la présidence. Tu seras comme mon conseiller principal, celui qui me guidera au quotidien. Nos deux bureaux seront presque contigus, seul le secrétariat les séparera. Tu continueras de diriger la banque tous les matins car c'est très important pour nous, et dès quatorze heures, tu devras être à la présidence jusqu'à une heure indéterminée. Le militaire n'est pas comme le civil. Nous n'avons pas d'horaires. Toutes les heures sont des moments de travail pour nous. Mais tous les matins, les membres de notre Coordination se réuniront de neuf heures à midi pour discuter des problèmes de sécurité. Certains de nos camarades ont déjà quitté le pays pour se préparer à nous attaquer.

- Il faut préparer des commandos pour aller les assassiner. Dans un livre que je lis régulièrement, l'auteur anonyme dit : "Vous ne pourrez pas exercer le pouvoir sans avoir des personnes qui, d'une manière sournoise et insidieuse, chercheront à séparer les bases de votre pouvoir. En général, ce sont vos amis. C'est pourquoi, on ne voit jamais le roi nu. L'homme de pouvoir ne doit pas se faire entourer de ses amis ou des membres de sa famille. Pour détecter les ennemis, choisissez parmi des obligés sans grande ressource, que vous paierez grassement dans le dessein de les faire passer pour vos opposants. Infiltez le cercle de vos véritables ennemis. Le reste, vous savez comment le faire. Dans la fiche, à la dernière page, vous verrez les huit manières d'en finir avec vos ennemis."

- Mon cher ami, tu es très doué. Alice avait raison. Je voulais te demander ton avis, voir si tu acceptais de devenir mon ministre délégué à la présidence. Je crois que c'est inutile. Tu l'es d'ores et déjà par force.

- Comment peux-tu penser que je refuserais un poste aussi lucratif avec en plus la direction de la banque ! Quel est le sort de la dame qui était avec moi dans la salle d'attente ?

- C'est madame Fabienne Yéodogo. Elle est la protégée du vice-président de la Coordination. C'est la seule dame du gouvernement. Elle est nommée ministre de la Promotion de la Femme et de la Sécurité sociale. Elle était si tremblante en entrant dans mon bureau, qu'à l'annonce de sa nomination, elle s'est jetée à mes pieds en pleurant. Quelquefois l'adultère est bénéfique. Son mari est dans une de nos ambassades à l'extérieur et c'est notre frère d'armes qui s'occupe d'elle. Il me reste encore à recevoir quatre autres civils pour leur annoncer leur nomination, tu peux donc te retirer. Tu auras en permanence à ta disposition pour ta sécurité, vingt-cinq militaires avec quatre véhicules pour leur transport. Vingt-cinq autres seront à ton domicile. À demain matin pour le premier Conseil des ministres.

- Ce sera à quelle heure ?

- On le dira au cours du journal radiodiffusé. »

Pour rentrer chez lui, Fédy indiqua un autre chemin à son escorte. Dans la rue, les scènes de réjouissance continuaient. Il avait maintenant envie de descendre dans la rue pour manifester sa joie. Mais il était devenu ministre. Un homme important évite la familiarité qui nuit à son image.

Au même moment, des prières s'intensifiaient chez les Yantala. L'arrestation de Fédy se répandit dans toute la ville. Une centaine de femmes se disant croyantes vinrent assister

Chérie Bibi pour la réconforter. Toutes sortes de prières chrétiennes et des cantiques étaient repris par l'assistance. Quelquefois, des paroles de reconnaissance sortaient de certaines bouches. Elles étaient si contradictoires qu'on se demandait si c'était le même Dieu qui parlait à travers leurs voix. Celles qui prophétisaient que Frédéric était mort demandaient des prières pour son âme. Celles qui le croyaient vivant louaient le Seigneur et demandaient à Chérie Bibi de conduire désormais son mari sur le chemin du vrai Dieu. Les deux groupes faillirent en venir aux mains. Les soldats en faction devant la porte vinrent les départager. Celles qui le voyaient tué s'installèrent devant la piscine. Celles qui le voyaient vivant prirent place dans le jardin derrière la cuisine. Les deux camps rivalisèrent de prières et de chants. Chérie Bibi sortait tantôt de son salon, tantôt de sa chambre pour rejoindre l'un ou l'autre des deux groupes. Elle semblait plus préoccupée par son père que par son mari. Le groupe qui pariait sur la mort de son mari affirmait que son père vivait toujours. Le deuxième groupe disait que M. Okéké, le puissant homme avait été tué dans des conditions atroces. Il réclamait même des bougies pour prier pour son âme qui devait être en enfer. Une jeune fille de ce groupe tomba en transe et parla de la voix d'une sainte de l'église. Elle conseillait à Sylvie Okéké de se retirer dans un couvent et de servir Dieu en faisant au préalable adopter son enfant adultérin par des religieux.

Les véhicules se rangèrent devant l'immeuble où habitait Alice Afuta. Il monta seul l'escalier, après avoir demandé à son escorte de l'attendre. Quand Alice le vit, elle sauta de joie et promit de le cacher dans la maison.

« Dieu soit loué, mon amour ! Je commençais à douter de te voir en vie. Toute la ville ne parle que de ta mort sanglante. J'ai reçu des coups de fil anonymes. Les plus cléments disaient

que tu avais reçu dans ta fuite, plus de dix-neuf balles et que ton corps serait exposé sur une place publique.

- Ma douce, tu vois bien que je suis encore vivant !
- Jésus de Nazareth fait toujours des miracles.
- Tout le monde peut faire des miracles, pas Jésus seul. Dieu a dit que nous sommes créés à son image, ce qui signifie que nous pouvons faire tout ce que lui, Dieu, a toujours réussi.
- Tu n'en finiras jamais avec ton athéisme.
- Je suis fatigué, je vais dormir un tout petit peu. Tu me réveilleras à vingt heures pour que j'écoute les infos.
- On ne connaît même pas encore ceux qui ont fait le coup d'État, moi j'ai peur.
- Bientôt, tu seras mon épouse. Dans moins de trois semaines, je dois t'épouser devant l'officier de l'état civil.
- Tu as vraiment sommeil !
- Tu sauras dans quelques heures que je ne divague pas. »

À vingt heures, point de journal télévisé, mais une bande sur l'écran l'annonçait dans quelques instants. Alice prépara un poisson et des frites pour son amant. Elle-même se sentait incapable de manger quelque chose.

« Avec la gabegie de nos finances, j'ai peur que les nouveaux dirigeants ne diminuent nos salaires tout en augmentant les prix des produits de première nécessité.

- Moi, j'ai de l'appétit. J'espère que tu as encore du poisson.
- Chérie, je peux encore te donner quatre poissons.
- Tu es un trésor. »

Enfin, à vingt-trois heures, le journal télévisé fut diffusé. Un jeune soldat se lança dans une longue explication avant de donner la liste des membres de la Coordination des jeunes officiers libres dont le président était le capitaine Francis Kobako.

« Ce n'est pas vrai. Je ne peux pas le croire ! Francis...

- Laisse-nous écouter les noms des autres membres de la Coordination. »

Peu après, le porte-parole de la Coordination passa à la liste du gouvernement.

« C'est incroyable ! Mon cousin germain président de la République de ce pays ! Vraiment les voies du Seigneur sont impénétrables !

- Peux-tu me laisser écouter la liste du gouvernement ? supplia Fédy. »

Au huitième rang protocolaire, le porte-parole de la Coordination annonça : « Ministre délégué à la présidence de la République, monsieur Frédéric Darko Yantala. » Alice se jeta sur lui, le renversa même et se mit à couvrir son corps de baisers et de caresses. Elle ne tarda pas à le mettre en tenue d'Adam. Mais, les appels sur son portable crépitèrent. Chacun voulait le féliciter. Il fut obligé d'éteindre son téléphone pour mieux se détendre avec sa dulcinée. Lorsqu'elle fut en plein sommeil, il se leva et appela six interlocuteurs en disant les mêmes mots : « Au Karsher subito. »

On comprit mieux ces mots le lendemain à l'aube, quand dans la province de Bamonda, on vit le corps calciné de Jacob Koume, l'adversaire politique de Fédy, et ceux de ses partisans. Même les habitants de Bamonda s'illustrèrent par des violences inégalables sur tous ceux qui avaient investi leur village. En représailles, ils brûlèrent et saccagèrent de nombreuses habitations de la province, de ceux qu'ils considéraient comme les ennemis de leur village et surtout de Yantala. Les blessés graves ne se comptaient pas.

À la résidence même de Darko Yantala, lorsque la nouvelle de sa nomination arriva, le groupe qui priaït pour le repos de son âme disparut comme par enchantement. Le groupe qui le dis-

ait vivant chantait de plus en plus de louanges en l'honneur du Seigneur. Des prophéties s'élevaient pour annoncer que Fédy occuperait des postes à de plus hautes responsabilités. La nouvelle de sa nomination attira des milliers de personnes devant sa maison.

Sylvie Okéké était l'objet de toutes les attentions. Elle essayait vainement de joindre son mari. Sa mère, heureuse de la nomination de son gendre quitta la maison d'un quartier populaire où elle s'était cachée pour venir à la résidence Yantala. La mère et la fille se jetèrent dans les bras l'une de l'autre pour pleurer à chaudes larmes. Nul ne savait pas si elles pleuraient sur la disparition de M. Okéké ou si c'était à cause de l'émotion créée par la nomination de Fédy. Elles l'attendirent toute la nuit. Le matin, huit militaires envoyés par le ministre vinrent chercher quatre de ses costumes et autant de paires de chaussures, de cravates et de chemises. Les soldats avaient reçu l'ordre de ne dire à personne où il se trouvait. Elles l'apprirent le lendemain lors d'un reportage du journal télévisé où elles virent Fédy sortir de la salle du Conseil des ministres. Sylvie loua Dieu. « Mon père fut ministre, il ne l'est plus et c'est mon mari qui fait son entrée parmi les meilleurs du pays. » Madame Okéké savait à ce moment que la libération de son mari n'était plus qu'une question d'heures.

La population continuait de venir en masse devant la grille et dans l'enceinte de la résidence du nouveau ministre où les prières et les danses de réjouissance continuaient. Une rumeur s'était répandue dans tout le pays. Fédy aurait espionné les dignitaires du régime déchu au profit des jeunes officiers. Malgré tout, sa cote monta de plus belle. Les étudiants de l'université et des grandes écoles firent une longue marche de soutien pour lui.



La bête noire

CHAPITRE

15

Le ministre délégué à la présidence arriva à sa résidence, après trois jours d'absence, escorté par plusieurs véhicules militaires. Il eut du mal à s'extirper de la foule qui le congratulait et l'acclamait. Cette foule venue plus nombreuse que les autres fois comme si l'information avait été diffusée à la télévision : Fédy regagnait son domicile. Dans la cour s'élevèrent des hosannas dès qu'il passa la grille de sa maison. C'est le sauveur du pays pour ne pas dire de l'humanité qui venait de rentrer. Tous ceux qui avaient prié et qui avaient cru que Fédy vivait

toujours improvisaient des cantiques en son honneur. Fédy voyait son nom remplacer celui de Jésus.

« Du fond de notre cœur nous crions vers toi, Yantala,
Exauce nos vœux, nos prières
Fédy le Tout-Puissant.
Éternel est ton amour et ta bonté. »

Et un autre cantique dédié au Christ, le sauveur de l'humanité.

« Je veux te louer, je veux te chanter, Fédy notre seul sauveur,
Car tu as posé ta main sur nous pour toujours.

Merci,

Merci. »

Fédy avait encore beaucoup de mal à s'extraire des religieux qui multipliaient les hosannas à son intention. Il les détesta. Il savait maintenant que toutes les prières vers Dieu n'étaient qu'une demande magique pour que celui-ci mette de l'argent dans leur poche et leur sac. Il était convaincu de pouvoir manipuler facilement le groupe au profit du pouvoir. Chérie Bibi et sa mère réussirent à conduire Fédy dans le salon où ils restèrent seuls. Les soldats furent priés de disperser gentiment la foule amassée dans la cour et devant la résidence après avoir remis des enveloppes aux différents groupes. Le partage de cette somme donnerait lieu à des palabres et des querelles entre les religieux.

Madame Okéké, la mère de Sylvie, salua le retour de son gendre.

« Nous étions très inquiètes pour toi. Dieu merci, tu es sain et sauf, et mieux, tu fais partie du nouveau gouvernement ! Il te reste maintenant à faire sortir mon mari de prison. Ce sera pour toi l'occasion d'effacer ta dette envers lui.

- Quelle dette ?

- Celle qui t'a permis de réussir matériellement et financièrement dans la vie. Souviens-toi, c'est à cause de ton mariage avec notre fille, que mon mari a fait des miracles pour toi. De simple professeur de lycée, tu fais partie aujourd'hui, des hommes les plus riches de ce pays.
- Est-ce ton mari qui travaille à ma place au bureau ? Est-ce ton mari qui m'a donné l'intelligence que j'ai ?
- Chéri, que veux-tu dire par ces propos ? demanda Sylvie.
- Je veux tout simplement dire, cher patapouf que je ne dois rien à votre voleur de mari et de père. »

Les deux femmes poussèrent en même temps les mêmes cris de personnes offensées par les paroles d'un ingrat. Yantala se leva, se rendit dans sa chambre pour se changer et vint en moins de dix minutes retrouver les deux femmes qui critiquaient son manque de reconnaissance. Il portait un survêtement rouge avec des baskets. Il s'assit auprès des deux femmes et les regarda avec une grande fureur dans les yeux.

« Madame Okéké...

- Ne suis-je plus maman Okéké ?
- Non, une voleuse ne peut pas être ma mère. Ma mère a vécu dans l'humilité jusqu'à sa mort. Elle n'a pas cherché à s'enrichir par tous les moyens en vendant même son corps comme toi.
- Yantala !
- Prière de dire, monsieur le ministre ou monsieur Frédéric Darko Yantala. »

Il se leva de son siège avec des yeux menaçants. Les deux femmes prises de panique se mirent à trembler.

« Madame Okéké, où étiez-vous depuis l'annonce du coup d'État ?

- J'étais chez des amis où je me suis cachée dès que mon mari a été arrêté et que la maison a été pillée par des assaillants. J'ai

pu m'en sortir en portant des habits de la servante et en dérangeant ma coiffure. J'ai appris par la suite que si je ne m'étais pas échappée, il était question de m'arrêter aussi.

- Le merveilleux devoir que je vais me permettre d'accomplir ! »

Le ministre demanda à son aide de camp à deux pas de lui, de faire venir cinq soldats qui se précipitèrent comme s'ils avaient été préparés d'avance.

« Mettez les menottes à cette vieille femme et conduisez-la à la prison civile des femmes. Je préviens le ministre de la Justice populaire. »

Madame Okéké n'eut aucune réaction tandis que sa fille se roulaît au sol en pleurant et demandait la clémence de son mari. Sa belle-mère disparut de sa vue. Il poussa Chérie Bibi avec des gifles et des coups de pieds dans le postérieur à rejoindre sa chambre.

« Grosse lesbienne, maintenant tu vas te coucher et je vais faire mon footing sur ton ventre et ton dos.

- Fédy, pardon, je viens à peine d'accoucher.

- Couche-toi, ordonna-t-il avec une grande violence dans la voix. »

Elle s'étendit sur le ventre. Il sautait, rebondissait sur son dos. Il la mit sur le dos et recommença son manège. Pendant cinq minutes, il écrasa son épouse de son poids. Lorsque la nounou vint avec l'enfant qui pleurait et réclamait son lait, il daigna s'arrêter. Depuis sa naissance, Anicet Anselme Yantala Okéké n'aimait pas le biberon et préférait le lait maternel qu'il réclamait à des heures précises. Fédy chassa la bonne de la chambre. Dès qu'elle sortit, il se mit à gifler Sylvie.

« Yantala, on ne fait pas cela à la mère de son enfant.

- Tu peux tout dire sauf cela. Tu sais bien que ce petit bâtard n'est pas mon fils.

- Mais tu as pardonné mon erreur.
- C'était au moment nous nous attendions à la mort. Heureusement que cette situation s'est présentée et que tu as été obligé de te confesser. Si jamais tu parles encore de mon fils, je le fais tuer. Répète, je ne dirai jamais qu'Anicet Anselme Yantala Okéké est l'enfant de Fédy.
- Je ne dirai jamais qu'Anicet Anselme Yantala Okéké est le fils de Fédy.
- Il te reste à dire cette phrase encore six fois. Tout s'accomplit par le chiffre sept. »

Sylvie Okéké s'exécuta, ensuite Fédy la roua de coups avant de sortir. Il ne supportait plus les pleurs de la mère et de l'enfant. Il était content de lui. Il tenait enfin sa revanche après de nombreux mois d'humiliation. « Avec la patience, on arrive à ses fins. La précipitation est un défaut très grave. L'homme, véritable bête politique doit se comporter comme le félin qui guette sa proie. Ainsi la vengeance sera plus agréable. Rien n'est plus doux que la vengeance bien préparée. La proie prise ne doit avoir aucune possibilité de s'échapper.

Fédy rassembla toute la domesticité et donna les nouvelles consignes avant de retourner dans la chambre de Sylvie qui continuait de pleurer. L'enfant dormait.

« Grosse lesbienne, voici les nouvelles conditions. Tu ne sortiras plus de cette chambre. Tu n'auras plus personne à ton service. Tu feras ton ménage, toute seule, sans oublier que tu n'auras plus de nounou pour Anicet Anselme Okéké. D'ailleurs, je vais faire retirer le nom de Yantala de ses papiers administratifs.

- Tu veux faire de moi une prisonnière.
- Toi la fille bête, pour une fois tu as compris. En effet, tu es devenue ma prisonnière. Tu ne sortiras plus. Tu trouveras de la

nourriture devant ta porte, à des heures précises. J'ai demandé que cette nourriture soit en quantité réduite. Tu n'auras plus de petit-déjeuner avec de la confiture et du beurre et j'espère qu'en une semaine, tu maigriras. Et maintenant couche-toi pour que je marche sur toi.

- Fédy, tu vas me tuer.

- Si tu meurs, l'histoire ne le retiendra même pas. Tu es une personne ordinaire. Tu n'as pas marqué ta société par ta créativité. Même si ton père peut être retenu comme le modèle de l'homme politique voleur dans notre pays, nous ne parlerons jamais de son enfant. Couche-toi immédiatement sur le ventre... »

Cette même nuit, Alice Afuta fit son entrée dans la résidence de Yantala. Elle s'installa dans la chambre de son fiancé. Elle fit la connaissance de tous les membres du personnel. Elle donna des ordres.

« Désormais, tous vos ordres viendront de ma femme Alice. Elle n'est pas sévère mais rigoureuse. Les personnes qui ne sont pas intelligentes ne pourront pas travailler longtemps avec elle.

- Elle peut compter sur notre dévouement et notre loyauté. »

Quand le ministre et le professeur se rencontraient dans la soirée, ils ne parlaient que des préparatifs de leur mariage. Un comité fut mis en place pour en faire une réussite. Ce devrait être la plus grande fête sous le nouveau régime. La vie s'annonçait encore plus belle pour Fédy. Après avoir épousé la fille unique du ministre le plus puissant, il allait épouser la cousine de l'homme fort du pays. Il ne cessait de remercier le ciel de la chance qui le suivait depuis l'arrivée de ce chat noir qui était souvent dans ses parages. Au cours des dîners, il était plein d'affection pour sa fiancée Alice.

« Alice, qui aurait pensé, il y a trois ans, que tu serais ma femme ?

- Je ne suis pas encore ta femme.

- Dans quinze jours, ce sera chose faite.

- Où passerons-nous notre voyage de noces ? J'ai une très grande envie de passer une semaine dans les Caraïbes. Nous aimer pendant une semaine, seuls dans une grande maison, sans téléphone. Notre amour alors fera partie des amours de légende.

- Ce ne sera pas possible.

- Et pour quelle raison ?

- La communauté internationale interdit la sortie du territoire à tous les dignitaires du nouveau régime et à leur famille.

- Pourquoi ?

- À cause du coup d'État.

- Où est le problème si nous décidons de changer nos dirigeants ?

- Pour elle, seules les élections comptent, bonnes ou mauvaises. Tous les jours, ce sont des déclarations malveillantes à propos de notre gouvernement.

- Les chefs d'État étrangers perdent leur temps. C'est parce que mon cousin arrive au pouvoir qu'ils se dressent sur leurs ergots. Nous ne laisserons pas le pouvoir.

- Ils nous envoient chaque jour des médiateurs pour que nous quittions le pouvoir volontairement, nos vies seraient alors garanties. Ils prévoient pour la plupart d'entre nous, beaucoup d'argent et un exil doré.

- Que pensent la Coordination et le gouvernement ?

- Ils refusent évidemment. Nous allons organiser le peuple pour s'opposer au retour des vautours et de tous ces gens à l'étranger qui pensent que notre pays leur appartient. C'est le moment de réveiller tous nos héros qui ont su s'opposer à l'asservissement de notre peuple.

- Je te fais confiance. Cherchons de faux papiers pour pouvoir voyager.

- Ce n'est pas une mauvaise idée. »

Yantala pensait à la fameuse phrase de Hampaté Ba. Un ancien souverain de l'Afrique des rois et des empereurs disait à ses troupes : « C'est quand on est au sommet de la gloire qu'il faut se frayer d'ores et déjà un chemin pour le jour de la défaite. » Fédy ne voulait pas effrayer sa femme, mais il savait que la situation était intenable. Il écoutait tous les jours, et plusieurs fois, les radios étrangères qui ne cessaient de les vilipender. Tous les grands pays d'Amérique et d'Europe n'avaient que des propos désobligeants sur le pays. Les pays africains, presque tous loin de la démocratie exigeaient le retour à l'ordre constitutionnel normal en sachant que les dates des élections étaient largement dépassées.

Avant d'aller dormir Fédy se rendait dans la chambre de Sylvie pour la gifler et marcher sur elle. Alice habitait dans la résidence depuis quatre jours, il fallait parler de sa future épouse à Sylvie.

« Fédy, je te savais mauvais, mais je n'ai jamais pensé que tu pouvais aller jusqu'à cette extrémité. Tu viens dans notre maison, celle que mon père t'a offerte, avec ta maîtresse au moment où tu me tiens prisonnière dans une chambre.

- Je suis venu t'annoncer que tu quittes cette maison demain soir. Tu seras l'hôte pour plusieurs mois d'un maçon et de sa femme vendeuse de tartines devant la porte. Tu feras la cuisine, la vaisselle et la lessive. Et comme ils n'ont que deux petites pièces et huit enfants, tu dormiras au salon sur une natte.

- Et dans quel quartier ?

- À Pyramide. Tu sauras à quel point tu étais une enfant gâtée. Tu ignorais que les autres souffraient dans ce pays.

- Dieu te punira.

- En attendant, c'est moi qui vais te punir. Je reviens. »

Quelques minutes plus tard, il revint avec Alice vêtue d'un beau pantalon rouge et d'une chemisette orange décolletée.

« Vilaine Sylvie, j'ai l'agréable plaisir de te présenter cette très belle femme qui prendra ta place pour toujours. Regarde bien ton visage et va te mirer après. Quelle différence écrasante ! Elle est belle, elle est intelligente. Avec une telle femme, c'est le bonheur permanent pour moi. Ne prend aucun de tes effets personnels en quittant la maison demain car Alice les offrira à des œuvres de charité. Tu porteras les habits de la femme du maçon. Elle a la même taille et le même poids que toi.

- Alice, commença Sylvie.

- Quel culot que de l'appeler Alice !

- Dis "Madame Yantala" et prosterne-toi à ses pieds. Attention, je pourrai t'expédier dans une maison de prostituée.

- Madame Yantala, je ne vous souhaite pas de subir ce que je subis en ce moment. Les hommes sont ingrats et peu reconnaissants.

- C'est possible, mais mon Fédy est la reconnaissance personnifiée. Excuse-moi chéri, repartons. Il m'est difficile de rester devant une femme aussi vilaine. Je ne la savais pas aussi disgracieuse. Comment as-tu réussi à dormir, ne serait-ce qu'une heure, à côté de ce monstre ? »

Avant de la quitter, Fédy lui administra plusieurs coups sur le dos, le ventre et la tête sans compter les gifles. Il était content de lui.

Deux jours plus tard, Sylvie se rendit avec son bébé au dos dans le quartier appelé Pyramide. Il était éloigné du centre-ville et difficile d'accès à cause d'une montagne. Sylvie partit avec un sac contenant quelques habits de son enfant et des affaires de toilette. On la fit monter dans une jeep dans laquelle se trouvaient quatre militaires. Sylvie n'était jamais allée dans ce

quartier. Le trajet dura trente minutes. Un dégoût envahit la jeune femme à la vue du quartier Pyramide. Presque toutes les maisons étaient constituées de planches et de tôles rouillées. Les eaux sales ruisselaient dans les rues. L'odeur était insupportable. Peu de maisons avaient des toilettes. Les besoins naturels se faisaient dans la nature à quelques mètres des maisons, dans des broussailles. Quand le véhicule se rangea près d'une maison d'une très grande saleté, Sylvie se mit à pleurer, à sangloter.

La femme du maçon était en train de faire griller ses tartines, entourée de trois enfants en bas âge. Elle accueillit Sylvie avec un large sourire. Elle l'accompagna dans le petit salon encombré d'habits sales, de truelles, de boîtes et de cartons. Un vrai capharnaüm ! Nakari, la nouvelle tutrice, montra à Sylvie sa nouvelle couchette. Une grande natte.

« Il faudra bien te couvrir à cause des moustiques. Même la journée, les moustiques ne nous épargnent pas. Les plus petits de nos enfants dorment aussi dans le salon. Les grands ne viennent plus ici. Ils sont devenus des petits voleurs. Quelquefois, ils vont de prison en prison. Pour nous, ils n'existent plus. Nous n'avons pas les moyens de nous occuper de tous nos enfants. Chacun se débrouille. Nous ne prenons qu'un seul repas par jour. Mon mari ne revient que le soir. Il est maçon, mais rien ne va pour lui. Il y a très peu de chantiers dans le pays, en plus les maçons sont très nombreux. Les revenus sont faibles. Nous avons eu des difficultés et nous avons suivi nos amis à Pyramide, le quartier de tous les déshérités. Ici, pas de loyers à payer. Quand vous trouvez un espace vide et des planches, vous avez votre maison. Pas d'électricité ni d'eau courante à payer. Vous pouvez commencer à faire la cuisine. Ah ! J'allais oublier de vous donner l'argent du marché. Un de mes fils vous accompagnera. D'ailleurs, le marché est près d'ici. Voici l'argent quotidien du marché.

- Que pouvez-vous acheter avec cette somme ?
- Débrouillez-vous avec cette somme. Il suffit d'acheter des pâtes, des feuilles et des poissons séchés. Nous pouvons manger, mais pas à notre faim. Comme ton enfant dort, couche-le sur la natte. S'il se réveille avant ton retour, je m'en occuperai. »
Le marché était à une cinquantaine de mètres, au coin d'une rue. Il regroupait une soixantaine de vendeurs. Elle y entra en pleurant. Une vendeuse de pattes de bœufs l'appela, l'installa à ses côtés et chercha à comprendre ce qui lui arrivait. Elle lui raconta sa vie.

« Calme-toi, je connais bien Nakari et son mari Boukari. Moi, je m'appelle Goumari, je t'aiderai tout le temps que tu passeras dans ce quartier. Ma fille Bissam t'aidera à faire le marché et la cuisine. Mon mari est mécanicien. Il gagne bien sa vie par rapport à Boukari et moi, je m'en sors bien avec mes pattes de bœufs. Je t'achèterai un insecticide pour que tu puisses bien dormir ce soir. »

Elle demanda à une fille qui vendait des escargots de faire venir immédiatement sa fille Bissam. Entre-temps, elle lui montra comment avec une si petite somme, un pauvre pouvait manger à sa faim. Sylvie repartit avec Bissam. Elles cassèrent ensemble le bois pour faire du feu. La jeune fille apprit à Bissam comment préparer le plat quotidien. Quand Boukari revint la nuit, son repas le combla. Il trouva qu'il n'avait jamais aussi bien mangé. Il remercia infiniment la nouvelle venue qu'un officier de l'armée, un de ses clients, lui avait demandé d'héberger en échange de quelques chantiers à venir.

Toute la nuit, Anicet pleura, incommodé par la chaleur et les moustiques. L'insecticide n'avait eu aucun effet sur les moustiques. Sylvie ne ferma pas l'œil de la nuit. Elle ne supportait pas la chaleur. Elle se rendit quatre fois dans les broussailles pour aller à la selle. Son organisme ne supportait pas ce qu'el-

le avait mangé. Elle aurait préféré se trouver dans une vraie prison. Elle s'étonnait que tous les habitants de la maison puissent dormir et ronfler dans de telles conditions. La deuxième nuit, elle entendit le couple faire l'amour. Il n'y avait pas de porte entre les deux pièces. La femme jouissait et criait comme si on l'avait égorgée, le mari râla plusieurs minutes. En sept jours, ils firent l'amour treize fois. Sylvie ne s'étonnait pas de constater qu'ils avaient déjà plusieurs enfants.

« Mon enfant, dit Nakari, c'est la seule manière pour nous d'oublier nos soucis et de bien dormir la nuit. J'ai encore un enfant dans mon ventre. Depuis trois mois, je n'ai pas eu mes règles.

- Vous ne vous inquiétez pas pour leur nourriture et leur éducation ?

- Pas du tout. Tout est dans la main de Dieu. Il est le seul à déterminer notre destin. Quand on est pauvre, il faut faire plusieurs enfants. L'un d'eux vous sortira de la misère. J'avais une voisine qui s'appelait Bougouma. Elle était très pauvre et son mari l'a abandonnée pour partir, je ne sais où. Elle s'est démenée de nombreuses années en vendant des petites choses pour nourrir ses enfants qui ne pouvaient pas aller à l'école. Aujourd'hui, elle vit dans une grande maison dans l'un des quartiers les plus chics de la ville. Demande-moi ce qui s'est passé !

- Que s'est-il passé ?

- Son fils Djakaridja, le plus mal élevé du quartier qui passait toute la journée à jouer au football, a été remarqué par un ancien joueur qui l'a présenté à l'entraîneur d'une équipe de football. Il est resté quatre mois dans cette équipe et des Blancs sont venus le chercher pour aller en Allemagne. Comme il était mineur, c'est sa mère analphabète qui, en guise de signature, a posé son doigt sur les papiers après l'avoir trempé dans l'encre. Aujourd'hui, tous ses frères et sœurs vivent dans l'opulence.

L'un d'eux vit avec lui là-bas. La fille du charbonnier a épousé un Blanc. Il l'a rencontrée en venant faire un film documentaire sur notre quartier. Il n'a pas résisté devant la beauté de la fille. Il a fait déménager toute la famille de ce quartier. Chaque mois, il envoie beaucoup d'argent à la nombreuse famille restée dans le pays. Je peux citer plusieurs cas d'enfants issus d'une famille nombreuse qui sont la chance de leur famille. Alors qu'ils jouaient au tiercé ou à la loterie, le destin leur a souri. Pour réussir dans la vie, les pauvres doivent faire de nombreux enfants. Pour que la chance frappe fort, il faut au minimum neuf enfants. Je suis impatient de voir mon neuvième enfant arriver. Alors, je ne serais pas surprise d'apprendre que l'un de mes voyous, qui a disparu depuis des années de la maison, vienne nous sortir de cette misère. »

L'amitié entre Bissam et Sylvie grandissait. Elle l'aidait à supporter les difficultés. Bissam sortait la nuit. Elle finit par expliquer à Sylvie qu'elle se prostituait. L'information plut à Sylvie. Elle lui demanda quelques minutes de plaisir. Bissam vint à son secours et finit par prendre goût à l'amour entre deux femmes. Malgré une vie sexuelle retrouvée, Sylvie ne supportait pas ce quartier. Elle demanda à Bissam de prendre contact avec une personne sûre, un ami de son père, qui pourrait la cacher chez elle. Bissam rencontra l'homme qui pleura d'émotion en apprenant que Sylvie et son fils vivaient toujours. Il promit d'aller les chercher avec sa voiture.

« Pas question ! Toutes les entrées et les sorties de Pyramide sont surveillées par les policiers et les militaires. Toutes les voitures qui entrent et sortent du quartier sont fouillées de fond en comble. Nous prendrons une piste secrète cette nuit, à partir de minuit. »

Tandis que ses tuteurs dormaient tout en ronflant, Sylvie prit son enfant, ouvrit la porte et retrouva Bissam devant la maison. Il était minuit exactement. Elles prirent des chemins détournés pour aboutir sur une piste, un endroit où l'on avait une vue de la ville éclairée. Elles venaient de faire cent mètres lorsque des torches s'allumèrent. Devant elles, se trouvaient cinq militaires.

« Sylvie, tu ignores que tu es surveillée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tu ne pourras jamais échapper à ta nouvelle condition. Nous avons reçu la consigne de t'abattre avec ton enfant si jamais tu tentais de fuir.

- Mais, fit un autre soldat, nous n'aimons pas verser le sang. Faisons un pacte.

- Quel pacte ?

- Inutile de t'énervier jolie femme, ta vie est dans nos mains, dit le troisième militaire. Nous allons vous faire l'amour à tour de rôle et vous laisser repartir dans votre bidonville.

- Nous n'en parlerons même pas à notre hiérarchie. »

Le cinquième militaire qui ne parlait pas depuis le début commença à s'énervier et à tirer des coups de feu en l'air en les menaçant. « Enlevez vite vos vêtements et restez à poil. »

Elles ne se firent pas prier. Chacune d'elles supporta les assauts des cinq militaires. Sylvie faisait téter son enfant alors que les cinq militaires se succédaient sur elle. Bissam ne ressentait aucun plaisir. Elle se montra insensible. Sylvie n'arriva pas à maîtriser sa jouissance, à deux reprises. Les militaires les accompagnèrent devant leurs maisons respectives. Sylvie pleura le reste de la nuit.

Le matin, Bissam l'accompagna chez une voyante qu'elle fréquentait depuis des années. Elle utilisait les cauris. « En fait, ce

n'est qu'un support pour moi. Je peux lire l'avenir de quelqu'un en regardant le blanc de ses yeux.

- Sylvie a besoin que tu lui dises ce qu'elle doit attendre encore de la vie car elle est désespérée. Elle veut mettre fin à ses jours. Il faut l'aider Bamouso.

- Ce n'est pas moi qui décide. Ce sont mes génies qui me dictent ce que je dois dire. Qu'elle prenne des cauris et pense intérieurement à ce qu'elle aimerait savoir ! »

Sylvie, son bébé dans les bras, prit les cauris et murmura quelques phrases.

« Bissam ! Que fait cette fille ici ? C'est la fille d'un homme important qui a beaucoup d'ennuis en ce moment.

- Mon père va-t-il vivre ?

- Il va mourir très vieux et dans l'opulence.

- Bamouso, que vais-je devenir ?

- Tu as été chassée d'une maison que tu vas retrouver avant trois mois. Sois patiente, prie Dieu et c'est tout.

- Et son mari qui a été très ingrat ?

- Je sens son odeur. Il lui reste très peu de temps à vivre. Les génies me disent qu'il a été trop vite. Quand on a tout très vite, c'est le signe que vous n'aurez pas une longue vie. Vous faites en quatre ans, ce que vous auriez dû faire en quarante ans.

- Bamouso, quels sacrifices mon amie doit-elle faire ?

- Franchement, elle n'a pas besoin de faire quelque chose. Elle est née avec la chance et le bonheur. Elle a des difficultés passagères pour qu'elle sache que la vie n'est pas facile pour beaucoup de gens. Désormais, sa vie sera plus facile qu'avant. Elle aura un mari qui va beaucoup l'aimer.

- Je ne veux plus de mari dans ma vie.

- On le dit toujours dans une phase de déception. Mais quand tu verras cet homme, tu oublieras toutes les misères subies et celui qui t'a trahie.

- Donne-nous au moins un sacrifice à faire, insista Bissam.
- Je dis que je ne vois pas de sacrifice à faire, mais jeudi, elle peut donner des pièces de monnaie identiques à des jumelles. »

Chérie Bibi retrouva l'espoir et elle baisa les pieds de Bamoussou en la quittant. Elle n'avait pas d'argent de poche. Elle jura, quand elle retrouverait ses privilèges, de sortir Bamoussou de Pyramide.



La bête noire

CHAPITRE

16

Fédy habillé d'un costume blanc avec un nœud papillon sortit de sa chambre pour se rendre à l'hôtel de ville pour son mariage. À seize heures, il prendrait pour épouse Alice Afuta. Plusieurs gardes du corps l'accompagnaient jusqu'à la voiture. Dès que le chauffeur fit démarrer la voiture, il s'aperçut qu'un pneu était crevé. Il se rangea et les trois autres véhicules bourrés de militaires qui lui servaient d'escorte firent de même. Le pneu fut remplacé en moins de trois minutes. Le convoi repartit à vive allure. Sur le parvis de l'hôtel de ville, venaient à

peine d'arriver le président de la Coordination des officiers libres et président de la République, le gouvernement au grand complet et tous les responsables du pays. Pendant une dizaine de jours, la radio et la télévision avaient annoncé ce mariage considéré comme l'un des plus grands événements de l'année, à part le coup d'État.

Une foule immense de curieux était massée tout le long de la rue. L'arrivée du marié déclencha une grande acclamation. Fédy restait populaire au sein de la jeunesse et chez les femmes. Il était un exemple pour de nombreuses personnes avides de postes importants dans la société. Depuis son mariage avec Sylvie, la jeunesse pauvre de la ville ne s'intéressait qu'aux filles riches. Ils avaient la recette : porter des habits élégants, apprendre les bonnes manières, inviter les filles de riches dans les endroits à la mode et ne pas hésiter à leur faire des présents luxueux. Les jeunes de la ville ne reculaient pas devant la dépense. Des clubs se créaient pour séduire et épouser les filles des hommes importants et riches. Chaque mois, celui qui était choisi recevait de l'argent de la part des autres afin de contribuer à la conquête de la jeune fille. Tous juraient, s'ils atteignaient le sommet, de tirer les autres vers le haut en leur confiant de grandes responsabilités dans leur nouvelle société ou en favorisant leur intégration dans une famille de riches où se trouvaient des filles à marier. C'étaient les jeunes de ces clubs qui applaudissaient à tout rompre depuis l'arrivée de Fédy. Ils ne tarissaient pas d'éloges sur sa paire de chaussures qui selon les connaisseurs dépassait la valeur d'un million de nos francs.

Le président militaire discutait d'une situation précise avec son ministre délégué en attendant l'arrivée de la mariée.

« Mon futur beau-frère, commença le président, je suis dés-

emparé par les critiques de la presse et de l'opposition. Ce n'est plus possible de continuer ainsi. Les acquis de notre révolution vont se dissoudre devant ces critiques injustes. Que me conseilles-tu ?

- Je voulais m'ouvrir à vous depuis la lecture du quotidien L'Aurore de la semaine dernière, qui demandait votre démission afin de rétablir l'ancien ordre. Le ministre de la Justice est à quelques pas de nous. Appelez-le maintenant et demandez-lui de préparer un décret pour dissoudre tous les partis politiques et museler toute la presse, jusqu'à nouvel ordre.

- Quelle sera la réaction des chancelleries et de la communauté internationale ?

- Comme d'habitude ! Cette fois, c'est le ministre de la Justice qui sera attaqué. Il sera le seul responsable de la décision. En politique, dit l'auteur inconnu de la brochure qui est mon livre de chevet : "Le responsable politique bien avisé ne doit jamais endosser une mesure impopulaire. Il la fait prendre par un de ses collaborateurs qu'il ne doit cesser de rendre impopulaire par des décisions injustes. Mais le plus important, c'est de faire passer dans l'opinion que c'est ce collaborateur qui ne veut pas le bien de la population et qui ne cesse de pousser le responsable suprême à la faute afin de ravir sa place."

- Mais comment réussir à salir la réputation d'un ministre ?

- Excuse-moi de revenir à la brochure. "Le vrai homme politique doit avoir à sa disposition tout un éventail de personnes qui sèment les rumeurs. Ce sont les coiffeurs, les prostituées, les chauffeurs de transport en commun, les supporteurs des équipes de football, les journalistes, les voleurs qui fréquentent régulièrement la prison, les faux fous, les chômeurs, les comédiens et les chanteurs."

- Il va falloir que tu me donnes cette brochure. Enfin, voici ta femme qui arrive. »

Fédy entra dans la salle, accompagné du nouveau père qu'on lui avait trouvé, le président du Sénat. Celui qui devait assurer l'intérim du président élu si ce dernier ne réussissait pas à terminer son mandat pour cause de maladie grave ou de décès. En marchant, Fédy promit de se lier à cet homme car les événements pouvaient se précipiter sous la poussée de la communauté internationale qui pourrait faire un compromis. Les anciens ne reviendraient pas, mais les nouveaux partiraient et le pouvoir serait confié au président du Sénat pour quatre-vingt-dix jours comme le prévoit la constitution. Et lui, Frédéric Darko Yantala aurait encore de beaux jours devant lui.

C'était le plus beau jour de la vie d'Alice Afuta. Elle était conduite par son cousin, le chef d'État et en même temps son témoin. Elle était arrivée avec une heure de retard à la mairie. On lui avait toujours dit, pour qu'un mariage dure longtemps, très longtemps, la mariée ne doit pas être à l'heure. Chaque minute de retard représentera une année dans le foyer qui sera favorisé par la naissance de trois enfants au moins.

Au moment de l'échange des anneaux, l'alliance qu'Alice voulut mettre au doigt de Fédy tomba et roula dans la salle. Elle ne fut retrouvée que trois minutes plus tard par un garçon de dix ans qui faisait partie des filles et des garçons qui tenaient la traîne de la mariée. La scène fit rire toute l'assistance.

Après l'hôtel de ville, le long cortège précédé et escorté par des motards se dirigea vers le Palétuvier, l'un des plus grands hôtels de la ville. Son palais des congrès accueillit plus de six mille convives. Il avait été prévu une cérémonie religieuse, mais l'évêque de la ville avait interdit la célébration de ce mariage. Le mariage civil de Yantala et de Sylvie Okéké avait été dissous par un magistrat aux ordres du pouvoir et pire, le divorce avait été prononcé aux torts exclusifs de Chérie Bibi. Le mariage catholique ne pouvant être dissous sans certaines

conditions auxquelles n'obéissait pas celui de Fédy et Sylvie, le couple pour l'Église était encore marié. Toutes les pressions et les promesses mirobolantes ne réussirent pas à faire fléchir l'évêque. Fédy promit de se venger de lui. « La vengeance est un plat qui se mange froid. Pas de précipitation en la matière. » Le président de la République ne resta pas longtemps au palais du congrès. Il avait rendez-vous à l'aéroport avec deux chefs d'État de la sous-région mandatés par l'Union africaine pour lui demander de quitter le pouvoir. Il ne vit pas les mariés découper le gâteau et faire un geste maladroit. Le couteau neuf et tranchant blessa Fédy au doigt. Un invité le soigna et lui mit un sparadrap. La fête continuait encore à minuit lorsque les mariés quittèrent la salle. Ils étaient joyeux. Leur bonheur faisait plaisir à voir. Ils allaient passer leur nuit de noces dans la suite d'un hôtel.

« Quand j'entends parler de nuit de noces, je ris, affirma Alice. Autrefois, les mariés se découvraient sexuellement à ce moment-là. Or, maintenant avant le mariage, chacun a déjà un passé sexuel lourd à porter.

- Alice chérie, je suis l'exception. Je ne connais pas encore la femme. C'est la première fois que je la connaîtrai et c'est toi qui me conduiras dans ce bonheur.

- Et comme il s'agit de ma première expérience, comment allons-nous nous y prendre pour ne pas faire erreur ?

- Et si on appelait une vieille femme comme cela se faisait autrefois. Elle était chargée de l'éducation sexuelle des mariés dans la chambre nuptiale.

- Apprenait-elle à la femme se trémousser ?

- Je ne sais pas. Alors nous deux, comment nous tirer d'affaires ?

- Je vais te le dire et te le montrer. Une amie m'a offert un cadeau que je ne dois ouvrir que dans la chambre.

- Dépêche-toi de l'ouvrir.

- Doucement monsieur Yantala. Avec une femme, c'est la patience et la douceur.
- Je suis patient et doux. Que vois-je là ?
- C'est un CD vidéo. Nous allons le regarder et il nous enseignera l'art sexuel, étant donné que nous sommes des innocents.
- C'est un film X.
- Qui t'a appris ce vocabulaire ?
- Alice, je t'aime. Tu es une vraie comédienne.
- Et toi alors ? Quel artiste !
- Allons maintenant pour notre apprentissage.
- Mon bébé, prends-moi ! »

Toute la ville parla de ce mariage, du jamais-vu dans le pays. La nouvelle attrista Sylvie. Elle resta couchée toute la journée du dimanche. Elle qui avait commencé à fréquenter l'église ne se déplaça pas vers la chapelle de ce bidonville. Mais, elle retrouva le sourire dans la soirée. Son amie Bissam lui annonça les trois incidents qui émaillèrent le mariage et la pria de venir avec elle chez la voyante Bamoussa pour mieux comprendre la signification de ces signes.

« Mes filles, je suis curieuse de savoir ce qui vous amène la nuit chez moi, commença Bamouso.

- Tu es une femme éclairée, dit Bissam. On aimerait connaître le sens de certains signes durant le mariage de l'ex-mari de mon amie.

- Que s'est-il passé ?

- J'ai appris par des amis militaires qu'au départ du cortège, il y avait eu une crevaïson. Fédy avait dû descendre de voiture. Au moment de l'échange des anneaux, son alliance est tombée, a roulé sur quelques mètres et a été retrouvée par un petit garçon. Enfin, le marié s'est blessé le doigt en découpant le gâteau.

- Tout cela dans la même journée pour un mariage ?
- Maman Bamouso, j'étais triste, désespérée en apprenant le faste de ce mariage, mais quand Bissam m'a annoncé ces trois événements, j'ai retrouvé une vitalité sans pareille. Que signifient ces trois signes ?
- Regarde tes cauris, demanda Bissam.
- Je n'ai pas besoin de regarder des cauris pour cela. »

Chérie Bibi et Bissam étaient silencieuses en attendant le verdict, surtout Sylvie qui voulait que cela soit un mauvais présage. Le silence de Bamouso devenait insupportable. Elle regarda longtemps Bissam dans les yeux avant de lui demander.

« Bissam, où en es-tu avec ton Blanc ?

- Il est toujours à l'intérieur du pays. On se voit deux fois par mois. J'attends son invitation à passer le week-end chez lui afin de lui faire la cuisine.
- Il va t'inviter pour plusieurs jours et n'oublie pas de verser la poudre que je t'ai remise, dans son repas, à trois reprises.
- Comment pourrais-je l'oublier ? C'est mon destin et celui de ma famille qui est en jeu.
- Ainsi tu pourras quitter ce quartier pour aller dans son pays et ta famille aura une grande maison dans un beau quartier. Quand on n'a aucune possibilité de devenir riche, comme les grandes dames de la ville qui ont des voitures, de beaux salons et des comptes bancaires bien remplis, il ne reste que les Blancs pour les filles pauvres et analphabètes, afin qu'elles accèdent par le mariage au niveau de ces femmes avocats, magistrats, professeurs ou secrétaires. Il est facile d'avoir les Blancs avec nos gris-gris car ils ne croient pas en Dieu. Contrairement à ce que les gens pensent, ils sont plus faciles à prendre que nos frères noirs qui sont croyants. Sylvie, comment arrives-tu à t'habituer à la vie dans ce quartier ?

- Je souffre. Chaque jour, j'ai envie de me suicider, mais quand je vois le sourire de mon enfant, je renonce.
- Ton calvaire touche à sa fin.
- Mais, je vais vivre encore combien d'années dans cette situation ?
- Parle plutôt de mois.
- Maman Bamouso, ne me fais pas danser de joie.
- Tu vas danser de joie dans quelques instants. Le mariage entre ton mari et cette femme ne durera pas plus de trois mois et ces incidents sont les signes que Dieu a montrés durant leur mariage. S'ils savaient lire les signes de Dieu, ils se quitteraient immédiatement pour préserver leur vie. Car l'un d'eux n'aura pas une longue vie et je pense que c'est ton mari.
- S'ils se quittent avant trois mois, Fédy viendra-t-il me chercher ?
- C'est fini entre vous deux. Tu retourneras à la maison, mais plus avec lui. Dans deux ans, tu auras un autre mari.
- Je ne veux pas me remarier. Les hommes sont ingrats. Quand je pense à ce que mes parents ont fait pour cet enfant de pauvres ! Et c'est lui qui a fait emprisonner mes parents.
- Ne dis plus jamais "enfant de pauvres". Tu vois la situation que tu vis aujourd'hui. Un riche peut devenir subitement pauvre et un pauvre, subitement riche. Il faut mettre ta confiance en Dieu et tes vœux seront exaucés plus tôt que prévu.
- Dans trois mois, je vais regagner ma chambre ?
- J'ai dit que leur mariage ne durera pas plus de trois mois, mais quant à retourner chez toi, cela peut se produire beaucoup plus tôt. Dieu montre toujours des signes, il suffit d'ouvrir les yeux.
- Je vais désormais croire aux cauris.
- C'est Dieu qui donne les dons à une vraie voyante, les cauris ne sont que des moyens de se distraire.
- Comment reconnaître une vraie voyante ? questionna

Bissam.

- Celle qui n'a pas le don et qui veut tromper les autres pose beaucoup de questions sur votre situation. Ce sont de vraies psychologues. »

Bissam et Sylvie se rendirent dans un cabaret, dansèrent et burent de l'alcool. Les deux amies étaient ivres et des habitants les ont reconduites chez elles. Le petit Anicet avait été déposé sur la natte. Il ne se réveilla pas au retour de sa mère. Malgré sa tête lourde, Sylvie fit la cuisine joyeusement à midi et fut rejointe par Bissam qui lui apportait des vivres. Sylvie savait maintenant faire la cuisine grâce à son amie à qui elle promettait monts et merveilles quand elle serait dans sa grande maison.

« La maison est au nom de Yantala.

- Il sait bien que c'est ma maison. Quand mon père retrouvera son poste, ce ne sera qu'une question de secondes pour changer les papiers. Tu viendras vivre avec moi. »

Tôt le matin, Frédéric Darko Yantala suivi d'un long cortège partit pour sa commune où la population l'attendait pour le fêter. Avant son retour, des camions avaient apporté des meubles beaucoup plus beaux pour équiper sa maison qui avait été pillée. À Bamonda, il constata que des maisons avaient été entièrement détruites et les habitants chassés du village. C'étaient ceux qui avaient pactisé avec l'ennemi. Le chat de Fédy fureta dans toutes ces maisons. Fédy préféra le laisser dans les ruines et se rendit avec son épouse au déjeuner champêtre offert par toute la province. Que de ripailles et de discours ! Certains laudateurs prirent le risque de lui prédire une promotion suprême dans les mois et les années à venir. Kimberly, le ventre plus gros que jamais, apparut au déjeuner. Elle vint s'asseoir derrière Fédy.

« Chéri, fit Alice en colère, je vais faire un tour au village et je reviens.

- Personne n'occupera ta place. »

Madame Alice Yantala prit le nouveau 4X4 de son mari et se lança dans une course folle à travers le village. Elle était énermée. Elle passait et repassait dans les mêmes rues. Quelques habitants restés dans le village couraient se réfugier dans leur maison quand ils la voyaient venir. Un vieux se demandait si elle n'était pas folle. Au détour d'un virage qu'elle prit à grande vitesse, elle vit Mihimana qui sortait d'une maison en ruine. Elle ne réussit pas à freiner à temps et écrasa le chat noir de Yantala. Elle tremblait de tous ses membres quand elle vit qu'on ne pouvait rien faire pour le chat. Il avait tous les intestins et le crâne en bouillie. Elle resta assise devant le chat, sans réaction. Le choc ou la tentative de freiner avait attiré de nombreux enfants et des vieux. La nouvelle arriva à Fédy. Il cassa les assiettes et les verres devant lui. Sa fureur était intense. Il se leva pour retourner dans le village suivi de tous. Quand il vit son chat sans vie, il pleura à chaudes larmes. Kimberly ne cessait de dire : « Je t'avais toujours dit de t'éloigner de cette femme qui porte la poisse. Il faut la chasser immédiatement. Comment as-tu été aussi aveugle pour épouser cette femme qui porte malheur ? Regarde son menton et ses oreilles. C'est la malédiction en personne. Divorce rapidement, avant que les choses ne se compliquent encore pour toi. » Alice restait sans voix.

Fédy ramassa les morceaux de son chat pour les transporter à son domicile. Les militaires de son escorte creusèrent un grand trou pour enterrer le chat noir. Fédy avait tellement cru que sa chance venait de ce chat, qu'il commença à douter de son destin. Tous les habitants venaient lui présenter leurs condoléances, regretter la mort de son chat tué par sa nouvel-

le femme. C'est le passage de l'instituteur à la retraite qui connaissait bien le mystère des chats qui lui donna de l'espoir. « Monsieur le maire, la mort de votre chat annonce la fin d'un cycle et le début d'un autre. Le chat devait mourir pour que vous montiez encore plus haut, je dirai même beaucoup plus haut. Il vous faut un autre chat plus adapté à votre nouvelle situation.

- Quel genre de chat me faut-il maintenant ?

- Pour votre nouvelle destinée, il vous faut un chat blanc et noir.

- C'est-à-dire ?

- Le chat sera noir mais avec tout le cou blanc. »

L'appel fut lancé à tous les habitants et une grosse récompense était promise à celui qui trouverait un chat noir avec un cou blanc. Fédy s'en alla maintenant rejoindre Alice qui était toujours assise sur les lieux de l'accident. Ils revinrent ensemble. Sa rivale enceinte l'insulta. Devant tout ce monde dans le salon, elle alla se coucher dans la chambre principale. Le père de Kimberly vint la chercher et la condamna pour son comportement.

Le nouveau chat fut trouvé par un enfant de huit ans. Ce chat vivait avec beaucoup d'autres félins dans leur campement à trois kilomètres. La récompense que l'enfant reçut fut récupérée automatiquement par son père. Fédy appela Alice pour le baptême du chat. L'enfant avait dit qu'on l'appelait Domy, mais le ministre voulait un autre nom. Alice fut chargée d'en trouver un. « Je baptise ce chat Seconde chance. » Tous applaudirent. L'instituteur à la retraite vit en ce nom la confirmation de ce qu'il avait prédit. Le nom était venu spontanément aux lèvres d'Alice.

Le lendemain matin, le long cortège quitta le village pour retourner dans la capitale. Les véhicules roulèrent à vive allure car le président de la République avait besoin de son ministre délégué pour une affaire urgente. Fédy caressait son chat qui était sur ses genoux. Il disait qu'il aimait davantage ce chat. Il passait de temps en temps sa main sur le cou de son épouse et l'embrassait. Ils étaient à une cinquantaine de kilomètres de la capitale lorsqu'ils virent de nombreuses marchandes de poissons. Alice demanda que le cortège s'arrête. Ils descendirent des véhicules pour acheter de la viande de brousse et des poissons qui étaient étalés plus loin. Au moment où sa femme faisait ses achats, Fédy alla vers les vendeurs d'animaux. Il acheta une petite biche et de la viande braisée.

Quand il revint vers son véhicule, il ne vit pas son nouveau chat. Tous les véhicules furent fouillés sans succès. Une battue fut organisée dans la brousse environnante pour retrouver le chat. Les vendeurs et les vendeuses furent interrogés. Personne n'avait vu le chat noir au cou blanc. Ceux qui n'étaient pas descendus de leur voiture n'avaient pas vu le chat. Fédy envoya des soldats au village et au campement pour retrouver le chat. Ils prirent tout leur temps, mais revinrent bredouilles. Dans sa colère, Fédy abandonna la biche et jeta la viande. Ils arrivèrent la nuit dans leur résidence. Durant tout le parcours, Alice n'osa pas parler. Fédy se rendit au camp militaire Mandela pour rejoindre le président. Il ne revint qu'à une heure du matin. Il préféra dormir dans la chambre de Sylvie, son ancienne femme.

Le matin, il se rendit à son travail sans prendre le petit-déjeuner avec sa femme. Le cortège ne prit pas le chemin de son ministère ou de la présidence. Ils se rendirent à Pyramide. Arrivé devant la maison de Boukari, il trouva Nakari en train

de griller ses tartines à vendre, entourée de ses enfants et de quelques clients. Il lui demanda où se trouvait Sylvie. C'est la première fois que Nakari voyait de près un grand monsieur dans une belle voiture, accompagné de plusieurs militaires. Elle montra la maison en disant que Sylvie dormait. Cela mit Fédy dans une grande colère.

Il poussa violemment la porte d'entrée de la maison. Sylvie était couchée sur un matelas et dormait, Anicet avait la tête sur la poitrine de sa mère. Fédy marcha sur Sylvie qui se réveilla et se leva. Le ministre commença à la battre avec un fouet qu'il venait de trouver dans la maison. Boukari l'avait reçu le jour de son mariage avec Nakari. Il devait s'en servir si sa femme ne se soumettait pas et refusait les rapports intimes. Devant les cris de Sylvie, les gens accouraient vers la maison, ils suppliaient le ministre d'arrêter de frapper la jeune mère. Entre-temps, de nombreux habitants de Pyramide attirés par le cortège de voitures s'étaient rendus chez les Boukari pour regarder le spectacle. Les militaires tinrent en respect tous ceux qui voulaient venir en défenseurs de Sylvie. Pendant une trentaine de minutes, Sylvie souffrit le martyre. Elle demanda pardon à plusieurs reprises à son ancien mari qui était sans pitié. Elle ne savait même pas pourquoi il la frappait. Elle s'agenouilla aux pieds de Fédy pour le supplier d'arrêter ces coups car l'enfant pleurait. Il lui donna un coup de poing à la mâchoire qui projeta la tête de Sylvie contre le mur. Assez satisfait, il fit appeler Nakari qui accourut toute tremblante.

« Où est ton mari ?

- Il est parti tôt à la recherche d'un contrat.

- Dès qu'il sera de retour, tu lui diras que je ne lui donne pas de l'argent pour rien. Je pensais retrouver une Sylvie amaigrie et je la vois plus grosse que jamais. Si à ma prochaine visite, son poids n'a pas diminué, je jette ton mari en prison et le fouet sera pour toi. J'ai dit qu'elle n'avait droit qu'à un seul

repas quotidien, comment se fait-il qu'elle se permet de dormir au lieu d'être en train de balayer la cour et la maison ou de puiser de l'eau ?

- Monsieur le ministre, elle est un peu malade ce matin, sinon elle travaille beaucoup pour nous.

- C'est ce que je veux. »

Dans ses pleurs, Sylvie demanda à Fédý de se souvenir de tous les bons moments qu'ils avaient passés ensemble et qu'il ne pouvait pas la traiter de cette manière, comme s'ils n'avaient jamais eu de relations intimes. « N'oublie pas que je suis toujours ta femme et tu dois avoir honte de me mettre dans cet état. Que tu le veuilles ou non, Anicet Anselme est ton enfant ! On peut faire un test d'ADN pour le prouver. La dernière fois, je n'ai fait qu'exprimer un rêve en parlant d'un adolescent avec qui j'avais eu des rapports. Anicet est bel et bien ton enfant. »

Fédý était surpris par l'audace de Sylvie de lui parler ainsi. Il regardait l'enfant qui pleurait. Il se demandait si Anicet était son enfant.

« Sylvie, écoute-moi bien. Tu n'es plus ma femme. Tu es devenue mon esclave.

- L'esclave mérite un salaire et pas seulement le fouet. Il n'est pas interdit à sa famille ou à ses amis de l'approcher. Si je continue de vivre ainsi, ton enfant mourra d'anémie. Ne pars pas sans me donner de l'argent pour sa nourriture et ses médicaments.

- Suis-moi. »

Elle le suivit. Il ouvrit sa mallette et lui remit trois enveloppes contenant de l'argent. « Vilaine fille, cela te suffira pour plusieurs mois. »

De nombreux habitants de Pyramide n'avaient jamais cru que Sylvie était la femme d'une grande personnalité et que son père était l'homme le plus influent du gouvernement déchu. Ce qu'ils venaient de vivre leur confirma la rumeur sur cette grosse femme qui se pavanait à longueur de journée avec Bissam qui avait une mauvaise réputation. Quant à Nakari, elle n'arrivait pas à se calmer. « Boukari va me tuer ce soir en rentrant. Il n'a jamais d'argent à me remettre pour les dépenses de la maison, or il reçoit beaucoup d'argent pour garder l'enfant des riches sous notre toit. Il me dira ce soir quelle est la nouvelle femme qu'il est en train d'épouser. » Elle continuait de geindre tout en soignant les blessures de Sylvie. Elle savait comment réparer les blessures de coups de fouet pour les avoir subies pendant de nombreuses années. Sylvie attendait la nuit pour aller faire ses commentaires chez Bamoussou. Désormais, elle sortirait très peu dans la journée sachant qu'elle deviendrait le point de mire des habitants de Pyramide. Elle n'avait pas encore vu Bissam qui avait sans doute passé la nuit chez un client de passage.

Le cortège du ministre délégué était maintenant sur le chemin du domicile de Sarah. Plus que jamais, il pensait que son ancienne élève lui convenait comme épouse. Il voulait l'épouser secrètement, persuadé qu'Alice ne lui portait pas chance. Sarah n'était pas à la maison. Sa mère lui dit qu'elle était au marché pour se faire tresser les cheveux. Il lui demanda d'aller la chercher. Elle n'était pas encore entièrement coiffée, mais le ministre l'embarqua. Il l'emmena dans la chambre pour sa nuit de noces. Il devait la garder pendant une semaine encore.



La bête noire

CHAPITRE

17

La nomination de Fédý en qualité de ministre aiguísa l'appétit de nombreux cadres de la Banque de l'Épargne et du Crédit. Le directeur général, pris par les affaires politiques, venait rarement dans son bureau. Au bout de trois semaines, il devenait nécessaire de nommer un « surveillant » chargé de diriger la banque et de faire un point quotidien à Yantala. Il nomma un cadre de quarante ans qu'il estimait beaucoup. C'était le directeur des opérations financières. Il ne fit pas comme les autres, c'est-à-dire chercher à le voir ou l'appeler

chaque jour pour médire des autres. Il ne lui envoyait pas de cadeaux non plus, le samedi et le dimanche comme le pensaient tous les cadres de la banque qui visaient son poste ou voulaient tout simplement être dans ses bonnes grâces pour obtenir plus tard, des postes lucratifs. Maurice Kouaménou occupa le poste pendant une seule semaine. Il s'effondra un après-midi dans son bureau, victime d'une attaque. Il ne pouvait plus marcher, tenir un stylo et parler. Il fut hospitalisé dans une clinique. Le médecin traitant ne voyait pas sa guérison dans un avenir proche. Il n'était même pas sûr de le guérir.

La banque devint un dépotoir de gris-gris. Chaque matin, les travailleurs trouvaient des choses bizarres devant leur porte et sur leur bureau. Yantala avait prévenu le personnel, qu'il nommerait dans les plus brefs délais, un autre « surveillant ». La bataille faisait rage parmi les cadres pour occuper le poste intérimaire. Certains évoquaient ouvertement leurs pratiques mystiques pour occuper le poste, d'autres déposaient sur les bureaux ou dans leur poche, des gris-gris censés les protéger contre leurs adversaires qui voulaient les évincer du poste qui leur revenait de droit.

Quelques heures avant la nouvelle nomination, M. Frédéric Darko Yantala fit venir son beau-père dans son bureau. M. Okéké, l'ancien homme puissant entra dans son bureau les menottes aux poignets. On l'avait extrait de la prison pour venir rencontrer son gendre. Dès qu'il vit Fédy confortablement assis dans son fauteuil de la banque, il s'écria : « Fédy, tu es un traître. » Fédy se leva de son siège pour lui administrer deux paires de gifles et demanda aux trois policiers qui tenaient M. Okéké en respect, de faire de même. Ils ne se firent pas prier.

« Ne recommence plus à m'appeler Fédy, mais "monsieur le ministre".

- Comment as-tu osé envoyer ma femme en prison ?

- Giflez-le encore pour avoir osé me tutoyer. »

Il se leva pour achever le travail des policiers avant de revenir s'asseoir.

« Je voudrais savoir comment tu sais que ta femme est en prison ?

- Au fait, que me voulez-vous monsieur le ministre ?

- Enfin, tu deviens coopératif.

- J'aimerais m'asseoir car je ne tiens pas sur mes jambes. Je suis en prison depuis des semaines.

- Tu resteras encore debout. Nous ne sommes pas du même rang.

- Monsieur le ministre, puis-je avoir des nouvelles de ma fille et de mon petit-fils ?

- Ils habitent maintenant dans le quartier Pyramide chez des ouvriers où ils dorment sur des nattes. »

Le ministre s'écroula, évanoui. Il ne retrouva ses esprits qu'après une trentaine de minutes. Debout devant Yantala, il versa des larmes.

« Dis-moi où tu as caché tout l'argent que tu as volé à l'État et je te ferai libérer séance tenante.

- Ma fille chérie et mon petit-fils adorable dans la misère, monsieur le ministre, tout sauf cela.

- Répondez à ma question.

- Je n'ai pas de réponse à vous donner.

- Je vais compter de un à vingt, et si tu ne me donnes pas de réponse, tu souffriras jusqu'à l'agonie. »

À dix-huit, Yantala s'était déjà levé de son siège et commençait

à battre son bienfaiteur et son ex-beau-père, si on pouvait l'appeler ainsi. Le prisonnier à terre, Fédy marcha sur lui à plusieurs reprises avant de demander aux policiers de continuer le travail de châtiment et de le reconduire en prison pour une semaine de diète.

Resté seul dans son bureau, il signa la nomination d'Yves Kolaté et repartit dans son bureau du ministère situé à la présidence et non celui du camp militaire Mandela. Un grand bruit se répandit dans toute la banque, comme une tornade, mais ce n'était que les cris de réjouissance des partisans de Kolaté, ce cadre obscur. Sa timidité l'avait rendu populaire au sein du petit personnel. Il menait une vie humble et charitable. Les femmes l'adoraient et il en profitait. Elles étaient convaincues qu'il ne parlerait jamais de ses relations intimes à personne. Au moment de sa nomination, il entretenait huit relations dont cinq avec des femmes mariées. Aucune de ses maîtresses ne pouvait imaginer qu'il avait d'autres partenaires intimes. Les femmes le prenaient pour un naïf dans les choses de l'amour et pourtant, il était marié à une jolie femme et père de deux enfants. Il ne resta que deux semaines à la surveillance de la banque. Un après-midi, il quitta son bureau à moitié nu en marmonnant des phrases incompréhensibles. Il était dans un état démentiel. Il fallut l'interner très vite à l'hôpital psychiatrique car il commençait à menacer des passants dans la rue. Fédy décida d'attendre quelques semaines avant de nommer un directeur par intérim, mais cette fois-ci, il pensait à un Blanc.

Sous les conseils de Fédy, le retard et l'absentéisme étaient désormais contrôlés dans le pays. Chaque matin et chaque après-midi, le président de la République se rendait au hasard dans un bureau de l'administration. Ceux qui n'étaient pas à leur poste, quel que soit le motif, étaient radiés de la fonction

publique et leurs noms étaient cités au journal télévisé ou à la radio.

Le nouveau régime, dépassé par l'ampleur de la tâche et surtout l'absence d'appui budgétaire extérieur, ne pouvait plus supporter le poids de la masse salariale. L'idée de Fédy de traquer les fonctionnaires fit d'énormes dégâts dans les familles. Du jour au lendemain, des centaines de fonctionnaires honnêtes furent privés de salaire. Les familles se mirent à mendier pour survivre. La police et l'armée étaient omniprésentes dans les rues de la ville pour contrôler les pièces d'identité. Gare à ceux qui n'avaient pas d'emploi, ils étaient systématiquement envoyés dans les campagnes pour travailler la terre. Seuls les commerçants et les hommes d'affaires pouvaient circuler librement. Tout le pays maudissait Frédéric Darko Yantala. Le président avait fait passer le message à travers les canaux préconisés par Darko lui-même. Mais il se moquait pas mal qu'on l'accuse d'être l'instigateur de toutes les mauvaises décisions.

Sarah avait loué un appartement de cinq pièces dans un grand immeuble. Fédy lui avait donné de l'argent pour une location de douze mois. Quand il arriva devant l'immeuble, il alla garer son véhicule dans le parking souterrain. De là, il prit l'ascenseur de service et monta chez Sarah. Personne de sa garde rapprochée, avec laquelle il communiquait par téléphone portable, ne savait dans quel appartement, il se rendait. L'appartement de Sarah était d'un luxe criard. Elle y vivait avec ses sœurs, l'une d'elles était divorcée. Comme elle avait arrêté ses études, elle comptait ouvrir des ateliers de couture et de coiffure. Quand Fédy venait, ses deux sœurs et leurs enfants s'enfermaient dans leur chambre. En cette soirée pluvieuse, Sarah baignait dans le bonheur et elle ne le cachait pas.

« J'ai bien fait d'être insolente avec toi, un jour de classe, sinon, je n'aurais pas bénéficié de tes largesses.

- Même si tu ne l'avais pas fait. Il n'existe pas de hasard dans la vie. Nous étions faits pour nous rencontrer et nous marier.

- Tu es sûr que tu veux m'épouser ?

- Sûr, sûr.

- Je ne te crois pas.

- Comment veux-tu que je te le prouve ?

- La seule chose qui peut faire mon bonheur...

- Attention au bonheur ! Kalil Gibran disait : "Le bonheur et la tristesse sont comme deux sœurs. Ensemble, elles cheminent, et lorsque l'une dîne à votre table, l'autre est sûrement couchée sous votre lit."

- Ce sont des propos de gens frustrés.

- Kalil Gibran, un frustré ? Je crois que tu ne le connais pas.

- Je ne veux même pas le connaître.

- D'accord ! Ton bonheur, c'est quoi ?

- Une petite voiture neuve.

- Tu as le permis de conduire ?

- Je sais conduire.

- Demain soir, ta voiture sera au sous-sol.

- Tu es un ange.

- Qu'est-ce que tu crois ? Je suis le pouvoir. Le pouvoir, c'est faire ce qu'on a envie de faire et au moment où l'on a envie.

- Fais de moi ce que tu veux. »

Cette fois, Fédy proposa la création d'un parti unique. Les autres ministres s'y opposèrent. Fédy croyait que le multipartisme était la raison principale du manque de développement du pays car il suscitait le tribalisme. Pendant des heures, il tenta de convaincre ses collègues. Même les militaires du gouvernement n'étaient pas favorables à cette solution. À un autre Conseil, il proposa d'élaborer une nouvelle constitution en

supprimant le régime présidentiel. Pour lui, le régime parlementaire est le meilleur système pour un développement rapide. Chaque parti cherchera à devenir national au lieu de se constituer sur une base tribale. Le Conseil des ministres était partagé. La moitié approuvait et l'autre partie voulait garder le régime présidentiel. Un ministre militaire affirma qu'avec un régime parlementaire, il aurait été impossible de faire un coup d'État.

« Mais, remarqua un ministre qui n'appréciait pas le régime parlementaire, faire tomber un gouvernement chaque fois que l'Assemblée nationale est en désaccord, c'est comme un coup d'État.

- C'est pourquoi, le mandat de l'Assemblée ne doit pas dépasser deux ans. Il faut que les députés remettent leur mandat en jeu tous les deux ans, reprit Yantala. Le gouvernement sera obligé d'être correct et de bien travailler, s'il ne veut pas être renversé. C'est le véritable régime pour faire de la bonne politique.

- Donc nous n'aurons plus de président de la République ? demanda une femme du gouvernement.

- C'est l'aspect le plus positif dans le régime parlementaire. Le président devient le garant de l'unité nationale et de la constitution. Il ne se mêle pas des problèmes quotidiens ou du gouvernement dirigé par un Premier ministre, l'homme fort du pays. Le président remettra le gouvernement au parti qui aura réuni le plus grand nombre de députés ou à la coalition qui aura le plus fort pourcentage dans l'hémicycle. Le président nommé par le Parlement restera cinq ans et son mandat sera renouvelable une seule fois. Avec ce système, plus de coup d'État ! Le président est tout et il n'est rien. Le système me plaît car il demande à tous les partis de s'orienter vers la construction et le développement du pays car le vrai président de la République, c'est le peuple lui-même qui fait son coup d'É-

tat tous les deux ans, s'il le souhaite. Un député qui veut revenir à l'Assemblée sait qu'il sera jugé sur son engagement à consolider les acquis législatifs du pays. J'insiste, mais je tiens à vous dire qu'un régime parlementaire est l'arme fatale contre le tribalisme. Un parti qui ne cherchera pas à s'implanter dans tout le pays se fera balayer comme un château de sable. D'ailleurs, les chefs de partis changent presque tous les quatre ans. Nous n'aurons plus droit au président tout-puissant à vie. Avec le régime parlementaire, notre pays entrera dans la modernité et laissera les autres pays africains dans l'archaïsme.

- Que le ministre de la Justice nous propose dans une quinzaine de jours, une commission qui sera chargée de rédiger une nouvelle constitution avec un régime parlementaire ! » Ainsi venait de parler le président de la République.

Le ministre des Finances occupait son poste depuis six mois quand il constata la situation désastreuse du pays. Il ne pouvait plus honorer le salaire des fonctionnaires en totalité. Il proposait de payer une moitié des salaires tous les mois et de payer le reste quand la situation serait redevenue normale. La discussion dura une heure. En fin de compte, Fédy proposa un extrait de sa fameuse brochure intitulée : Le parfait manuel du vrai homme politique africain. « La politique, c'est le domaine du mensonge, mais quand la situation est très difficile et qu'aucune solution n'est en vue, pour une fois l'homme politique doit dire la vérité. » Le ministre délégué suggéra que le ministre des Finances passe le lendemain soir au journal télévisé, pour expliquer la situation réelle des Finances et annoncer qu'il lui serait impossible de payer intégralement les salaires de cette fin de mois, de même que les mois à venir, si les bailleurs de fonds restaient sur leurs positions, et si les services des impôts ne devenaient pas plus rigoureux et même méchants dans leur collecte. Le ministre des Finances appré-

cia les propos du ministre délégué, mais il souhaitait que le président de la République s'adresse lui-même à la population. Fédy et tous les autres ministres s'y opposèrent. Il fallait protéger le président qui avait connu une grande popularité à ses débuts.

Le message du ministre des Finances, malgré les mots et les phrases choisis pour ne pas heurter la population, malgré la réduction des prix de nombreux produits de consommation, fit descendre la population dans la rue. Les partis politiques dans les meetings appelèrent leurs militants à manifester dans la rue le lendemain. Toute la nuit, la police et l'armée procédèrent à l'arrestation de nombreux opposants et des syndicalistes. À minuit, un communiqué du ministère de l'Intérieur instaurait un couvre-feu exceptionnel de quatre heures du matin à midi, et de quatorze heures à quatre heures du matin. Personne ne s'aventura le matin dans la rue. Les forces de l'ordre étaient dans toutes les rues en position de tir.

À midi, très peu de personnes osèrent sortir. La majorité de la population écoutait les radios étrangères. À dix-huit heures, la communauté internationale annonça qu'elle donnait cinq jours au pouvoir pour se retirer afin que l'ancien régime reprenne sa place et organise dans les six mois à venir, des élections justes et transparentes. Pendant cinq jours, la radio et la télévision déversèrent des insanités sur cette communauté internationale. Fédy rassurait le président.

« Ne capitulez pas devant les difficultés, l'Afrique a toujours des solutions. J'ai fait venir hier soir, un géomancien de grande valeur d'un village reculé.

- Que dit-il ? s'empressa de demander le président.

- Vous devez faire des sacrifices et vous serez surpris de voir qu'un brusque changement interviendra. La communauté

internationale vous donnera deux années pour tout mettre en ordre dans le pays.

- Que propose-t-il ?

- Nous devons enterrer un bœuf noir vivant et jeter dans la mer, un bœuf roux, d'un hélicoptère.

- Il faut que nous le fassions dès ce soir.

- J'ai déjà pris toutes les décisions. Le géomancien viendra vous rencontrer dans la nuit car pour éviter toutes les difficultés à venir, il m'a dit quelque chose qu'il m'est impossible de vous annoncer. Il le fera lui-même.

- Si tu ne me le dis pas, je vais sortir mon pistolet.

- Il dit que le chef qui veut rester au pouvoir doit prendre, chaque mois, la virginité d'au moins trois jeunes filles et au maximum sept.

- Je savais déjà que des rois de l'Afrique ancienne le faisaient.

- Il ne nous reste que deux jours pour voir l'ultimatum de la communauté internationale arriver à expiration. Cherchons déjà un pilote ami et discret. »

Alice ne faisait aucune remarque à son mari sur ses absences répétées. Elle se sentait si bien dans cette grande maison qu'elle ne voulait pas le pousser à s'énerver. Il pourrait la chasser de cette maison, même si elle était consciente que c'était son cousin qui dirigeait le pays. Plus il s'éloignait d'elle, plus elle l'aimait. Elle savait qu'il avait une maîtresse car il n'accomplissait plus son devoir conjugal. Mais cette nuit-là, à minuit, un rêve bizarre la réveilla en sursaut. Elle se rendit dans la chambre de son mari et ne le trouva pas. À une heure du matin, il n'était pas encore entré.

Le délai était passé d'une heure et la communauté internationale n'avait pas réagi. Fédy couché auprès de Sarah retrouva la sérénité, convaincu de la force mystique du géomancien.

« Tu m'as trop fatiguée cette nuit. Jamais tu n'as été aussi ardent que cette nuit.

- Quand on est stressé, c'est le seul remède pour garder son esprit au repos. Et je n'ai pas encore fini. Je veux te mettre enceinte cette nuit.

- Tu es vraiment aveugle comme tous les hommes. Je suis enceinte depuis deux mois.

- Et je n'ai rien remarqué !

- Le soir où je t'ai demandé la voiture, c'était parce que le médecin me l'avait confirmé.

- Depuis quinze jours que tu as la voiture, j'aimerais te voir la conduire.

- Je la conduis chaque jour. Tu ne viens ici que la nuit.

- Dans sept mois, je serai un père heureux.

- Tout juste après la naissance de notre enfant, tu devras m'épouser, sinon, je ferai du chantage.

- Comment ne pas épouser une femme aussi agréable que toi ? Tu peux... »

Il ne termina pas sa phrase, des clameurs se répandaient dans tout l'immeuble et dans toute la ville. Fédy regarda par la fenêtre et vit la population en liesse. Il demanda à Sarah d'allumer son poste radio. Le journaliste parlait du retour de l'ancien président de la République.

L'ancien président venait de rentrer dans un avion militaire convoyé par plusieurs autres mis à sa disposition par la communauté internationale. Sur le tarmac, il était entouré par des centaines de soldats étrangers. Les militaires et les policiers qui étaient dans les rues depuis plusieurs jours se retournèrent contre le pouvoir militaire. Depuis deux jours, ils avaient été préparés à cette situation par des officiers. Ils étaient aussi sensibles à la situation du pays. La radio annonçait au fur et à mesure les noms des membres du gouvernement arrêtés. La

population demandait et exigeait l'arrestation de Frédéric Darko Yantala. Même dans l'immeuble, Yantala entendit des voix qui demandaient pourquoi on n'annonçait pas encore l'arrestation de Fédy. Sarah lui proposa de quitter la maison en se déguisant en femme. Pendant trente minutes, Sarah et ses sœurs le maquillèrent et l'habillèrent. Il quitta l'appartement après avoir rassuré Sarah. Dans vingt-quatre heures, il reviendrait avec l'ancien nouveau gouvernement. « Je crois à mon destin. »

En marchant dans les rues, personne ne se doutait que cette femme qui jubilait, se réjouissait de la chute du gouvernement militaire était Fédy, le personnage dont tout le monde parlait. Il apprit dans la rue que tous les prisonniers avaient été libérés et que M. Okéké le cherchait pour l'abattre. En passant dans un quartier, il apprit qu'Alice avait été chassée de la maison après que des militaires, postés devant sa maison, eurent coupé ses cheveux et rasé son crâne. Il eut le courage de passer devant sa maison et vit Chérie Bibi qui dansait avec des passants heureux de la chute du régime. Il avait peur que le jour le surprenne dans la rue. Il marchait rapidement. Si la foule descendue dans la rue l'avait regardé en ce moment, elle aurait remarqué que cette personne n'avait pas une démarche féminine.

Il faisait presque jour quand il frappa la porte d'un appartement. Personne ne répondait. Il insista et la porte s'ouvrit.

« Madame, je ne vous connais pas, fit la femme qui venait de lui ouvrir la porte.

- Fais-moi entrer d'abord et je t'expliquerai tout. »

Monique Assiaba venait de reconnaître la voix de Fédy, son ancien mari. Elle hésita avant de le faire entrer. Quand ils

avaient divorcé, elle n'avait pas imaginé le revoir habillé en femme. Il lui raconta tous les derniers événements, affirma que sa tête était mise à prix. Il lui demandait de le garder pendant plusieurs jours. Il savait que la chance ne pouvait pas l'abandonner et qu'il retrouverait bientôt ses fonctions.

« Viens dans la chambre. Personne ne doit savoir que tu es ici. Mes cousins qui habitent avec moi sont descendus dans la rue pour manifester leur joie ; beaucoup le font à cause de toi. S'ils te voyaient ici, ils n'hésiteraient pas à te dénoncer. Je demanderai à la servante de ne pas entrer dans ma chambre. Je lui dirai que je prie.

- Tu es toujours portée sur tes affaires de Dieu.

- Je suis de la Légion de Marie. Nous avons prié tous les soirs pour que la Sainte Vierge nous débarrasse de votre régime. Et ce soir, nous avons une grand-messe d'action de grâce pour la Sainte Vierge pour les prières exaucées.

- Nous étions détestés à ce point ?

- Toi, particulièrement.

- Qu'ai-je fait de si grave ?

- Tu es un arriviste. Je t'avais mis en garde contre ton goût immodéré pour le commandement et la richesse.

- Ta chambre a trop de statuettes et d'images de la Sainte Vierge.

- C'est ma force et mon soutien. Si elle n'avait pas été à mes côtés, lorsque nous avons divorcé et surtout devant ton attitude à la mort de notre fils, je me demande comment j'aurais pu tenir.

- Je suis revenu pour de bon. Nous allons tout reprendre ensemble.

- Reprendre quoi ?

- Notre vie commune et si nous commençons par une partie de plaisir pour saluer nos retrouvailles !

- Monsieur Frédéric Darko Yantala dit Fédy, toi et moi, c'est

fini pour toujours. C'est par charité chrétienne que je te garde jusqu'à la nuit. Si tu avances encore de tels propos, je te fais arrêter. Reste tranquillement dans cette chambre. Pour une fois tu auras l'occasion de prier le Seigneur que tu n'as jamais respecté. Tu peux lui demander et il te pardonnera toutes tes fautes. »

On frappa à sa porte. Elle lui demanda de se mettre sous le lit avant qu'elle ouvre la porte. Ses deux cousins venaient de rentrer et continuaient de jubiler. Ils lui apprirent que des centaines de millions de francs étaient promis à celui qui trouverait Fédy, mort ou vif. Le plus jeune demandait à sa tante d'implorer la Sainte Vierge pour lui, afin que cet homme tombe dans ses bras, vivant, mais grièvement blessé. Avec la récompense reçue, il vivrait comme tous les riches du monde, effectuant des voyages à travers le monde avec les jolies filles, les belles résidences. « Avec de telles idées, tu finiras comme Yantala. Le goût de la richesse est à l'origine de tous les maux du monde. »

Fédy passa toute la journée à dormir sous le lit dans la chambre fermée à clé par Monique. À l'heure du repas, elle feignit une migraine et emporta son plat dans la chambre, en fait pour nourrir son ancien mari. Elle menait un jeûne de trois jours comme toutes ses amies de la Légion de Marie. Elles avaient promis de remercier la Sainte Vierge quand ce régime tomberait. Le soir, à dix-neuf heures, l'église où se déroulait la messe d'action de grâce était remplie. Les fidèles étaient plus nombreux dans la cour qu'à l'intérieur malgré le grand nombre de places assises. À la sortie de la messe et après la prière à la grotte, elle rencontra Chérie Bibi et sa mère. « Je suis la première femme de Fédy. » Aussitôt Sylvie se jeta dans ses bras en pleurant.

« Madame, j'imagine combien vous avez dû souffrir avec ce diable. Que Dieu notre père puisse l'anéantir pour tout le mal qu'il nous a fait, ainsi qu'à ce pays !

- Ma fille, on ne parle pas ainsi quand on vient de sortir d'une église. Jésus a dit de pardonner sept fois, soixante-dix-sept fois et que nous ne devons juger personne. Dans Matthieu 5, versets 43 à 45, il est écrit : "Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes." »

Sylvie et sa mère accompagnèrent Monique Assiaba jusqu'à son domicile où elles restèrent près de soixante minutes pour parler des choses de Dieu. Elles prirent l'engagement de faire partie désormais de la Légion de Marie. Sylvie demanda à Monique d'être désormais une seconde mère pour elle et promit de lui rendre souvent visite en compagnie de son fils Anicet. Quand elles retrouvèrent leur 4X4, le chauffeur dormait. Il avait trop conduit en cette journée historique chômée par les travailleurs.

À minuit, après avoir refait le maquillage de son ex-mari recherché par toute la population, Monique Assabia le fit sortir de sa chambre. Elle descendit avec lui jusqu'au carrefour et le laissa partir vers son destin en lui disant : « Que Dieu te protège ! »



La bête noire

CHAPITRE

18

Les recherches pour retrouver Frédéric Darko Yantala restèrent vaines malgré les primes qui augmentaient tous les mois. Au bout de deux ans, le président réélu après des élections transparentes annonça officiellement l'arrêt des recherches. Bien avant, la rue avait annoncé sa mort, bien que le renversement du régime militaire n'ait fait aucun blessé ni aucun un mort. Chaque semaine, des personnes racontaient comment Fédy avait trouvé la mort. Chaque mois, des hommes ou des femmes disaient l'avoir rencontré et qu'il avait aus-

sitôt disparu. On commençait à lui prêter des pouvoirs mystérieux. Ses comptes bancaires dans le pays et à l'extérieur furent bloqués. D'ailleurs, il ne chercha jamais à récupérer de l'argent, même par personne interposée.

Monsieur Okéké était devenu plus puissant que jamais. Le parti présidentiel avait promis de le présenter aux prochaines élections présidentielles. Il était maintenant le Premier ministre. Sa fille Sylvie était célibataire. Sa vie dévote prit de l'ampleur avec l'appui de Monique. Les deux anciennes femmes de Fédy priaient souvent pour lui et pour le repos de son âme. Alice, la troisième femme fit six mois de prison. Elle travaillait maintenant au ministère de l'Éducation nationale, à la direction de la coopération nationale. Elle ne se consolait pas d'avoir touché le bonheur quelques semaines et de l'avoir perdu aussi rapidement. La petite Sarah était toujours dans l'appartement et sans enfant. Elle n'était pas enceinte comme elle avait fait croire à Fédy. Elle était devenue la maîtresse d'un riche banquier de la ville. Elle aimait répéter à longueur de journée, la phrase de Maxime Gorki : « Entre épouse et maîtresse, il n'y a pas de différence physiologique, il n'y a qu'une différence juridique. »

Après deux ans de stage au Canada, je revins dans notre pays, mais je fus muté au ministère des Affaires étrangères. Quelques mois plus tard, au cours d'une décoration au ministère de l'Éducation nationale où était invité le ministre que j'accompagnais, un planton me remit mon courrier. J'avais trois lettres. Je n'en prendrai connaissance que le lendemain. L'une d'elles venait de France, plus précisément de Bordeaux. Cela faisait deux ans qu'elle avait été écrite.

Mon cher Olivier Pedro Melome,
Je t'écris d'un hôpital. Depuis deux mois, je souffre d'une maladie pernicieuse dont l'issue ne fait aucun doute même si une religieuse me rend souvent visite pour me réconforter avec la parole de Dieu. Je sais que bon nombre de mes concitoyens ont dû se demander ce que je suis devenu. On doit même me considérer comme mort. Je suis encore vivant, mais pour combien de temps ? Après avoir été raccompagné dans la rue par Monique, ma première femme, j'ai parcouru les rues ne sachant où me rendre. Vers le port maritime, je suis tombé sur cinq marins de race blanche. Ils sortaient d'un cabaret et étaient éméchés. Me prenant pour une femme à cause de mon accoutrement, ils s'emparèrent de moi pour me conduire dans leur bateau.

Les douaniers, sans doute habitués à les voir revenir avec des femmes ne demandèrent même pas mes pièces d'identité. Quand ils découvrirent dans le bateau que j'étais un homme, ils poussèrent des cris de joie en disant que c'était le capitaine qui allait être content. Ce dernier me proposa d'être sa chose, sinon, il me jetterait dans la mer. Malgré toutes mes supplications, il abusa de moi avec l'aide de ses marins. Trois jours après, quand je commençai à vomir abondamment et que le cuisinier me dit que c'était le mal de mer, je compris que le bateau avait levé l'ancre. Chaque jour, je devins la « femme » du capitaine.

Arrivé à destination, il me fit habiller en matelot et nous sortîmes ensemble. La police française, curieusement, ne me demanda pas mes papiers. Le capitaine m'abandonna à trois cents mètres du port. « Mon petit, débrouille-toi tout seul dans Bordeaux. » Je savais maintenant que j'étais à Bordeaux. Le premier Noir que je vis me salua et je lui dis qu'on venait de m'abandonner sur le quai du port et que je ne connaissais personne dans cette ville. Il habitait dans une petite maison

non loin de la ville. Il m'aida à trouver un travail de veilleur de nuit. Quelques mois plus tard, j'étais peintre avant de devenir apprenti boucher.

Tous mes collègues de travail et même mon bienfaiteur n'ont jamais cru à mon histoire. Ils se tordaient de rire quand je leur disais que j'avais été ministre et directeur de banque. Quand je parlais de la résidence que m'avait offerte mon beau-père, ils m'appelaient le rêveur. Mon français châtié par rapport au leur ne me servit à rien. Quand je leur parlais de ma province, ils ne m'écoutaient pas. Les gens de mon pays, qui nous fréquentaient de temps à autre, ne croyaient pas qu'un ancien ministre de leur pays travaille dans la boucherie. Je ne voulais pas leur parler de mon histoire. J'avais peur d'être trahi et ramené au pays, sachant d'avance la vengeance des uns et des autres.

Au fur et à mesure que les mois passaient, je maigrissais à vue d'œil. Et lorsque je tombai évanoui en tentant de débarquer de la viande du camion, on diagnostiqua mon mal. Grâce à la religieuse qui croyait à mon histoire, je compris que j'étais victime de ma vanité. Le livre de Qoëlet ou l'Ecclésiaste devint mon livre préféré, ma seule lecture. Elle me permit de savoir que je m'étais trompé sur le chemin de la vie et que tout était vanité. « Qui aime l'argent ne se rassasiera pas d'argent, ni du revenu celui qui aime le luxe. Cela est aussi vanité. » Le roi Salomon avait parfaitement raison. C'était un sage. Tout ce que j'ai entrepris et fait est vanité et poursuite du vent.

Mon cher Olivier Pedro Melone, j'aimerais que tu me rendes un grand service. D'ailleurs, je te supplie de le faire. Cherche et trouve mes deux premières femmes : Monique Assabia et Sylvie Okéké. De ma part, demande-leur pardon pour tout ce que je leur ai fait subir. Qu'elles me pardonnent ! Je compte sur toi. Le président Kennedy disait : « Dans le

passé, ceux qui ont fait la folie de vouloir se rendre puissants en chevauchant un tigre ont fini par être mangés par lui. » Et c'est mon cas. Pardon, pardon à tous. La politique est une cage aux fauves. Pedro, il ne faut jamais faire de politique et ne la conseille à personne. C'est la dernière de toutes les professions.

Merci d'avance.
Frédéric Darko Yantala.
Plusieurs idées se bousculent dans ma tête.
Que dois-je faire ?

DU MÊME AUTEUR

LITTÉRATURE ENFANTINE

- La légende de Sadjó (Ceda)
- Le destin de Bakary (Ceda)
- Adjoba et le président (en préparation)

NOUVELLES

- Les deux amis (Nei)
- Ah, les femmes (Koralivre)
- Ah, les hommes (Koralivre)
- Encore les femmes, toujours les femmes (Koralivre)
- L'immeuble des célibataires (Koralivre/Les classiques africains)
- Que Dieu protège les femmes (Koralivre)
- Mon mari est un chauffeur de taxi (Koralivre)
- Au nom du désir (Nei)
- Le lit est tout le mariage (Frat Mat Editions)
- ! Ah, las mujeres ... ! (Primerapersona)

ROMANS

- Ma joie en Lui (Nei)
- Le sang, l'amour et la puissance (L'Harmattan)
- Sur le chemin de la gloire (Koralivre)
- Merci l'artiste, prix littéraire Nyonda 2001 des lycées du Gabon (Nei)
- Et pourtant, elle pleurerait (Frat Mat Editions), lauréat 2008 du prix Yambo Ouologuem
- La bête noire (Frat Mat Editions)
- Christine (en préparation)

ÉTUDES

- La puissance de la lecture, grand prix littéraire Kaïlcedra, 2006
- Comment aimer un homme africain (Koralivre/les classiques africains)
- Comment aimer une femme africaine (Koralivre/les classiques africains)
- Le mystère de la femme dans la Bible et la vie quotidienne (Koralivre)

Maquette : Ahoua D. D / PAO : Marcel Akpenan
Département des Arts Graphiques - Groupe Fraternité Matin
Photo couverture : Guerineau Pascal

Tous droits réservés pour tous pays.
Achevé d'imprimer sur les presses de la SNPECI
01 BP 1807 Abj 01
Dépôt légal N°8379 du 4^e trimestre 2007

Le livre



La bête noire

Frédéric Darco Yantala, le personnage principal du roman, n'a qu'un rêve : devenir riche et puissant. Pour assouvir ce rêve de puissance démesurée, il n'hésite pas à consulter les marabouts, à rejoindre un groupe mystique. Tous les moyens sont bons pour accéder au sommet de la gloire. Il apprend qu'un chat noir dans la maison est censé apporter la prospérité. Superstition ? Toujours est-il que depuis qu'il possède un chat noir, l'avenir lui sourit. Son ascension est rapide. Il épouse, par intérêt, la fille obèse et laide d'un riche ministre. Mais, saura-t-il profiter honorablement de sa fortune et du pouvoir qui l'accompagne ? La bête noire le protégera-t-elle toujours ?

Ce roman consacre, une fois de plus, le talent et le génie créateur de l'auteur. C'est une véritable fresque de l'univers politique de nos dirigeants africains dont la seule préoccupation est l'enrichissement illicite. Sa peinture de la société est d'un réalisme sombre, cruel et implacable. Elle est surtout servie par une technique ingénieuse et souple, une aisance dans la description minutieuse de personnages obsédés par le besoin de paraître. À travers ces héros burlesques et parfois cocasses, Biton traduit le drame d'une humanité aliénée qui ne s'intéresse qu'à l'argent, source de pouvoir.

Isaïe Biton Koulibaly pense que l'on peut transformer l'homme en lui révélant ses travers.

L'auteur

IBK est l'auteur du best-seller, *Et pourtant elle pleurait*, et de nombreux autres romans et recueils de nouvelles qui ont bénéficié, auprès du grand public, d'énormes succès. Dans ce nouveau roman, il reste fidèle à ses quatre principes esthétiques littéraires hérités du célèbre auteur russe Alexandre Pouchkine : la simplicité, la clarté, la concision et la rapidité. Comme dans tous ses écrits, l'humour reste présent pour le plus grand bonheur de ses lecteurs de tous les continents. En 2002, le magazine français *L'Express* le classe parmi les 100 personnes qui font bouger la Côte d'Ivoire. Correspondant permanent du magazine féminin *Amina*, il est chroniqueur à l'hebdomadaire *Go Magazine* et au quotidien *L'Intelligent* d'Abidjan. IBK est le premier vice-président de l'UNARTCI (l'Union Nationale des Artistes de Côte d'Ivoire).

Si la critique doit s'accorder sur des qualificatifs pour désigner Isaïe Biton Koulibaly, aujourd'hui, ce sont bien la constance et la diversité. En effet, sa carrière ne connaît pas de période creuse. Voici pour vous, *La bête noire*.



ISBN 2-84948-124-6



9 782848 1481240